3 1761 03937 5191

HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

MONSIEUR

DE CRÉBILLON, Fils.

TOME PREMIER,

Contenant les ÉGAREMENTS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

J. DE CREBILLON FILS
Le Pere avoit porté le trouble dans nos ames;
Du feu le plus brulant il vint nous consumer.
Le Fils vint avec son cœur à de plus douces flammes;
L'auteur des Français, Philosophe des Femmes,
Il les peint, les démasque, et sait s'en faire aimer.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

MONSIEUR

DE CRÉBILLON, FILS.

Nouvelle Édition revue & corrigée.

TOME PREMIER.

35196
15/9/94

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.

PQ
1971
C6A62
1779

LES ÉGAREMENTS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

LES

PENSÉES

DE

BLAISE PASCAL,

L F

LES

ÉGAREMENTS

DU CŒUR

ET DE L'ESPRIT,

OU

MÉMOIRES

DE

Mr. DE MEILCOUR.

Par M. DE CRÉBILLON, Fils.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.

ÉLÉMENTS

DU COMMERCE

ET DE LA BANQUE,

OU

MANUEL DES AGENS

DE CHANGE, DE COURTIERS,

HG
197
C6A62

1779

DE COMMISSIONNAIRES, &c.

A MARSEILLE,
Chez Jean-Dominique Pellicot, Imprimeur-Libraire, cours Belsunce.

M. DCC. LXXIX.

A MONSIEUR
DE
CRÉBILLON,
DE
L'ACADÉMIE
FRANÇOISE.

MONSIEUR,

JE devrois attendre, sans doute, pour vous rendre un hommage public, que je puſſe vous offrir un Ouvrage

plus digne de vous ; mais je me flatte que vous voudrez bien, dans ce que je fais aujourd'hui, ne regarder que mon zele. Attaché à vous par les liens les plus étroits du ſang, nous ſommes, ſi je l'oſe dire, plus unis encore par l'amitié la plus ſincere & la plus tendre. Eh ! pourquoi ne le dirois-je pas ? Les peres ne veulent-ils donc que du reſpect ? Leur donne-t-il même tout ce qu'on leur doit ? & ne leur devroit-il pas être bien doux de voir la reconnoiſſance augmenter & affermir, dans le cœur de leurs enfants, ce ſentiment d'amour que la Nature y a déja gravé ? Pour moi, qui me ſuis toujours vu l'unique objet de votre tendreſſe & de vos inquiétudes ; vous, mon ami, mon conſolateur, mon appui, je ne crains point que vous voyiez rien qui puiſſe bleſſer le reſpect que j'ai pour vous, dans les titres que je vous donne & que vous avez ſi juſtement acquis. Ce ſeroit même mériter que vous ne les euſſiez pas pris avec moi, que de vous en pri-

ver. Et ſi jamais le Public honore mes foibles talents d'un peu d'eſtime ; ſi la poſtérité, en parlant de vous, peut ſe ſouvenir que j'ai exiſté, je ne devrai cette gloire qu'au ſoin généreux que vous avez pris de me former, & au deſir que j'ai toujours eu que vous puiſſiez un jour m'avouer ſans regret.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur & fils,

CREBILLON.

PRÉFACE.

Les Préfaces, pour la plus grande partie, ne ſemblent faites que pour en impoſer au Lecteur. Je mépriſe trop cet uſage pour le ſuivre. L'unique deſſein que j'aye dans celle-ci, eſt d'annoncer le but de ces Mémoires, ſoit qu'on doive les regarder comme un Ouvrage purement d'imagination, ou que les aventures qu'ils contiennent, ſoient réelles.

L'homme qui écrit, ne peut avoir que deux objets, l'utile & l'amuſant. Peu d'Auteurs ſont parvenus à les réunir. Celui qui inſtruit, ou dédaigne d'amuſer, ou n'en a pas le talent; & celui qui amuſe, n'a pas aſſez de force pour inſtruire : ce qui fait néceſſairement que l'un eſt toujours ſec, & que l'autre eſt toujours frivole.

Le Roman, ſi mépriſé des perſon-

nes ſenſées, & ſouvent avec juſtice, ſeroit peut-être celui de tous les genres qu'on pourroit rendre le plus utile, s'il étoit bien manié, ſi, au-lieu de le remplir de ſituations ténébreuſes & forcées, de héros dont les caracteres & les aventures ſont toujours hors du vraiſemblable, on le rendoit, comme la Comédie, le tableau de la vie humaine, & qu'on y cenſurât les vices & les ridicules.

Le Lecteur n'y trouveroit plus, à la vérité, ces événements extraordinaires & tragiques, qui enlevent l'imagination, & déchirent le cœur; plus de héros qui ne paſſât les mers que pour y être, à point nommé, pris des Turcs; plus d'aventures dans le Serrail, de Sultane ſouſtraite à la vigilance des Eunuques, par quelque tour d'adreſſe ſurprenant; plus de morts imprévues, & infiniment moins de ſouterreins: le fait préparé avec art, ſeroit rendu avec naturel. On ne pécheroit plus contre les convenances & la raiſon. Le ſentiment

ne ſeroit point outré ; l'homme enfin verroit l'homme tel qu'il eſt ; on l'éblouiroit moins, mais on l'inſtruiroit davantage.

J'avoue que beaucoup de Lecteurs, qui ne ſont point touchés des choſes ſimples, n'approuveroient point qu'on dépouillât le Roman des puérilités faſtueuſes qui le leur rendent cher ; mais ce ne ſeroit point à mon ſens une raiſon de ne le point réformer. Chaque ſiecle, chaque année même, amene un nouveau goût. Nous voyons les Auteurs qui n'écrivent que pour la mode, victimes de leur lâche complaiſance, tomber en même-temps qu'elle dans un éternel oubli. Le vrai ſeul ſubſiſte toujours ; & ſi la cabale ſe déclare contre lui, ſi elle l'a quelquefois obſcurci, elle n'eſt jamais parvenue à le détruire. Tout Auteur retenu par la crainte baſſe de ne pas plaire aſſez à ſon ſiecle, paſſe rarement aux ſiecles à venir.

Il eſt vrai que ces Romans, qui

ont pour but de peindre les hommes tels qu'ils ſont, ſont ſujets, outre leur trop grande ſimplicité, à des inconvénients. Il eſt des Lecteurs fins qui ne liſent jamais que pour faire des applications, n'eſtiment un Livre qu'autant qu'ils croyent y trouver de quoi déshonorer quelqu'un, & y mettent par-tout leur malignité & leur fiel. Ne ſeroit-ce pas que ces gens ſi déliés, à la pénétration deſquels rien n'échappe, de quelque voile qu'on ait prétendu le couvrir, ſe rendent dans le fond aſſez de juſtice pour craindre qu'on ne leur attribuât le ridicule qu'ils ont apperçu, s'ils ne ſe hâtoient de le jetter ſur les autres. De-là vient cependant que quelquefois un Auteur eſt accuſé de s'être déchaîné contre des perſonnes qu'il reſpecte ou qu'il ne connoît point, & qu'il paſſe pour dangereux, quand il n'y a que ſes Lecteurs qui le ſoient.

Quoi qu'il en puiſſe être, je ne connois rien qui doive, ni qui puiſſe

empêcher un Auteur de puiſer ſes caracteres & ſes portraits dans le ſein de la nature. Les applications n'ont qu'un temps ; ou l'on ſe laſſe d'en faire, ou elles ſont ſi futiles qu'elles tombent d'elles-mêmes. D'ailleurs, où ne trouve-t-on point matiere à ces ingénieux rapports ? La fiction la plus déréglée, & le traité de morale le plus ſage, ſouvent les fourniſſent également ; & je ne connois juſqu'ici que les Livres qui traitent des Sciences abſtraites, qui en ſoient exempts.

Que l'on peigne des Petits-Maîtres & des Prudes, ce ne ſeront ni Meſſieurs tels, ni Meſdames telles, que l'on n'aura jamais vus, auxquels on aura penſé ; mais il me paroît tout ſimple que ſi les uns ſont petits-maîtres, & que les autres ſoient prudes, il y ait, dans ces portraits, des choſes qui tiennent à eux : il eſt ſûr qu'ils ſeroient manqués, s'ils ne reſſembloient à perſonne ; mais il ne doit pas s'enſuivre, de la fureur qu'on a de ſe reconnoître mutuellement,

qu'on puiſſe être, avec toute ſorte d'impunité, vicieux ou ridicule. On eſt même d'ordinaire ſi peu certain des perſonnages qu'on a démaſqués, que ſi, dans un quartier de Paris, vous entendez s'écrier : Ah ! qu'on reconnoît bien-là la Marquiſe ! vous entendez dire dans un autre : Je ne croyois pas qu'on pût ſi bien attaquer la Comteſſe ! & il arrivera qu'à la Cour on aura deviné une troiſieme perſonne, qui ne ſera pas plus réelle que les deux premieres.

Je me ſuis étendu ſur cet article, parce que ce Livre n'étant que l'hiſtoire de la vie privée, des travers & des retours d'un homme de condition, on ſera peut-être d'autant plus tenté d'attribuer à des perſonnes aujourd'hui vivantes, & les portraits qui y ſont répandus & les aventures qu'il contient, qu'on le pourra avec plus de facilité ; que nos mœurs y ſont dépeintes ; que Paris étant le lieu où ſe paſſe la ſcene, on ne ſera point forcé de voyager dans des régions

imaginaires, & que rien n'y eſt déguiſé ſous des noms & des uſages barbares. A l'égard des peintures avantageuſes qu'on y pourra trouver, je n'ai rien à dire : une femme vertueuſe, un homme ſenſé, il ſemble que ce ſoient des êtres de raiſon qui ne reſſemblent jamais à perſonne.

On verra dans ces Mémoires un homme tel qu'ils ſont preſque tous dans une extrême jeuneſſe, ſimple d'abord & ſans art, & ne connoiſſant pas encore le monde où il eſt obligé de vivre. La premiere & la ſeconde Partie roulent ſur cette ignorance & ſur ſes premieres amours. C'eſt, dans les ſuivantes, un homme plein de fauſſes idées, & paîtri de ridicules, & qui y eſt moins entraîné encore par lui-même, que par des perſonnes intéreſſées à lui corrompre le cœur & l'eſprit. On le verra enfin dans les dernieres rendu à lui-même, devoir toutes ſes vertus à une femme eſtimable ; voilà quel eſt l'objet des *Égarements de l'Eſprit & du*

Cœur. Il s'en faut beaucoup qu'on ait prétendu montrer l'homme dans tous les déſordres où le plongent les paſſions : l'amour ſeul préſide ici ; ou ſi, de temps en temps, quelqu'autre motif s'y joint, c'eſt preſque toujours lui qui le détermine.

LES

ÉGAREMENTS

DU CŒUR

ET DE L'ESPRIT,

OU

MÉMOIRES

DE

Mr. DE MEILCOUR.

PREMIERE PARTIE.

J'ENTRAI dans le monde à dix-sept ans, & avec tous les avantages qui peuvent y faire remarquer. Mon pere m'avoit laissé un grand nom, dont il avoit lui-même augmenté l'éclat ; & j'attendois

de ma mere des biens conſidérables. Reſtée veuve dans un âge où il n'étoit pas d'engagements qu'elle ne pût former, belle, jeune & riche, ſa tendreſſe pour moi ne lui fit enviſager d'autre plaiſir que celui de m'élever, & de me tenir lieu de tout ce que j'avois perdu en perdant mon pere.

Ce projet, je crois, ſeroit entré dans l'eſprit de peu de femmes, & beaucoup moins encore l'auroient ponctuellement exécuté. Mais Madame Meilcour, qui, à ce que l'on m'a dit, n'avoit point été coquette dans ſa jeuneſſe, & que je n'ai pas vue galante ſur ſon retour, y trouva moins de difficulté que toute autre perſonne de ſon rang n'auroit fait.

Choſe aſſez rare ! on me donna une éducation modeſte. J'étois naturellement porté à m'eſtimer ce que je valois ; & il eſt ordinaire, lorſque l'on penſe ainſi, de s'eſtimer plus qu'on ne vaut. Si ma mere ne parvint pas à m'ôter l'orgueil, elle m'obligea du moins à le contraindre : par la ſuite, je n'en ai pas été moins fat ; mais, ſans les précautions qu'elle prit contre moi, je l'aurois été plutôt, & ſans reſſource.

L'idée du plaiſir fut, à mon entrée dans le monde, la ſeule qui m'occupa.

La paix, qui régnoit alors, me laiſſoit dans un loiſir dangereux. Le peu d'occupation que ſe font communément les gens de mon rang & de mon âge, le faux air, la liberté, l'exemple, tout m'entraînoit vers les plaiſirs : j'avois les paſſions impétueuſes, ou, pour parler plus juſte, j'avois l'imagination ardente, & facile à ſe laiſſer frapper.

Au milieu du tumulte & de l'éclat qui m'environnoient ſans ceſſe, je ſentis que tout manquoit à mon cœur : je deſirois une félicité dont je n'avois pas une idée bien diſtincte ; je fus quelque temps ſans comprendre la ſorte de volupté qui m'étoit néceſſaire. Je voulois m'étourdir en vain ſur l'ennui intérieur dont je me ſentois accablé ; le commerce des femmes pouvoit ſeul le diſſiper. Sans connoître encore toute la violence du penchant qui me portoit vers elles, je les cherchois avec ſoin : je ne pus les voir long-temps, & ignorer qu'elles ſeules pouvoient me faire ce bonheur, ces douces erreurs de l'ame, qu'aucun amuſement ne m'offroit ; & l'âge augmentant cette diſpoſition à la tendreſſe, & me rendant leurs agréments plus ſenſibles, je ne ſongeai plus qu'à me faire une paſſion, telle qu'elle pût être.

La choſe n'étoit pas ſans difficulté: je n'étois attaché à aucun objet, & il n'y en avoit pas un qui ne me frappât: je craignois de choiſir, & je n'étois pas même bien libre de le faire. Les ſentiments que l'une m'inſpiroit, étoient détruits le moment d'après par ceux qu'une autre faiſoit naître.

On s'attache ſouvent moins à la femme qui touche le plus, qu'à celle qu'on croit le plus facilement toucher; j'étois dans ce cas autant que perſonne: je voulois aimer, mais je n'aimois point: celle de qui j'attendois le moins de rigueurs, étoit la ſeule dont je me cruſſe véritablement épris; mais comme il m'arrivoit quelquefois d'être, dans un même jour, favorablement regardé de plus d'une, je me trouvois le ſoir dans un embarras extrême, lorſque je voulois choiſir: ce choix étoit-il déterminé; comment l'annoncer à l'objet qui m'avoit fixé?

J'avois ſi peu d'expérience des femmes, qu'une déclaration d'amour me ſembloit une offenſe pour celle à qui elle s'adreſſoit. Je craignois d'ailleurs qu'on ne m'écoutât pas, & je regardois l'affront d'être rebuté, comme un des plus cruels qu'un homme pût recevoir.

A ces conſidérations ſe joignoit une timidité que rien ne pouvoit vaincre, & qui, quand on auroit voulu m'aider, ne m'auroit laiſſé profiter d'aucune occaſion, quelque marquée qu'elle eût été : j'aurois ſans doute pouſſé, en pareil cas, mon reſpect au point où il devient un outrage pour les femmes, & un ridicule pour nous.

Il eſt aiſé de juger, par ce détail, que je n'avois pas pris d'elles une idée bien juſte : de la façon dont alors elles penſoient, il y avoit plus à craindre auprès d'elles à ne leur pas dire qu'on les aimoit, qu'à leur montrer toute l'impreſſion qu'elles croyent devoir faire ; & l'amour, jadis ſi reſpectueux, ſi ſincere, ſi délicat, étoit devenu ſi téméraire & ſi aiſé, qu'il ne pouvoit paroître redoutable qu'à quelqu'un auſſi peu inſtruit que moi.

Ce qu'alors les deux ſexes nommoient Amour, étoit une ſorte de commerce, où l'on s'engageoit, ſouvent même ſans goût, & où la commodité étoit toujours préférée à la ſympathie, l'intérêt au plaiſir, & le vice au ſentiment.

On diſoit trois fois à une femme, qu'elle étoit jolie ; car il n'en falloit pas plus : dès la premiere, aſſurément

elle vous croyoit, vous remercioit à la ſeconde, & aſſez communément vous en récompenſoit à la troiſieme.

Il arrivoit même quelquefois qu'un homme n'avoit pas beſoin de parler ; & ce qui, dans un ſiecle auſſi ſage que le nôtre, ſurprendra peut-être plus, ſouvent on n'attendoit pas qu'il répondît.

Un homme, pour plaire, n'avoit pas beſoin d'être amoureux : dans des cas preſſés, on le diſpenſoit même d'être aimable.

La premiere vue décidoit une affaire : mais, en même-temps, il étoit rare que le lendemain la vit ſubſiſter ; encore, en ſe quittant avec cette promptitude, ne prévenoit-on pas toujours le dégoût.

Pour rendre la ſociété plus douce, on étoit convenu d'en retrancher les façons : on ne la trouva pas encore aſſez aiſée ; on en ſupprima les bienſéances.

Si nous en croyons d'anciens Mémoires, les femmes étoient autrefois plus flattées d'inſpirer le reſpect que le deſir ; & peut-être y gagnoient-elles. A la vérité, on leur parloit d'amour moins promptement ; mais celui qu'elle faiſoient naître, n'en étoit que plus ſatisfaiſant, & que plus durable.

Alors elles s'imaginoient qu'elles ne devoient jamais se rendre ; & en effet elles résistoient. Celles de mon temps pensoient d'abord qu'il n'étoit pas possible qu'elles se défendissent, & succomboient, par ce préjugé, dans l'instant même qu'on les attaquoit.

Il ne faut cependant pas inférer de ce que je viens de dire, qu'elles offrissent toutes la même facilité. J'en ai vu qui, après quinze jours de soins rendus, étoient encore indécises, & dont le mois tout entier n'achevoit pas la défaite. Je conviens que ce sont des exemples rares, & qui semblent ne devoir pas tirer à conséquence pour le reste ; même, si je ne me trompe, les femmes sévères, à ce point-là, passoient pour être un peu prudes.

Les mœurs ont depuis ce temps-là si prodigieusement changé, que je ne serois pas surpris qu'on traitât de fable aujourd'hui ce que je viens de dire sur cet article. Nous croyons difficilement, que des vices & des vertus qui ne sont plus sous nos yeux, ayent jamais existés : il est cependant réel que je n'exagere pas.

Loin que je susse la façon dont l'amour se menoit dans le monde, je

croyois, malgré ce que je voyois tous les jours, qu'il falloit un mérite supérieur pour plaire aux femmes ; &, quelque bonne opinion que j'eusse en secret de moi-même, je ne me trouvois jamais digne d'en être aimé : je suis même certain, que quand je les aurois mieux connues, je n'en aurois pas été moins timide. Les leçons & les exemples sont peu de chose pour un jeune homme ; & ce n'est jamais qu'à ses dépens qu'il s'instruit.

Quel parti me restoit-il donc à prendre ? Il n'étoit pas question de consulter Madame de Meilcour sur mes incertitudes ; & parmi les jeunes gens que je voyois, il n'y en avoit pas un qui eût plus d'expérience que moi, ou qui du moins eût acquis celle qui auroit pu me servir. Je fus six mois dans cet embarras, & j'y serois sans doute resté plus long-temps, si une des Dames qui m'avoit le plus vivement frappé, n'eût bien voulu se charger de mon éducation.

La Marquise de Lursay (c'étoit son nom) me voyoit presque tous les jours, ou chez elle, ou chez ma mere, avec qui elle étoit extrêmement liée. Elle me connoissoit depuis long-temps. Le soin

qu'elle prenoit de me dire des choses obligeantes sur mon esprit & sur ma figure, sa familiarité avec moi, & l'habitude de la voir, m'avoient donné beaucoup d'amitié pour elle, & une sorte d'aisance où je ne me trouvois avec personne de son sexe. De ce premier sentiment, né d'un assez long commerce, j'en vins insensiblement à souhaiter de lui plaire ; & comme elle étoit de toutes les femmes celle que je voyois le plus, elle fut aussi celle qui me toucha le plus continuement. Ce n'étoit pas que je crusse trouver plus de facilité à être aimé d'elle que d'une autre : loin de me flatter d'une si douce idée, le peu d'espoir d'y réussir m'avoit fait souvent porter mes vœux ailleurs ; mais après deux jours d'infidélité, je revenois à elle, plus tendre & plus timide que jamais.

Malgré mon attention à lui cacher ce qu'elle m'inspiroit, elle m'avoit pénétré : mon respect pour elle, & qui sembloit s'accroître de jour en jour ; mon embarras en lui parlant, embarras différent de celui qu'elle m'avoit vu dans mon enfance ; des regards même plus marqués que je ne le croyois ; mon soin toujours pressant de lui plaire ; mes fréquentes visites ; & plus que tout, peut-

être, l'envie qu'elle avoit elle-même de m'engager, lui firent penſer que je l'aimois en ſecret : mais dans la ſituation où elle étoit alors, il ne lui convenoit pas de bruſquer mon cœur, & de s'engager ſans précaution dans une affaire qui pouvoit être équivoque.

Coquette jadis, même un peu galante, une aventure d'éclat, & qui avoit terni ſa réputation, l'avoit dégoûtée des plaiſirs bruyants du grand monde. Auſſi ſenſible, mais plus prudente, elle avoit compris enfin, que les femmes ſe perdent moins par leurs foibleſſes, que par le peu de ménagement qu'elles ont pour elles-mêmes ; & que, pour être ignorés, les tranſports d'un Amant n'en ſont, ni moins réels, ni moins doux. Malgré l'air prude qu'elle avoit pris, on s'obſtinoit toujours à la ſoupçonner ; & j'étois peut-être le ſeul à qui elle en eût impoſé. Venu dans le monde long-temps après les diſcours qu'elle avoit fait tenir au Public, il n'étoit pas ſurprenant qu'il n'en eût rien paſſé juſqu'à moi. Je doute même, quand on auroit alors voulu me donner mauvaiſe opinion d'elle, qu'il eût été poſſible de me la faire prendre : elle ſavoit combien j'étois éloigné de la croire ca-

pable d'une foibleſſe, & s'en croyoit obligée à plus de circonſpection, & à ne céder, s'il le falloit, qu'avec toute la décence que je devois attendre d'elle.

Sa figure & ſon âge l'aidoient encore dans ce projet. Elle étoit belle, mais d'une beauté majeſtueuſe, qui même, ſans le ſérieux qu'elle affectoit, pouvoit aiſément ſe faire reſpecter. Miſe ſans coquetterie, elle ne négligeoit pas l'ornement. En diſant qu'elle ne cherchoit pas à plaire, elle ſe mettoit toujours en état de toucher, & réparoit avec ſoin ce que près de quarante ans, qu'elle avoit, lui avoient enlevé d'agréments : elle en avoit même peu perdu ; & ſi l'on en excepte cette fraîcheur qui diſparoît avec la premiere jeuneſſe, & que ſouvent les femmes flétriſſent avant le temps en voulant la rendre plus brillante, Mde. de Lurſay n'avoit rien à regretter. Elle étoit grande & bien faite ; &, dans ſa nonchalance affectée, peu de femmes avoient autant de graces qu'elle. Sa phyſionomie & ſes yeux étoient ſéveres forcément ; & lorſqu'elle ne ſongeoit pas à s'obſerver, on y voyoit briller l'enjouement & la tendreſſe.

Elle avoit l'eſprit vif, mais ſans étourderie, prudent, même diſſimulé.

Elle parloit bien, & parloit aiſément; avec beaucoup de fineſſe dans les penſées, elle n'étoit pas précieuſe. Elle avoit étudié avec ſoin ſon ſexe & le nôtre, & connoiſſoit tous les reſſorts qui les font agir. Patiente dans ſes vengeances comme dans ſes plaiſirs, elle ſavoit les attendre du temps, lorſque le moment ne les lui fourniſſoit pas. Au reſte, quoique prude, elle étoit douce dans la ſociété. Son ſyſtême n'étoit point qu'on ne dût pas avoir des foibleſſes, mais que le ſentiment ſeul pouvoit les rendre pardonnables; ſorte de diſcours rebattu, que tiennent ſans ceſſe les trois quarts des femmes, & qui ne rend que plus mépriſables celles qui les déshonorent par leur conduite.

Dans quelques converſations que nous avions eues enſemble ſur l'amour, elle s'étoit inſtruite de mon caractere, & des raiſons qui pouvoient me faire redouter l'aveu d'une paſſion que j'aurois conçue. Elle crut qu'il lui étoit important, pour m'acquérir, & même me fixer, de me diſſimuler le plus long-temps qu'il lui ſeroit poſſible ſon amour pour moi; que plus j'étois accoutumé à la reſpecter, plus je ſerois frappé d'une démarche précipitée de ſa

part. Elle ſavoit d'ailleurs, qu'avec quelque ardeur que les hommes pourſuivent la victoire, ils aiment toujours à l'acheter; & que les femmes, qui croyent ne pouvoir ſe rendre aſſez promptement, ſe repentent ſouvent de s'être trop tôt laiſſées vaincre.

J'ignorois, entre beaucoup d'autres choſes, que le ſentiment ne fût dans le monde qu'un ſujet de converſation; & j'entendois les femmes en parler avec un air ſi vrai, elles en faiſoient des diſtinctions ſi délicates, mépriſoient avec tant de hauteur celles qui s'en écartoient, que je ne pouvois m'imaginer qu'en le connoiſſant ſi bien, elles en fiſſent ſi peu d'uſage.

Madame de Lurſay ſur-tout, qui, à force de tâcher d'oublier ſes fatales aventures, croyoit en avoir détruit par-tout le ſouvenir, en avouant qu'à vue de pays elle ſe croyoit capable d'aimer, faiſoit de ſon cœur une conquête ſi difficile, vouloit tant de qualités dans l'objet qui pourroit la rendre ſenſible, parloit d'une façon d'aimer ſi ſinguliere, que je frémiſſois toutes les fois qu'il me revenoit dans l'idée de m'attacher à elle.

Cette Dame ſi délicate, contente ce-

pendant de la façon dont je penſois ſur ſon compte, jugea qu'il étoit temps de me donner de l'eſpérance, & de me faire penſer, mais par les agaceries les plus décentes, que j'étois le mortel fortuné que ſon cœur avoit choiſi. Des propos obligeants, que juſqu'alors elle m'avoit tenus, elle paſſa à des diſcours plus particuliers & plus marqués. Elle me regardoit tendrement, & m'exhortoit, lorſque nous étions ſeuls, à me contraindre moins avec elle. Par cette conduite, elle avoit réuſſi à me donner beaucoup d'amour, & en avoit tant pris elle-même, qu'alors ſans doute elle auroit voulu m'avoir inſpiré moins de reſpect.

Sa ſituation étoit devenue, par ſes ſoins, auſſi embarraſſante que la mienne. Il s'agiſſoit de me mettre au-deſſus de la défiance qu'elle m'avoit donnée de moi-même, & de la trop bonne opinion qu'elle m'avoit fait prendre d'elle; deux choſes extrêmement difficiles, & qu'il falloit ménager avec toute la fineſſe poſſible. Elle ne voyoit point d'apparence que j'oſaſſe lui déclarer que je l'aimois; & loin qu'elle dût prendre ſur elle de ſe découvrir, elle étoit forcée de paroître recevoir avec ſévé-

rité l'aveu que je lui ferois, si encore elle étoit assez heureuse pour m'amener jusques là.

Avec un homme expérimenté, un mot dont le sens même peut se détourner, un regard, un geste, moins encore, le met au fait, s'il veut être aimé; & supposé qu'il se soit arrangé différemment de ce qu'on souhaiteroit, on n'a hasardé que des choses si équivoques, & de si peu de conséquence, qu'elles se désavouent sur le champ.

Loin que j'offrisse tant de commodité à Madame de Lursay, elle avoit éprouvé plus d'une fois, que ma stupidité sembloit augmenter par tout ce qu'elle faisoit pour me dessiller les yeux; & elle ne croyoit pas pouvoir m'en dire plus sans courir risque de m'effrayer, & même de me perdre. Nous soupirions tous deux en secret; & quoique d'accord, nous n'en étions pas plus heureux. Il y avoit au moins deux mois que nous étions dans ce ridicule état, lorsque Madame de Lursay, impatientée de son tourment, & de la vénération profonde que j'avois pour elle, résolut de se délivrer de l'un, en me guérissant de l'autre.

Une conversation adroitement ma-

niée amene souvent les choses qu'on a le plus de peine à dire ; le désordre qui y regne, aide à s'expliquer; en parlant, on change d'objet, & tant de fois, qu'à la fin celui qui occupe, s'y trouve naturellement placé. Dans le monde surtout, on se plaît à parler d'amour, parce que ce sujet, déja intéressant de lui-même, se trouve souvent lié avec la médisance, & qu'il en fait presque toujours le fond.

J'étois sur les matieres de sentiment d'une extrême avidité ; & soit pour m'instruire, soit pour avoir le plaisir de parler de la situation de mon cœur, je ne me trouvois guere en compagnie, que je ne fisse tomber le discours sur l'amour & sur ses effets : cette disposition étoit favorable à Madame de Lursay, & elle résolut enfin de s'en servir.

Un jour qu'il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Meilcour, & qu'elle & moi avions refusé de jouer, nous nous trouvâmes assis l'un auprès de l'autre : cette espece de tête-à-tête me fit frissonner, quoique souvent je le souhaitasse. Lorsque j'étois éloigné d'elle, je ne voyois plus d'obstacles qui s'opposassent au dessein que je formois de lui déclarer ma passion ; & je n'étois

jamais à portée de le faire, que je ne tremblasse de l'idée que j'en avois eue. Quoique je ne fusse pas seul avec elle, je n'en fus pas plus rassuré : l'endroit du sallon que nous occupions, étoit désert, tout le monde étoit occupé, point de tiers par conséquent à portée de me secourir. Ces cruelles considérations acheverent de me jetter du trouble dans l'esprit. Je fus un quart-d'heure auprès de Madame de Lursay, sans lui rien dire : elle imitoit ma taciturnité; &, quelque desir qu'elle eût de me parler, elle ne savoit comment rompre le silence.

Cependant une Comédie qu'on jouoit alors, & avec succès, lui en fournit l'occasion. Elle me demanda si je l'avois vue : je lui répondis qu'oui. L'intrigue, dit-elle, ne m'en paroît pas neuve ; mais j'en aime assez les détails : elle est noblement écrite, & les sentiments y sont bien développés. N'en pensez-vous pas comme moi ? Je ne me pique pas d'être connoisseur, répondis-je ; en général, elle m'a plu ; mais j'aurois peine à bien parler de ses beautés & de ses défauts. Sans avoir du Théâtre une connoissance parfaite, on peut, reprit-elle, décider sur certaines par-

ties ; le ſentiment, par exemple, en eſt une ſur laquelle on ne ſe trompe point : ce n'eſt pas l'eſprit qui le juge, c'eſt le cœur ; & les choſes intéreſſantes remuent également les gens bornés, & ceux qui ont le plus de lumieres. J'ai trouvé dans cette piece des endroits touchés avec art : il y a ſur-tout une déclaration d'amour qui, à mon ſens, eſt extrêmement délicate ; & c'eſt un des morceaux que j'en eſtime le plus. Il m'a frappé comme vous, répondis-je ; & j'en ſais d'autant plus de gré à l'Auteur, que je crois cette ſituation difficile à bien manier. Ce ne ſeroit pas par-là que je l'eſtimerois, reprit-elle : dire qu'on aime, eſt une choſe qu'on fait tous les jours, & fort aiſément ; & ſi cette ſituation a de quoi plaire, c'eſt moins par ſon propre fond, que par la façon neuve dont elle eſt traitée. Je ne ſerois pas entiérement de votre avis, Madame, répondis-je ; & je ne crois pas qu'il ſoit facile de dire qu'on aime. Je ſuis perſuadée, dit-elle, que cet aveu coûte à une femme : mille raiſons que l'amour ne peut abſolument détruire, doivent le lui rendre pénible ; car vous n'imaginez pas ſans doute, qu'un homme riſque quelque choſe

à le faire. Pardonnez-moi, Madame, lui dis-je : c'étoit préciſément ce que je penſois. Je ne trouve rien de plus humiliant pour un homme, que de dire qu'il aime. C'eſt dommage, aſſurément, reprit-elle, que cette idée ſoit ridicule ; par ſa nouveauté, peut-être elle feroit fortune. Quoi ! il eſt humiliant pour un homme de dire qu'il aime ! Oui, ſans doute, dis-je, quand il n'eſt pas ſûr d'être aimé. Et comment, reprit-elle, voulez-vous qu'il ſache s'il eſt aimé ? L'aveu qu'il fait de ſa tendreſſe, peut ſeul autoriſer une femme à y répondre. Penſez-vous, dans quelque déſordre qu'elle ſentît ſon cœur, qu'il lui convînt de parler la premiere, de s'expoſer par cette démarche à ſe rendre moins chere à vos yeux, & à être l'objet d'un refus ? Bien peu de femmes, répondis-je, auroient à craindre ce que vous dites. Toutes, reprit-elle, auroient à le craindre, ſi elles ſe mettoient dans le cas de vous dévancer ; & vous ceſſeriez de ſentir du goût pour celle qui vous en auroit inſpiré le plus, dans l'inſtant qu'elle vous offriroit une conquête aiſée. Cela n'eſt pas raiſonnable, dis-je ; & l'on doit, à ce qu'il me ſemble, plus de reconnoiſſance à quelqu'un

qui vous épargne des tourments..... Sans doute, interrompit-elle ; mais vous penſez mal pour votre intérêt, & pour le nôtre. Vous-même, qui vous récriez actuellement contre l'injuſtice des hommes, vous agiriez comme eux ſi une femme prévenoit vos ſoupirs. Ah ! que je lui en ſerois obligé, m'écriai-je, & que le plaiſir d'être prévenu augmenteroit mon amour ! Pour que ce plaiſir ſoit vif pour vous, il faut, dit-elle, que vous vous ſoyez fait une terrible idée d'une déclaration d'amour. Mais qu'y voyez-vous donc de ſi effrayant ? la crainte de n'être point écouté ? cela ne peut pas arriver : la honte d'être forcé de dire qu'on aime ? elle n'eſt pas raiſonnable. Eh ! comptez-vous pour rien, Madame, repris-je, l'embarras de le dire, ſur-tout pour moi qui ſens que je le dirois mal ? Les déclarations les plus élégantes ne ſont pas toujours, répondit-elle, les mieux reçues. On s'amuſe de l'eſprit d'un Amant, mais ce n'eſt pas lui qui perſuade : ſon trouble, la difficulté qu'il trouve à s'exprimer, le déſordre de ſes diſcours ; voilà ce qui le rend à craindre. Mais, Madame, lui demandai-je, cette preuve, qui en effet me paroît inconteſtable, per-

ſuade-t-elle toujours ? Non, répondit-elle : ce déſordre dont je vous parlois, vient quelquefois de ce qu'un homme eſt plus ſtupide qu'amoureux ; & pour lors on ne lui en tient pas compte : d'ailleurs, les hommes ſont aſſez artificieux, pour feindre du trouble & de la paſſion, pendant qu'ils ſont à peine animés par le deſir ; & ſouvent on ne les en croit pas. Il peut arriver auſſi, que celui à qui vous inſpirez de l'amour, n'eſt point celui pour qui vous en voudriez prendre ; & tout ce qu'il vous dit, ne vous touche pas. Vous voyez donc, Madame, lui répondis-je, que je n'ai pas tort d'imaginer que ce refus eſt cruel : & je ne ſais ſi je ne préférerois point mon incertitude, à une explication qui m'apprendroit qu'on ne me trouve pas aimable. Vous êtes le ſeul qui trouviez cela ſi incommode, reprit-elle ; &, pour vous-même, vous ne raiſonnez pas juſte : il eſt plus avantageux, même plus raiſonnable de parler, que de s'obſtiner à ſe taire. Vous riſquez de perdre, par le ſilence, le plaiſir de vous ſavoir aimé ; & ſi l'on ne peut vous répondre comme vous le voudriez, vous vous guériſſez d'une paſſion inutile qui ne ſera jamais que

votre malheur. Mais, ajouta-t-elle, je remarque que depuis long-temps vous me parlez ſur ce ſujet : &, ſi je ne me trompe, une déclaration ne vous paroît embarraſſante, que parce que vous en avez une à faire.

Madame de Lurſay, en faiſant cette obligeante réflexion, me regarda fixement, & d'un air ſi animé, qu'il acheva de me décontenancer.

Votre ſilence & votre embarras, continua-t-elle, m'apprennent que j'ai deviné juſte ; mais je ne prétends me ſervir du ſecret que je vous ai ſurpris, que pour vous tirer d'erreur, & vous être utile, ſi je le puis. Je veux d'abord que vous me diſiez quel eſt votre choix : jeune, & ſans expérience, comme vous êtes, peut-être l'avez-vous fait trop légérement. S'il n'eſt pas digne de vous, je vous plains ; mais ce n'eſt pas encore aſſez : mes conſeils peuvent vous aider à détruire une paſſion, ou, pour mieux dire, une fantaiſie, qui, ſelon ce que je vois, n'a point encore été nourrie par l'eſpérance, & dont par conſéquent je vous montrerois le ridicule plus aiſément : ſi, au contraire, votre choix eſt tel que l'honneur ni la raiſon ne puiſſent en murmurer, loin

d'arracher de votre cœur l'objet que vous y avez placé, je pourrai vous apprendre à lui plaire, & moi-même vous avertir de vos progrès.

Cette propoſition de Madame de Lurſay me ſurprit: quoique ſes façons n'euſſent rien de ſévere, que même ſes yeux me parlaſſent le langage le plus doux, je ne me ſentis pas la force de lui répondre. Mes regards erroient ſur elle ſans oſer s'y fixer: je craignois qu'elle ne s'apperçût de mon trouble; & je ne rompis le ſilence que par un ſoupir que je tâchai vainement de lui dérober.

Mais que vous êtes jeune! me dit-elle avec un air de bonté: je ne puis plus douter que vous n'aimiez; votre ſilence ajoute encore à votre tourment. Que ſavez-vous? Peut-être êtes-vous plus aimé que vous n'aimez vous-même: ne ſeroit-ce donc rien pour vous, que le plaiſir de vous l'entendre dire? En un mot, Meilcour, je le veux; mon amitié pour vous m'oblige de prendre ce ton: dites-moi qui vous aimez. Ah! Madame, répondis-je en tremblant, je ſerois bientôt puni de l'avoir dit.

Dans la ſituation préſente, ce diſcours n'étoit point équivoque; auſſi

Madame de Lurſay l'entendit-elle : mais ce n'étoit pas encore aſſez, & elle feignit de ne m'avoir pas compris.

Que prétendez-vous dire ? reprit-elle en radouciſſant ſa voix : vous ſeriez bientôt puni de l'avoir dit ? Croyez-vous que je fuſſe indiſcrete ? Non, répliquai-je, ce ne ſeroit pas ce que je craindrois ; mais, Madame, ſi c'étoit une perſonne telle que vous que j'aimaſſe, à quoi me ſerviroit-il de le lui dire ? A rien peut-être, répondit-elle en rougiſſant. Je n'ai donc pas de tort, repris-je, de m'opiniâtrer au ſilence. Peut-être auſſi réuſſiriez-vous : une perſonne de mon caractere peut, continua-t-elle, devenir ſenſible, & même plus qu'une autre. Non, vous ne m'aimeriez pas, m'écriai-je. Nous nous éloignons, dit-elle : & je ne vois pas pourquoi il eſt queſtion de moi dans tout ceci. Vous éludez ce que je demande, avec plus d'adreſſe que je ne vous en croyois : mais, pour ſuivre ce propos, puiſqu'enfin il eſt jetté, que vous importeroit que je ne vous aimaſſe pas ? On ne doit ſouhaiter d'inſpirer de l'amour qu'à quelqu'un pour qui l'on en a pris : & je ne vous ſoupçonne point du tout d'être avec moi dans ce cas-là ;

du

du moins, je ne le voudrois pas. Je voudrois bien aussi, Madame, répondis-je, que cela ne fût pas; & je sens, à la peur étrange que vous en avez, combien vous me rendriez malheureux. Non, ce n'est pas que j'en aye peur; craindre de vous voir amoureux, seroit avouer à demi que vous pourriez me rendre sensible : l'Amant que l'on redoute le plus, est toujours celui que l'on est le plus près d'aimer; & je serois bien fâchée que vous me crussiez si craintive avec vous. Ce n'est pas non plus ce dont je me flatte, répondis-je : mais enfin, si je vous aimois, que feriez-vous donc? Je ne crois pas, reprit-elle, que sur une supposition, vous ayez attendu une réponse positive. Oserois-je donc, Madame, vous dire que je ne suppose rien?

A cette déclaration si précise de l'état de mon cœur, Madame de Lursay soupira, rougit, tourna languissamment les yeux sur moi, les y fixa quelque temps, les baissa sur son éventail, & se tut.

Pendant ce silence, mon cœur étoit agité de mille mouvements. L'effort que j'avois fait sur moi, m'avoit presque accablé; & la crainte de ne pas rece-

voir une réponſe favorable, m'empêchoit de la preſſer. Cependant, j'avois parlé, & je ne voulois pas en perdre le fruit.

N'avez-vous plus rien à me conſeiller, Madame? lui dis-je à demi-mort de peur; ne me direz-vous pas ce que je dois attendre de mon choix? Serez-vous aſſez cruelle, après toutes les bontés que vous m'avez marquées, pour me refuſer votre ſecours dans la choſe la plus importante de ma vie?

Si vous ne me demandez qu'un conſeil, repartit-elle, je puis vous le donner; mais ſi ce que vous venez de me dire, eſt vrai, peut-être ne vous ſatisfera-t-il pas. Doutez-vous, repris-je, de ma ſincérité? Pour vous-même, répondit-elle, je le voudrois; plus vos ſentiments ſeront vrais, plus ils vous rendront malheureux. Car enfin, Meilcour, vous devez ſentir que je ne puis pas y répondre. Vous êtes jeune; & ce qui, pour beaucoup d'autres femmes, ne ſeroit en vous qu'une qualité de plus, ſera pour moi une raiſon perpétuelle, quand vous m'inſpireriez le goût le plus vif, de n'y céder jamais. Ou vous ne m'aimeriez pas aſſez, ou vous m'aimeriez trop; l'un

& l'autre ſeroient également funeſtes pour moi.

Dans la premiere de ces ſituations, j'aurois à eſſuyer vos bizarreries, vos caprices, vos hauteurs, vos infidélités, tous les tourments enfin qu'un amour malheureux traîne à ſa ſuite; & dans l'autre, je vous verrois vous livrer trop à votre ardeur, & ſans ménagement, ſans conduite, me perdre par votre amour même. Une paſſion eſt toujours un malheur pour une femme : mais pour moi, ce ſeroit un ridicule, & je ne me conſolerois jamais de me l'être attiré. Penſez-vous, Madame, répondis-je, que je ne priſſe pas tous les ſoins.... Je vous entends, interrompit-elle. Je ſais que vous allez me promettre toute la circonſpection poſſible : je ſuis même certaine que vous vous en croyez capable; mais moins vous êtes accoutumé à aimer, moins vous aimeriez d'une façon convenable : jamais vous ne ſauriez contraindre, ni vos yeux, ni vos diſcours; ou par votre contrainte même, trop avant pouſſée, & jamais ménagée avec art, vous feriez connoître tout ce que vous voudriez cacher. Ainſi, Meilcour, ce que je vous conſeille, c'eſt de ne plus penſer à moi.

Je ſens avec douleur que vous allez me haïr : mais je me flatte que ce ne ſera pas long-temps, & qu'un jour vous me ſaurez gré de ma franchiſe. Ne voulez-vous pas reſter mon ami ? ajouta-t-elle, en me tendant la main. Ah ! Madame, lui dis-je, vous me déſeſpérez : jamais on n'a aimé avec plus d'ardeur ; il n'eſt rien que je ne fiſſe pour vous plaire, point d'épreuves auxquelles je ne me ſoumiſſe. Vous ne prévoyez tant de malheurs, que parce que vous ne m'aimez pas. Mais non, dit-elle, n'allez pas croire cela ; je vous dirai plus, car vous me trouverez toujours ſincere : vous moins jeune, ou moi moins raiſonnable, je ſens que je vous aimerois beaucoup ; mais je dis, beaucoup : au reſte, ne m'en demandez pas davantage. Dans l'état tranquille où je ſuis, je ne ſais ce qu'eſt mon cœur ; le temps ſeul peut en décider, & peut-être, après tout, qu'il ne décidera rien. Madame de Lurſay, après ces paroles, me quitta bruſquement ; & ſe rapprochant de la compagnie, m'ôta l'eſpérance de continuer l'entretien. J'avois ſi peu d'uſage du monde, que je crus l'avoir fâchée véritablement. Je ne ſavois pas qu'une

femme fuit rarement une converſation amoureuſe avec quelqu'un qu'elle veut engager ; & que celle qui a le plus d'envie de ſe rendre, montre du moins dans le premier entretien quelque ſorte de vertu. On ne pouvoit pas réſiſter plus mollement qu'elle venoit de faire ; cependant, je crus que je ne la vaincrois jamais : je me repentis de lui avoir parlé, je lui voulus mal de m'y avoir engagé, je la haïs quelques inſtants. Je formai même le projet de ne lui plus parler de mon amour, & d'agir avec elle ſi froidement, qu'elle ne pût plus me ſoupçonner d'en avoir.

Pendant que je me faiſois ces déſagréables idées, Madame de Lurſay ſe félicitoit d'avoir aſſez pris ſur elle pour me diſſimuler combien elle étoit contente : une joie douce éclatoit dans ſes yeux ; tout, à quelqu'un plus inſtruit que moi, lui auroit appris combien il étoit aimé : mais tous les regards tendres qu'elle m'adreſſoit, ſes ſouris, me paroiſſoient de nouvelles inſultes, & me confirmoient de plus en plus dans ma derniere réſolution.

J'étois toujours reſté à la même place : elle revint m'y chercher, & m'excita à parler ſur différents ſujets. L'air

ſombre avec lequel je lui répondois, & le ſoin que je prenois d'éviter ſes yeux, furent pour elle une aſſurance de plus que je ne l'avois pas trompée; mais quelque choſe qu'elle en pût croire, elle vouloit établir ſon empire, & tourmenter mon cœur, avant de le rendre heureux.

Toute la ſoirée ſe paſſa de ſa part avec les mêmes attentions pour moi: elle ſembloit avoir oublié ce que je lui avois dit; & cet air détaché qu'elle affectoit, me plongeoit encore dans un plus violent chagrin. En me quittant, elle me railla ſur ma triſteſſe; &, quoiqu'elle le fît ſans aigreur, je m'offenſai ſérieuſement.

Le commencement de cette aventure plaiſoit autant à Madame de Lurſay, qu'il me cauſoit de peine. En s'attachant à un homme de mon âge, elle décidoit le ſien: mais ce n'étoit rien pour elle, ſans doute, qu'un ridicule de plus; & ce ne lui étoit pas peu de choſe, qu'un Amant qui ſur-tout n'avoit encore appartenu à perſonne. Elle n'étoit pas vieille encore, mais elle ſentoit qu'elle alloit vieillir; & pour des femmes dans cette ſituation, il n'eſt point de conquêtes à mépriſer.

Eh quoi de plus flatteur pour elles que la tendreſſe d'un jeune homme, dont les tranſports leur rendent leurs premiers plaiſirs, & juſtifient l'eſtime qu'elles font encore de leurs charmes; qui croit que la perſonne qui reçoit ſes vœux, étoit en effet la ſeule qui pût ne les pas mépriſer, qui ajoute la reconnoiſſance à la paſſion, tremble au moindre caprice, & ne voit pas les défauts les plus choquants de figure & du caractere, ſoit parce qu'il eſt privé de la reſſource de la comparaiſon, ſoit parce que ſon amour-propre perdroit à moins eſtimer ſa conquête? Avec un homme déja formé, une femme, telle qu'elle puiſſe être, a toujours moins de reſſources : il a plus de deſirs que de paſſion, plus de coquetterie que de ſentiment; plus de fineſſe que de naturel, trop d'expérience pour être crédule, trop d'occaſions de diſſipation & d'inconſtance pour être uniquement & vivement attaché : il fait, en un mot, l'amour avec plus de décence, mais il aime moins.

Quelques défauts que Madame de Lurſay trouvât dans la façon d'aimer d'un jeune homme, il s'en falloit beaucoup qu'elle fût auſſi effrayée qu'elle me l'a-

voit dit. Quand, en effet, les inconvéniens qu'elle craignoit, auroient été réels, elle ne m'en auroit pas moins aimé; & ſi j'avois eu aſſez d'adreſſe pour lui faire craindre mon changement, il n'eſt pas douteux que ſon reſpect exceſſif pour les bienſéances, n'eût cédé à la crainte qu'elle auroit eue de me perdre.

Ce n'eſt pas, du moins j'ai eu lieu de le croire, qu'elle voulût retarder longtemps l'aveu de ſa foibleſſe; huit jours pour cet article ſeulement ſuffiſoient à ſa vertu, d'autant plus qu'elle étoit perſuadée que mon peu d'expérience ne me laiſſeroit profiter de ſes bontés que quand elle le jugeroit à propos. L'amour qu'elle avoit pour moi, l'engageoit à ce manege; elle vouloit, s'il étoit poſſible, que ma tendreſſe pour elle ne fût pas une affaire de peu de jours; & moins aimé, j'aurois trouvé moins de réſiſtance. Son cœur étoit alors tendre & délicat : ſelon ce que dans la ſuite j'en ai appris, il ne l'avoit pas toujours été; & ſans être priſe pour moi d'une ardeur bien ſincere, il ne me paroîtroit pas ſurprenant qu'elle eût changé de ſyſtême.

Une femme, quand elle eſt jeune, eſt plus ſenſible au plaiſir d'inſpirer des

paſſions, qu'à celui d'en prendre : ce qu'elle appelle tendreſſe, n'eſt le plus ſouvent qu'un goût vif, qui la détermine plus promptement que l'amour même, l'amuſe pendant quelque temps, & s'éteint ſans qu'elle le ſente, ou le regrette : le mérite de s'attacher un amant pour toujours, ne vaut pas à ſes yeux celui d'en enchaîner pluſieurs : plutôt ſuſpendue que fixée, toujours livrée au caprice, elle ſonge moins à l'objet qui la poſſede, qu'à celui qu'elle voudroit qui la poſſédât; elle attend toujours le plaiſir, & n'en donne jamais : elle ſe donne un amant, moins parce qu'elle ſe trouve aimable, que pour prouver qu'elle l'eſt; ſouvent elle ne connoît pas mieux celui qu'elle quitte, que celui qui lui ſuccede; peut-être ſi elle avoit pu le garder plus long-temps, l'auroit-elle aimé; mais eſt-ce ſa faute ſi elle eſt infidelle? Une jolie femme dépend bien moins d'elle-même que des circonſtances; & par malheur il s'en trouve tant de ſi peu prévues, de ſi preſſantes, qu'il n'y a point à s'étonner ſi, après pluſieurs aventures, elle n'a connu ni l'amour, ni ſon cœur.

Eſt-elle parvenue à cet âge où ſes charmes commencent à décroître, où

les hommes indifférents pour elle lui annoncent par leur froideur que bientôt ils ne la verront qu'avec dégoût ; elle ſonge à prévenir la ſolitude qui l'attend. Sûre autrefois qu'en changeant d'amants, elle ne changeoit que de plaiſirs ; trop heureuſe alors de conſerver le ſeul qu'elle poſſede ; ce que lui a coûté ſa conquête, la lui rend précieuſe. Conſtante par la perte qu'elle feroit à ne l'être pas, ſon cœur peu-à-peu s'accoutume au ſentiment. Forcée par la bienſéance d'éviter tout ce qui aidoit à la diſſiper & à la corrompre, elle a beſoin, pour ne pas tomber dans la langueur, de ſe livrer toute entiere à l'amour, qui n'étant, dans ſa vie paſſée, qu'une occupation momentanée & confondue avec mille autres, devient alors ſon unique reſſource : elle s'y attache avec fureur ; & ce qu'on croit la derniere fantaiſie d'une femme, eſt bien ſouvent ſa premiere paſſion.

Telles étoient les diſpoſitions de Madame de Lurſay, lorſqu'elle forma le deſſein de m'attacher à elle. Depuis ſon veuvage & ſa réforme, le public, qui, pour n'être pas toujours bien inſtruit, n'en parle pas moins, lui avoit donné des amants que peut-être elle n'avoit

pas eus : ma conquête flattoit ſon orgueil ; & il lui parut raiſonnable, puiſque ſa ſageſſe ne la ſauvoit de rien, de ſe dédommager, par le plaiſir, de la mauvaiſe opinion qu'on avoit d'elle.

Tout ce que j'avois fait dans cette journée, me fourniſſoit des ſujets de réflexion pour ma nuit ; je l'employai preſque toute entiere, tantôt à rêver aux moyens de rendre Madame de Lurſay ſenſible, tantôt à m'encourager à ne plus penſer à elle : ſans doute, elle ſe fit des idées plus gaies. Elle comptoit me voir tendre, ſoumis, empreſſé, chercher à vaincre ſa rigueur ; il étoit naturel qu'elle s'y atténdît : mais elle avoit à faire à quelqu'un qui ne connoiſſoit pas les uſages.

J'allai cependant chez elle le lendemain, mais tard, & à l'heure où je ſavois qu'elle n'y ſeroit pas, ou que j'y trouverois beaucoup de monde. Elle avoit apparemment compté plutôt ſur ma préſence, & elle me reçut d'un air froid & piqué : loin que j'en pénétraſſe la cauſe, je l'attribuai à ſon indifférence pour moi.

J'avois changé de couleur en la voyant ; mais toujours réſolu à lui cacher l'état de mon cœur, je me remis aſſez facile-

ment, & pris un air moins embarraſſé : j'eus même aſſez de pouvoir ſur moi, pour lui parler ſans ce trouble qui agite près de ce qu'on aime ; mais quelque froideur que je tâchaſſe d'affecter, elle n'en fut pas long-temps la dupe ; & pour s'éclaircir, elle n'eut beſoin que de me regarder fixement. Je ne pus ſupporter ſes yeux ; ce ſeul regard lui développa tout mon cœur. Elle me propoſa de jouer ; & pendant qu'on arrangeoit les cartes : Vous êtes, me dit-elle en ſouriant, un amant ſingulier ; & ſi vous voulez que je juge de votre amour par vos empreſſements, vous ne prétendez pas ſans doute que j'en prenne bonne opinion. L'unique de tous mes vœux, repris-je, ſeroit que vous cruſſiez que je vous aime ; & ce n'eſt pas vous en donner une mauvaiſe preuve, de m'offrir à vos yeux le plus tard qu'il m'eſt poſſible. Cette politique eſt ſinguliere, reprit-elle ; & ſi quelquefois vous péchez un peu par le jugement, on peut dire que l'imagination vous en dédommage. Mais qu'avez-vous donc ? Pourquoi cet air froid dont vous m'accablez ? Savez-vous bien que votre taciturnité me fait peur ? Mais, à propos, m'aimez-vous toujours bien ? Je crois que non.

Ce pauvre Meilcour ! N'allez pas au moins changer pour moi : vous me mettriez au déſeſpoir. Je penſe, à la mine que vous me faites, que vous n'en croyez rien : nous devrions cependant être aſſez joliment enſemble. En eſt-ce aſſez, Madame, répondis-je ; & devriez-vous ajouter, à la façon dont vous recevez mes ſoins, des diſcours qui me tuent ? Oui, reprit-elle, en me regardant le plus tendrement du monde, oui, Meilcour, vous avez raiſon de vous plaindre : je ne vous traite pas bien ; mais ce reſte de fierté doit-il vous déplaire ? Ne voyez-vous pas combien il m'en coûte pour le prendre ? Ah ! ſi je m'en croyois, combien ne vous dirois-je pas que je vous aime ! Que je ſuis fâchée de n'avoir pas ſu plutôt que vous vouliez qu'on vous prévînt ! Au haſard de tout ce qui auroit pu en arriver, vous ne m'auriez point parlé le premier ; vous n'auriez fait que me répondre.

J'ai, depuis, ſenti toute l'adreſſe de Madame de Lurſay, & le plaiſir que lui donnoit mon ignorance : tous ces diſcours, qu'elle n'auroit pu tenir à un autre, ſans qu'ils euſſent tiré pour elle à une extrême conſéquence ; ces aveux qu'elle faiſoit de ſes vrais ſentiments, loin de les

comprendre, me jetterent dans le plus cruel embarras. Je ne lui répondis rien : & ſûr qu'elle me faiſoit la plus ſanglante des railleries, je ne m'en déterminai que plus à rompre d'auſſi cruelles chaînes. En vérité, continua-t-elle, en voyant mon air ſombre, ſi vous refuſez plus long-temps de me croire, je ne vous réponds pas que je ne vous donne demain un rendez-vous : n'en ſeriez-vous pas bien embarraſſé ? Au nom de vous-même, Madame, lui dis-je, épargnez-moi : l'état où vous me mettez, eſt affreux.... Je ne vous dirai donc plus que je vous aime, interrompit-elle : vous me privez-là cependant d'un grand plaiſir.

Je me tins trop heureux que le monde qui étoit dans l'appartement, l'empêchât de pouſſer plus loin cette converſation. Nous nous mîmes au jeu.

Pendant toute la partie, Madame de Lurſay, plus ſenſible qu'elle ne le croyoit ſans doute, emportée par ſon amour, m'en donna toutes les marques les plus fortes. Il ſembloit que ſa prudence l'abandonnât, qu'il n'y eût plus rien pour elle que le plaiſir de m'aimer & de me le dire, & qu'elle prévît combien, pour m'attacher à elle, j'avois beſoin d'être

raſſuré : mais tout ce qu'elle faiſoit n'étoit rien pour moi, & elle ne pouvoit pas encore ſe réſoudre à m'avouer ſérieuſement qu'elle répondoit à mes deſirs. Peu ſûre même dans ſes démarches, c'étoit un mêlange perpétuel de tendreſſe & de ſévérité. Elle paroiſſoit ne céder, que pour s'opiniâtrer à combattre. Si elle croyoit m'avoir diſpoſé par ſes diſcours à quelque ſorte d'eſpérance, attentive à me la faire perdre, elle reprenoit ſur le champ cet air qui m'avoit fait trembler tant de fois, & m'ôtoit par-là juſqu'à la triſte reſſource de l'incertitude.

Toute la foirée ſe paſſa dans ce manege ; & comme ſon dernier caprice ne me fut pas favorable, je me retirai chez moi perſuadé que j'étois haï, & préparé à me chercher un autre engagement. J'employai preſque toute la nuit à repaſſer dans mon eſprit les femmes auxquelles je pouvois m'attacher : ce ſoin me fut inutile, & je trouvai, après la plus exacte recherche, qu'aucune ne me plaiſoit autant que Madame de Lurſay. Moins j'avois d'uſage de l'amour, plus je m'en croyois pénétré, & je me regardois comme deſtiné au rigoureux tourment d'aimer ſans eſpoir de plaire, ni de pou-

voir jamais changer. A force de me perſuader que j'étois l'homme du monde le plus amoureux, je ſentois tous les mouvements d'une paſſion avec autant de violence, que ſi en effet je les euſſe éprouvé. Toutes les réſolutions que j'avois formées de ne plus voir Madame de Lurſay, s'étoient évanouies, & avoient fait place au retour le plus vif. De quoi puis-je me plaindre, diſois-je à moi-même ? Ses rigueurs ont-elles droit de me ſurprendre ? M'étois-je attendu à me trouver aimé, & n'eſt-ce point à mes ſoins à me procurer cet avantage ? Quel bonheur pour moi, ſi je puis une jour la rendre ſenſible ! Plus elle m'oppoſe d'obſtacles, plus ma gloire ſera grande. Un cœur, du prix dont eſt le ſien, peut-il trop s'acheter ? Je finis par cette idée, & je la trouvai le lendemain. Il ſembloit qu'elle ſe fût accrue par les illuſions de la nuit.

J'allai chez Madame de Lurſay le plutôt qu'il me fut poſſible l'après-dîner, & déterminé à lui jurer que je l'adorois, & à me ſoumettre à ce qu'il lui plairoit d'ordonner de mon ſort. Malheureuſement pour elle, je ne la trouvai pas : mon chagrin fut extrême ; & ne ſachant que devenir, j'allai, en at-

tendant l'heure de l'Opéra, faire quelques viſites, où je portai tout l'ennui qui m'accabloit.

J'étois de ſi mauvaiſe humeur en arrivant à l'Opéra, où d'ailleurs je trouvai aſſez peu de monde, que, pour n'être pas diſtrait de la rêverie dans laquelle j'étois plongé, je me fis ouvrir une loge, plutôt que de me mettre dans les balcons où je n'aurois pas été tranquille. J'attendois ſans impatience & ſans déſirs que le ſpectacle commençât. Tout entier à Madame de Lurſay, je ne m'occupois que du chagrin d'être privé de ſa préſence, lorſqu'une loge s'ouvrit à côté de la mienne. Curieux de voir les perſonnes qui l'alloient occuper, j'y portai mes regards; & l'objet qui s'y offrit, les fixa. Qu'on ſe figure tout ce que la beauté la plus réguliere a de plus noble, tout ce que les graces ont de plus ſéduiſant, en un mot, tout ce que la jeuneſſe peut répandre de fraîcheur & d'éclat; à peine pourra-t-on ſe faire une idée de la perſonne que je voudrois dépeindre. Je ne ſais quel mouvement ſingulier & ſubit m'agita à cette vue: frappé de tant de beautés, je demeurai comme anéanti. Ma ſurpriſe alloit juſques au tranſport. Je ſentis dans mon

cœur un déſordre qui ſe répandit ſur tous mes ſens : loin qu'il ſe calmât, il redoubloit par l'examen ſecret que je faiſois de ſes charmes. Elle étoit miſe ſimplement, mais avec nobleſſe. Elle n'avoit pas en effet beſoin de parure ; en étoit-il de ſi brillante qu'elle ne l'eût embellie ? Sa phyſionomie étoit douce & réſervée ; le ſentiment & l'eſprit paroiſſoient briller dans ſes yeux. Cette perſonne me parut extrêmement jeune ; & je crus, à la ſurpriſe des ſpectateurs, qu'elle ne paroiſſoit en public que de ce jour-là : j'en eus involontairement un mouvement de joie, & j'aurois ſouhaité qu'elle n'eût jamais été connue que de moi. Deux Dames, miſes du plus grand air, étoient avec elle : nouvelle ſurpriſe pour moi, de ne les pas connoître ; mais elle m'arrêta peu. Uniquement occupé de ma belle inconnue, je ne ceſſois de la regarder, que quand par haſard elle jettoit ſes yeux ſur quelqu'un. Les miens ſe portoient auſſi-tôt ſur l'objet qu'elle avoit paru vouloir chercher : ſi elle s'y arrêtoit un peu de temps, & que ce fût un jeune homme, je croyois qu'un Amant ſeul pouvoit la rendre ſi attentive. Sans pénétrer le motif qui me faiſoit agir, je conduiſois, j'interprétois ſes

regards ; je cherchois à lire dans ses moindres mouvements. Tant d'opiniâtreté à ne la pas perdre de vue, me fit enfin remarquer d'elle ; elle me regarda à son tour ; je la fixois sans le savoir ; &, dans le charme qui m'entraînoit malgré moi-même, je ne sais ce que mes yeux lui dirent, mais elle détourna les siens en rougissant un peu. Quelque transporté que je fusse, je craignois de lui paroître trop hardi ; &, sans croire encore que j'eusse formé le dessein de lui plaire, j'aimai mieux me contraindre que de lui donner mauvaise opinion de moi. Il y avoit une heure au moins que je l'admirois, lorsqu'un de mes amis entra dans ma loge. Les idées qui m'occupoient, m'étoient déja si cheres, que ce fut avec douleur que je sentis qu'elles alloient être distraites ; & je doute que j'eusse répondu à mon ami, si ma belle inconnue n'eût fait d'abord le sujet de la conversation. Il ignoroit comme moi qui elle étoit : nous formâmes ensemble plusieurs conjectures, dont aucune ne nous éclaircit. C'étoit un de ces étourdis brillants, familiers avec insolence ; il vantoit si haut les charmes de l'inconnue, & la regardoit avec si peu de ménagement & tant de fatuité, que j'en

rougis pour lui & pour moi. Sans avoir démêlé mes ſentiments, ſans imaginer que j'euſſe de l'amour, je ne voulois pas déplaire : je craignis que le dégoût que l'inconnue pourroit prendre de ce jeune homme, ne me fît auſſi tort dans ſon eſprit; & qu'en me voyant lié avec lui, elle ne me crût les mêmes ridicules. Je l'eſtimois déja tant, que je ne pouvois, ſans une peine extrême, imaginer qu'elle pouvoit penſer de moi comme de lui ; & je m'efforçai de mettre entre nous deux la converſation ſur des choſes où l'inconnue ne fût pas intéreſſée. J'avois naturellement l'eſprit badin, & porté à manier agréablement ces petits riens qui font briller dans le monde. L'envie que j'avois que mon inconnue ne perdît rien de tout ce qui pourroit me faire valoir, me donna plus d'élégance dans mes expreſſions ; je n'en eus peut-être pas plus d'eſprit. Je remarquai, cependant, qu'elle étoit plus attachée à ce que je diſois, qu'elle ne l'étoit au ſpectacle; quelquefois même je la vis ſourire.

L'Opéra étoit près de finir, lorſque le Marquis de Germeuil, jeune homme d'une figure extrêmement aimable, & fort eſtimé, vint dans la loge de mon

inconnue. Nous étions amis, mais je ne ſais quel mouvement à ſa vue s'éleva dans mon ame. L'inconnue le reçut avec cette politeſſe libre, que l'on a pour les gens que l'on connoît beaucoup, & à qui l'on veut marquer de l'eſtime. Nous nous ſaluâmes ſans nous parler ; &, quelque deſir que j'euſſe de connoître cet objet qui prenoit déja tant ſur mon cœur, perſuadé que Germeuil pourroit ſatisfaire ma curioſité là-deſſus, j'aimai mieux remporter ce deſir, quelque tourmentant qu'il fût pour moi, que de m'en ouvrir à un homme qui cauſoit déja toute ma jalouſie. Mon inconnue lui parloit ; & quoiqu'ils ne s'entretinſſent que de l'Opéra, il me ſembla qu'il lui parloit avec tendreſſe, & qu'elle lui répondoit de même. Je crus même avoir ſurpris entr'eux des regards ; j'en reſſentis une peine mortelle : elle me paroiſſoit ſi digne d'être aimée, que je ne pouvois penſer que Germeuil, ni qui que ce fût au monde, pût la voir avec indifférence ; & lui-même me ſembloit ſi redoutable, que je ne pouvois me flatter qu'il l'eût attaquée ſans ſuccès.

Le peu d'attention qu'elle fit à moi, après l'avoir vu, me confirma dans

l'idée où j'étois qu'ils s'aimoient; & ne pouvant supporter davantage le tourment qu'elle me causoit, je sortis brusquement. Malgré mon dépit, je n'allai pas loin; le desir de la revoir, & l'espérance de m'éclaircir par moi-même de son rang, me retinrent sur l'escalier. Un instant après, elle passa. Germeuil lui donnoit la main: je les suivis; un carrosse sans armes se présenta; Germeuil y monta avec elle: je vis des domestiques sans livrée, & rien de tout cet équipage ne m'instruisit de ce que je voulois savoir. Il falloit donc attendre du hasard le bonheur de la revoir encore. La seule chose qui me consolât, c'étoit qu'une beauté si parfaite ne pourroit être long-temps ignorée. J'aurois pu, à la vérité, en allant voir Germeuil le lendemain, me tirer de cette inquiétude: mais aussi, comment lui exposer le sujet d'une curiosité si forte; quels motifs lui en donner? Malgré tous les déguisements que j'aurois pu employer, ne devois-je pas craindre qu'il n'en découvrît la source? Et s'il étoit vrai, comme je le soupçonnois, qu'il aimât l'inconnue, pourquoi l'avertir de se précautionner contre mes sentiments? Plein de trouble, je

retournai chez moi, d'autant plus persuadé que j'étois vivement amoureux, que cette passion naissoit dans mon cœur par un de ces coups de surprise qui caractérisent dans les Romans les grandes aventures.

Loin de combattre ce premier mouvement, ce fut une raison de plus pour m'y laisser entraîner, que de commencer par quelque chose d'extraordinaire.

Au milieu de ce désordre, que je me plaisois à augmenter, Madame de Lursai me revint dans l'esprit, mais désagréablement, & comme un objet dont le souvenir même m'embarrassoit. Ce n'étoit pas que je ne lui trouvasse encore des charmes : mais je les mettois dans mon imagination fort au-dessous de ceux de mon inconnue; & je résolus plus que jamais de ne lui plus parler de mon amour, & de me livrer tout entier au nouveau goût qui me dominoit. Je suis trop heureux, me disois-je, qu'elle ne m'ait pas aimé; que ferois-je à présent de sa tendresse? Il auroit donc fallu la tromper, entendre ses reproches, la voir traverser ma passion. Mais d'un autre côté, reprenois-je, suis-je aimé de l'objet qui va me rendre infidele? je ne le connois pas; peut-être

ne le verrai-je plus. Germeuil eſt amoureux; & ſi moi-même je ſuis forcé de le trouver aimable, que ne doit-elle pas ſentir pour lui? Eſt-il fait pour m'être ſacrifié? Ces réflexions me ramenoient à Madame de Lurſay: une affaire commencée, la liberté de la voir, un reſte de goût que j'avois pour elle, & l'eſpérance de réuſſir, étoient autant de raiſons pour ne la point quitter; mais ces raiſons étoient foibles contre ma nouvelle paſſion. Je craignois, en arrivant chez ma mere, d'y trouver Madame de Lurſay: je redoutois ſa vue, autant que dans le jour même je l'avois ſouhaitée. La joie que j'eus de ne la point voir, ne fut pas longue; elle arrive un inſtant après moi. Sa préſence me troubla. Quelque prévenu que je fuſſe alors contre elle, quelque réſolution que j'euſſe priſe de ne la plus aimer, je ſentis qu'elle avoit encore plus de droits ſur mon cœur que je ne le croyois moi-même. Mon inconnue m'occupoit d'une façon plus flatteuſe; je la trouvois plus belle: ce qu'elles m'inſpiroient toutes deux, étoit différent; mais enfin, j'étois partagé; & ſi Madame de Lurſay l'eût voulu, dans ce moment même elle auroit remporté la

la victoire. Je ne ſais ce qui lui avoit donné de l'humeur; mais elle reçut, avec une hauteur ridicule, un compliment fort ſimple que je lui fis. Dans la diſpoſition où j'étois, elle me choqua plus qu'elle n'auroit fait dans un autre temps, &, qui pis eſt, contre l'intention de Madame de Luſay ſans doute, ne me donna point à rêver. Son caprice dura toute la ſoirée, & s'augmenta peut-être par le peu de ſoins que je lui rendis. Nous nous ſéparâmes également mécontents l'un de l'autre. Je ne la cherchai, ni ne la vis le lendemain : j'étois piqué de ſes façons de la veille, & ſa préſence me fut d'autant moins néceſſaire, que j'avois dans le cœur un ſujet de diſtraction. Toute ma journée ſe paſſa à chercher mon inconnue; ſpectacles, promenades, je viſitai tout, & je ne trouvai en aucun lieu, ni elle, ni Germeuil, à qui je voulois enfin demander qui elle étoit. Je continuai cette inutile recherche deux jours de ſuite; mon inconnue ne m'en occupoit que plus. Je me retraçois ſans ceſſe ſes charmes, avec une volupté que je n'avois encore jamais éprouvée. Je ne doutois pas qu'elle ne fût d'une naiſſance qui ne feroit point honte à la mienne; &,

pour former cette idée, je m'en rapportois moins à sa beauté, qu'à cet air de noblesse & d'éducation qui distingue toujours les femmes d'un certain rang, même dans leurs travers. Mais, aimer sans savoir qui, me sembloit un supplice insupportable. D'ailleurs, quel retour espérer de mes sentiments, si je ne me mettois pas à portée d'en instruire celle qui les avoit fait naître? Je ne voyois point de difficulté à la voir, & à lui parler, quand une fois je la connoîtrois. J'étois d'un rang qui m'ouvroit une entrée par-tout; & si l'inconnue étoit telle que mes vœux ne pussent l'honorer, j'étois sûr du moins qu'ils ne pouvoient jamais lui faire honte. Cette pensée me donnoit de l'audace, & m'affermissoit dans mon amour; il eût peut-être été plus prudent de le combattre, mais il m'étoit plus doux de le flatter.

Il y avoit trois jours que je n'avois vu Madame de Lursay: j'avois supporté cette absence aisément; non que quelquefois je ne desirasse de la voir, mais c'étoit un desir passager qui s'éteignoit presque dans l'instant même qu'il naissoit. Ce n'étoit pas un sentiment d'amour dont je ne fusse point maître; & comme, depuis mon inconnue, je la

voyois sans plaisir, je la perdois aussi sans regret. J'avois cependant pour elle ce goût que l'on nomme amour, que les hommes font valoir pour tel, & que les femmes prennent sur le même pied. Je n'aurois pas été fâché de la trouver sensible; mais je ne voulois plus que ce retour, qu'elle auroit pour moi, tint de la passion, ni qu'il en exigeât. Sa conquête, à laquelle il y avoit si peu de temps, j'attachois mon bonheur, ne me paroissoit plus digne de me fixer. J'aurois voulu d'elle enfin ce commerce commode qu'on lie avec une coquette, assez vif pour amuser quelques jours, & qui se rompt aussi facilement qu'il s'est formé.

C'étoit ce que je ne croyois point devoir attendre de Madame de Lursay, qui, Platonicienne dans ses raisonnements, répétoit sans cesse, que les sens n'entroient jamais pour rien en amour, lorsqu'il s'emparoit d'une personne bien née; que les désordres dans lesquels tomboient tous les jours ceux qui étoient atteints de cette passion, étoient moins causés par elle, que par le déréglement de leur cœur; qu'elle pouvoit être une foiblesse, mais que, dans une ame vertueuse, elle ne devenoit jamais un vice.

Elle avouoit cependant qu'il y avoit pour la femme la plus ferme ſur ſes principes, d'aſſez dangereuſes occaſions; mais que ſi elle ſe trouvoit obligée d'y céder, il falloit que ce fût d'après des combats ſi violents & ſi longs, qu'elle pût toujours, en ſongeant à ſa défaite, avoir de quoi ſe la moins reprocher. Madame de Lurſay pouvoit avoir raiſon : mais les Platoniciennes ne ſont pas conſéquentes; & j'ai remarqué que les femmes les plus aiſées à vaincre, ſont celles qui s'engagent avec la folle eſpérance de n'être jamais ſéduites, ſoit parce qu'en effet elles ſont auſſi foibles que les autres, ſoit parce que, n'ayant pas aſſez prévu le danger, elles ſe trouvent ſans ſecours contre lui quand il arrive.

J'étois trop jeune pour ſentir combien ce ſyſtême étoit abſurde, & pour ſavoir combien il étoit peu ſuivi par celles mêmes qui le ſoutenoient avec le plus d'ardeur; & ne connoiſſant pas la différence qu'il y a entre une femme vertueuſe, & une prude, il n'étoit point étonnant que je n'attendiſſe pas de Madame de Lurſay plus de facilité qu'elle ne ſe diſoit capable d'en avoir.

Encore attaché à elle par le deſir,

tout rempli que j'étois d'une nouvelle paſſion, ou, pour mieux dire, amoureux pour la premiere fois, le peu d'eſpoir de réuſſir auprès de mon inconnue m'empêchoit de ſonger à perdre totalement Madame de Lurſay. Je cherchois en moi-même comment je pourrois acquérir l'une, & me conſerver l'autre : cette vertu rigide de la derniere me déſeſpéroit ; & ne croyant pas, après avoir beaucoup rêvé, pouvoir l'amener jamais au but que je me propoſois, je me fixai enfin à l'objet qui me plaiſoit le plus.

Il y avoit, comme je l'ai dit, trois jours que je n'avois vu Madame de Lurſay, & que je m'étois aſſez peu ennuyé de ſon abſence. Elle avoit toujours eſpéré qu'elle me reverroit ; mais, ſûre enfin que je l'évitois, elle commença à craindre de me perdre, & ſe détermina à me faire eſſuyer moins de rigueurs. Sur le peu que je lui avois dit, elle avoit cru ma paſſion décidée : cependant, je n'en parlois plus ; quel parti prendre ? Le plus décent étoit d'attendre que l'amour, qui ne peut longtemps ſe contraindre, ſur-tout dans un cœur auſſi neuf que l'étoit le mien, me forçât encore à rompre le ſilence ;

mais, ce n'étoit pas le plus sûr. Il ne lui vint pas dans l'esprit que j'eusse renoncé à elle : elle pensa seulement, que certain de n'être jamais aimé, je combattois un amour qui me rendoit malheureux. Quoique cette disposition ne lui parût pas désavantageuse, il pouvoit cependant être dangereux de m'y laisser plus long-temps : on pouvoit m'offrir ailleurs un dédommagement que le dépit me feroit peut-être accepter. Mais comment me faire comprendre son amour, sans blesser cette décence à laquelle elle étoit si scrupuleusement attachée ? Elle avoit éprouvé que les discours équivoques ne prenoient pas sur moi, & elle ne pouvoit se résoudre, après l'idée qu'elle m'avoit donnée d'elle, à me parler d'une façon qui ne me laissât plus aucun doute. Indéterminée sur ce qu'elle avoit à faire, elle vint chez Madame de Meilcour. Je n'étois pas encore rentré ; & quand, à mon arrivée, on me dit qu'elle y étoit, il s'en fallut peu que je ne m'en retournasse : cependant la réflexion me fit sentir que ce procédé seroit trop désobligeant pour Madame de Lursay, & qu'elle pourroit d'ailleurs attribuer ma fuite, & la crainte que je marquerois

de la voir, à un ſentiment dont je ne voulois plus qu'elle me ſoupçonnât. J'entrai donc. Je la trouvai, qui, au milieu de beaucoup de monde, paroiſſoit rêver profondément : je la ſaluai ſans froideur, & ſans embarras. J'avois cependant dans les yeux une impreſſion de chagrin qui provenoit de ce que j'avois encore ce jour-là cherché inutilement mon inconnue. Je fus quelque temps auprès de Madame de Lurſay, ſans lui dire rien que des choſes générales & rebattues. Elle me demanda où j'avois été, me fit, d'un air froid, mille queſtions différentes ; & tant qu'elle ſe trouva en cercle, elle ne parut avoir ni deſſein, ni empreſſement de m'entretenir. Cette foule qui l'obſédoit, enfin ſe diſſipa ; mais gênée encore par la préſence de Madame de Meilcour, & de quelques perſonnes qui étoient reſtées, & ne pouvant réſiſter davantage à l'envie d'avoir avec moi une converſation particuliere : A propos, Monſieur, me dit-elle, d'un air fort ſérieux, j'ai à vous parler, ſuivez-moi : elle paſſa à ces mots dans une autre chambre.

Ce procédé, qui, avec un autre que moi, auroit paru irrégulier, ne concluoit rien entre nous deux ; & elle s'en

feroit permis beaucoup davantage, que, de la façon dont elle étoit avec moi, on n'en auroit tiré aucune induction contre elle. Je la suivis, fort embarrassé de ce qu'elle pouvoit avoir à me dire, & plus encore de ce que je lui répondrois. Elle me regardoit avec des yeux sévères; enfin, après m'avoir long-temps fixé : Vous trouverez peut-être singulier, Monsieur, me dit-elle, que je vous demande une explication. A moi, Madame ! m'écriai-je : oui, Monsieur, repliqua-t-elle, à vous-même. Depuis quelques jours, vous avez avec moi des procédés peu convenables. Pour vous trouver innocent, j'ai eu la complaisance de me chercher des crimes; je ne m'en découvre pas : apprenez-moi ce que vous avez à me reprocher; justifiez-vous, s'il est possible, sur le peu d'égards que vous avez pour moi. Madame, lui dis-je, vous me surprenez : je croyois ne vous avoir jamais manqué; & je serois au désespoir que vous eussiez à m'imputer rien qui pût blesser le respect que j'ai toujours eu pour vous, & l'amitié que vous m'avez permis de vous vouer. Voilà de grands termes, reprit-elle : si je n'exigeois de vous que des mots, j'aurois lieu d'être contente;

mais vous n'êtes pas de bonne foi, &, depuis quatre jours, vous êtes changé pour moi plus que vous ne dites. Vous faites mieux de désavouer vos procédés, que d'entreprendre de les justifier; je veux cependant que vous m'éclairciſſiez sur ce que je vous demande. Est-ce un caprice qui vous fait renoncer à mon amitié? Croyez-vous avoir sujet de vous plaindre de moi? Vous voyez que je n'abuse pas de la distance que l'âge met entre nous deux; mais tout jeune que vous êtes, je vous ai cru de la solidité, & je traite avec vous, moins comme je le devrois avec un jeune homme, que comme avec un ami sur lequel j'ai cru devoir compter, & que je voudrois conserver. Je souhaite que vous sentiez le prix de cette confiance. Apprenez-moi, enfin, de quelle façon je dois me conduire avec vous; & sur-tout dites-moi pourquoi depuis quelques jours vous me fuyez, ou pourquoi, quand nous nous trouvons ensemble, vous semblez ne me voir qu'à regret? Comment voulez-vous, Madame, repris-je, que je convienne de torts que je ne me connois pas? Si j'ai paru vous éviter, vous savez de reste quelle en est la raison. Si, quand je vous ai vue, j'ai

moins osé qu'auparavant vous parler sur le ton que j'avois pris avec vous, c'est qu'il m'a semblé que vous ne m'entendiez pas avec plaisir. Sans doute, reprit-elle; mais en oubliant ce nouveau ton que vous voyiez qui ne me plaisoit pas, pourquoi n'avoir par repris le premier sur lequel je vous ai toujours répondu ? Vous m'avez fâchée, il est vrai, & plus pour vous-même que pour moi, quand je vous ai vu vous mettre dans le cas de me dire des choses qui ne devroient que me déplaire. Je vous en ai même voulu mal. Je vois à présent, Madame, interrompis-je, pourquoi je me suis attiré votre colere; mais je ne me serois jamais imaginé que vous m'eussiez fait un crime si grave de ce que je vous ai dit. Il ne doit pas vous être nouveau de paroître belle : je ne crois pas être le premier sur qui vous ayez fait une vive impression; & vous auriez dû me pardonner les discours que je vous ai tenus, pour l'habitude où vous devez être de les entendre. Eh non, Monsieur, reprit-elle : ce n'est plus de vos discours que je me plains. Il m'a suffi d'y répondre, comme par toutes sortes de raisons je le devois; & il n'a tenu qu'à vous de remar-

quer que depuis j'en ai ri même avec vous. Il m'importoit peu que vous me dissiez que vous m'aimiez, & le danger n'étoit pas si pressant pour mon cœur, que je dusse en cette occasion m'armer d'une grande sévérité. Il se peut que, sans avoir un dessein déterminé de me plaire, sans que moi-même je vous plusse, vous ayez voulu me faire croire que vous m'aimiez. Souvent on le dit à une femme, parce que sans cela on ne sauroit que lui dire, qu'on est bien-aise d'essayer son cœur, que l'on croit flatter son orgueil, ou que l'on veut soi-même s'accoutumer à ce langage, & essayer à quel point & comment l'on peut plaire. En cela, vous n'avez suivi que l'usage; usage ridicule, si vous voulez, mais enfin qui est établi. Ce n'est donc pas dans ce que vous m'avez dit, que j'ai pu trouver des raisons pour me plaindre de vous. Quand en effet vous m'aimeriez, vous ne m'en paroîtriez pas plus coupable : mais pourquoi, depuis cette conversation, vos façons ont-elles changé? Etiez-vous en droit, parce que vous aviez dit que vous m'aimiez, d'exiger que je vous aimasse; ou croyez-vous que quand vous m'auriez inspiré la plus violente passion, mon cœur,

ardent à ſe livrer au caprice du vôtre, eût dû, dès le premier inſtant, vous payer de tous ſes tranſports? Pouviez-vous attendre que je m'embarquaſſe aveuglément dans l'affaire la plus ſérieuſe de ma vie? Mais, non : vous parlez, & je dois me rendre. Trop heureuſe encore, que vous m'adreſſiez vos ſoupirs. Vous croyez que, brûlant d'impatience d'être vaincue, je n'attendois que l'aveu de votre paſſion pour vous faire celui de la mienne : & ſur quoi donc vous êtes-vous flatté d'un triomphe ſi facile? Quelle de mes actions a pu vous le faire préſumer? Mais vous ne m'avez même jamais aimée. Vous m'auriez eſtimée davantage. Vous ne m'auriez pas crue capable d'un caprice honteux; & s'il avoit été vrai que l'Amour vous eût entraîné vers moi, vous n'auriez pas évité ma vue : tout malheureux que je vous aurois rendu, elle vous auroit été néceſſaire. Vous n'auriez jamais eu ſur vous le pouvoir de vous déterminer à une abſence que je ne vous preſcrivois pas. Je vous revois enfin : à peine daignez-vous me regarder. Ah! Meilcour! eſt-ce ainſi qu'on attaque un cœur? Eſt-ce ainſi qu'on peut ſe faire aimer? Vous

avez, me direz-vous, trop peu d'uſage pour vous conduire bien dans un ſentiment ſi nouveau pour votre ame : ce ſeroit encore une bien mauvaiſe excuſe. L'amour a-t-il donc beſoin de manege? Ah! croyez qu'il agit toujours en nous malgré nous-mêmes, que c'eſt lui qui nous conduit, & que nous ne le menons pas. On fait des fautes, je le veux; mais du moins ce ſont des fautes qu'un ſentiment trop vif fait commettre, & qui ſouvent n'en perſuadent que mieux. Si je vous avois été chere, vous n'auriez été capable que de celles-là, & je n'aurois pas à me plaindre aujourd'hui du peu d'égards que vous avez pour moi. Me voilà donc enfin, Madame, lui dis-je, éclairci de mes torts. En vérité, vous êtes bien injuſte. Après la façon dont vous m'avez traité, ſeroit-ce à vous à vous plaindre? Eh bien, reprit-elle d'un ton plus doux, voyons lequel de nous deux a le plus de torts : je ne demande qu'un éclairciſſement; je conſens même à vous pardonner: j'oublie dès cet inſtant que vous m'avez dit que vous m'aimez.... Ah, Madame! lui dis-je, emporté par le moment, qu'en pardonnant même vous êtes cruelle! Vous croyez me faire une grace,

& vous achevez de m'accabler ! Vous oublierez, dites-vous, que je vous aime : faites-le-moi donc oublier auſſi ; que ne ſavez-vous, continuai-je, en me jettant à ſes genoux, l'état horrible où vous réduiſez mon cœur.... Juſte Ciel ! s'écria-t-elle en reculant, à mes genoux ! Levez-vous : que voudriez-vous que l'on penſât, ſi l'on vous y ſurprenoit ? Que je vous jure, repartis-je, tout l'amour & le reſpect que vous inſpirez. Eh ! penſez-vous, reprit-elle en m'obligeant de me lever, que j'en fuſſe plus ſatisfaite ! Voilà donc les effets de cette circonſpection que vous m'avez promiſe ? Mais enfin, que me demandez-vous ? Que vous croyiez que je vous aime, répondis-je, que vous me permettiez de vous le dire, & d'eſpérer qu'un jour je vous y verrai plus ſenſible. Vous m'aimez donc beaucoup, repartit-elle ; & c'eſt bien ardemment que vous ſouhaitez du retour ? Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déja dit. Mon cœur eſt encore tranquille, & je crains d'en voir troubler le repos : cependant..... Mais non, je n'ai plus rien à vous dire : je vous défends même de me deviner.

Madame de Lurſay, en finiſſant ces

paroles, m'échappa. Elle me jetta, en me quittant, le regard le plus tendre. Croyant avoir assez fait pour la bienséance, elle étoit sans doute déterminée à tout faire pour l'amour. Il n'y avoit assurément rien de si clair que ce qu'elle venoit de me dire; & elle m'avoit traité en homme, de la pénétration duquel on n'attend plus rien. Quelque peu que mon ignorance me laissât deviner, je compris qu'elle étoit moins éloignée de me répondre que la premiere fois que je lui avois parlé; mais elle ne s'étoit pas encore expliquée au point qu'il ne me restât aucun doute : & d'ailleurs, je n'avois plus assez d'amour pour elle, pour méditer profondément sur ce qui pouvoit me flatter dans la fin de ses discours.

Emporté dans cette conversation par sa véhémence, & par une situation neuve pour moi, elle m'avoit étonné, sans m'en toucher davantage.

Je ne doute pas que si Madame de Lursay eût su la nouvelle ardeur qui m'occupoit, elle ne se fût moins ménagée, & que par-là même elle ne m'eût séduit. Retenu d'abord par le sentiment du plaisir, il m'auroit d'autant plus attaché que je l'aurois moins connu. Tout

paroît paſſion, à qui n'en a point éprouvé. Celle qui ſembloit écarter Madame de Lurſay, n'étoit point dans mon cœur encore aſſez formée pour réſiſter à ſes empreſſements; & j'aurois ſans doute préféré un amuſement tranquille, au ſoin pénible d'inſpirer de l'amour à un objet qui, d'abord au moins, ne m'auroit offert que des peines.

Loin que Madame de Lurſay pût imaginer qu'il lui fût ſi important de me paroître auſſi ſenſible qu'elle l'étoit en effet, elle ne fut pas plutôt raſſurée ſur mon cœur, qu'elle reprit, à peu de choſe près, ſon ancien ſyſtême. Elle vouloit bien que je cruſſe que je pourrois un jour triompher d'elle, & non pas que j'en euſſe déja triomphé.

J'étois rentré avec elle dans le Sallon, peu amoureux, mais croyant l'être. Revenu du premier mouvement, ma timidité m'avoit repris : j'étois incertain de ce que je devois faire; &, quelque ouvertement qu'elle ſe fût déclarée, je ne voyois encore dans ſes diſcours rien qui m'aſſurât ſa conquête. Son viſage étoit redevenu auſtere; & quoique ce dehors de ſévérité fût plus pour les autres que pour moi, il me rendit toute ma crainte. Je n'oſois approcher d'elle

ni la regarder. Tant de réſerve de ma part n'entroit pas dans le plan qu'elle s'étoit formé : elle m'encouragea par les diſcours les plus obligeants, à lui marquer plus de confiance ; elle me fit même entendre, pendant toute la ſoirée, que deux perſonnes qui s'aiment, peuvent s'expliquer difficilement ce qu'elles ſentent, au milieu du tumulte d'une grande compagnie. C'étoit me dire aſſez que je devois lui demander un rendez-vous. Elle attendit long-temps que je le fiſſe ; mais voyant enfin que cela ne m'entroit pas dans l'eſprit, elle eut la généroſité de le prendre ſur elle.

Avez-vous demain quelque affaire, me demanda-t-elle d'un air nonchalant ? Je ne m'en prévois pas, répondis-je. Eh bien, reprit-elle, vous verrai-je ? Je ne ſortirai pas de chez moi ; je compte même voir peu de monde : venez amuſer ma ſolitude ; auſſi-bien ai-je quelque choſe à vous dire. J'entends, repris-je : vous voulez achever de me gronder. On ne ſe ſouvient pas toujours avec vous de ce qu'on devroit faire, repartit-elle ; & je ne craindrois que d'avoir trop d'indulgence : viendrez-vous ? Je le lui promis. En lui donnant la main pour la remener à ſon carroſſe,

je crus sentir qu'elle me la serroit : sans savoir les conséquences que cette action entraînoit avec Madame de Lursay, je le lui rendis : elle m'en remercia, en redoublant d'une façon expressive ; pour ne pas manquer à la politesse, je continuai sur le ton qu'elle avoit pris : elle me quitta en soupirant, & très-persuadée que nous commencions enfin à nous entendre, quoiqu'au fond il n'y eût qu'elle qui se comprît.

Je ne l'eus pas plutôt quittée, que ce rendez-vous, auquel d'abord je n'avois point fait d'attention, me revint dans l'esprit. Un rendez-vous ! Malgré mon peu d'expérience, cela me paroissoit grave. Elle devoit avoir peu de monde chez elle : en pareil cas, c'est dire honnêtement qu'on n'en aura point. Elle m'avoit serré la main : je ne savois pas toute la force de cette action ; mais il me sembloit cependant, que c'est une marque d'amitié, qui, d'un sexe à l'autre, porte une expression singuliere, & qui ne s'accorde que dans des situations marquées. Mais cette vertueuse Madame de Lursay, qui venoit de me défendre seulement de la déviner, auroit-elle voulu?.... Non, cela n'étoit pas possible.

Quelque choſe qu'il en pût arriver, je réſolus de m'y trouver. J'imaginois que je ne pouvois qu'en être content : & Madame de Lurſay étoit aſſez belle pour me le faire attendre avec impatience.

Au milieu des idées flatteuſes que je me formois ſur ce rendez-vous : Ah ! m'écriai-je, ſi c'étoit mon inconnue qui me l'eût donné ! mais non, reprenois-je, elle eſt trop ſage pour en accorder à quelqu'un, à moins cependant que ce ne fût à Germeuil. Mais où ſont-ils tous deux, me demandois-je ; & comment ſe peut-il que, depuis que je les cherche, l'un & l'autre me ſoient échappés ? Ne devrois je point renoncer à une pourſuite ſi inutile juſqu'à ce jour ? Pourquoi, près peut-être de me voir aimé, vais-je m'occuper d'une idée qui ne peut que me rendre malheureux, d'un objet que je n'ai vu qu'un inſtant, & que je ne reverrai ſans doute que pour le trouver poſſédé par un autre ? N'importe, ſachons qui eſt cette inconnue, pour moi-même, pour me guérir d'une paſſion qui prend déja trop ſur mon cœur ; pénetrons, s'il eſt poſſible, les ſecrets du ſien : interrogeons Germeuil ; &, s'il eſt aimé, occupons-

nous moins à troubler ſes plaiſirs, qu'à jouir tranquillement des nôtres. La converſation que je venois d'avoir avec Madame de Lurſay, me faiſoit réfléchir ſur mon inconnue avec plus de froideur qu'auparavant. Ce rendez-vous m'occupoit l'imagination. J'avois toujours envié les gens aſſez heureux pour en avoir ; & je me trouvois ſi reſpectable d'être à mon âge dans le même cas, & ſur-tout avec une perſonne telle que Madame de Lurſay, qu'il s'en falloit peu que la nouveauté de la choſe, & les idées que je m'en faiſois, ne me tinſſent lieu du plus violent amour.

Quelque vivement qu'elles m'occupaſſent, je n'en réſolus pas moins d'aller voir Germeuil le lendemain ; & je m'endormis en donnant des deſirs à Madame de Lurſay, & je ne ſais quel ſentiment plus délicat à mon inconnue.

Le premier ſoin que je retrouvai à mon réveil, fut celui d'aller chez Germeuil : je m'étois arrangé ſur ce que j'avois à lui dire, & m'étois préparé à le tromper autant que ſi, ſur une queſtion auſſi ſimple que celle que j'avois à lui faire, il eût dû deviner le trouble ſecret de mon cœur. Je croyois ne pouvoir jamais me déguiſer aſſez bien à ſes

yeux; &, par une ſottiſe ordinaire aux jeunes gens, j'imaginois qu'en me regardant ſeulement, les perſonnes les plus indifférentes ſur ma ſituation, l'auroient pénétrée. A plus forte raiſon, je me défiois de Germeuil, que je croyois amoureux pour le moins autant que moi. Je me fis conduire chez lui avec empreſſement; & mon chagrin fut extrême, quand on me dit que depuis quelques jours il étoit à la campagne. Mon imagination déja bleſſée s'offenſa de ce départ, & m'y fit voir les plus cruelles choſes. Depuis quelques jours, ils avoient diſparu l'un & l'autre; je ne doutai pas qu'il ne fût parti avec elle. Mon amour & ma jalouſie ſe réveillerent. Je ſentis par mon infortune quel devoit être ſon bonheur; & ſûr qu'il étoit aimé d'elle, je n'en fus que moins diſpoſé à m'en guérir.

Nous étions alors dans le Printemps; &, en ſortant de chez Germeuil, j'allai aux Tuileries. Je me reſſouvins en chemin, du rendez-vous que m'avoit donné Madame de Lurſay; mais, outre qu'il ne me paroiſſoit pas alors auſſi charmant que la veille, je ne me ſentois pas aſſez de tranquillité dans l'eſprit pour le ſoutenir. La ſeule image

de l'inconnue m'occupoit fortement ; je la traitois de perfide, comme si elle m'eût en effet donné des droits sur son cœur, & qu'elle les eût violés. Je soupirois d'amour & de fureur : il n'étoit point de projets extravagants que je ne formasse pour l'enlever à Germeuil ; jamais enfin je ne m'étois trouvé dans un état si violent.

Quoique je ne dusse pas craindre, à l'heure qu'il étoit, de rencontrer beaucoup de monde, dans quelque endroit des Tuileries que je portasse mes pas, la situation de mon esprit me fit chercher les allées que je savois être solitaires en tout temps. Je tournai du côté du labyrinthe, & je m'y abandonnai à ma douleur & à ma jalousie. Deux voix de femmes que j'entendis assez près de moi, suspendirent un instant la rêverie dans laquelle j'étois plongé : occupé de moi-même comme je l'étois, il me restoit peu de curiosité pour les autres. Quelque cruelle que fût ma mélancolie, elle m'étoit chere, & je craignois tout ce qui pouvoit y faire diversion. Je descendois pour aller l'entretenir ailleurs, lorsqu'une exclamation que fit une de ces deux femmes, m'obligea de me retourner. La palissade, qui étoit en-

tre nous, me déroboit leur vue, & cet obstacle me détermina à voir qui ce pouvoit être. J'écartai la charmille le plus doucement que je pus ; & ma surprice & ma joie furent sans égales, en reconnoissant mon inconnue.

Une émotion plus forte encore que celle où elle m'avoit mis la premiere fois que je l'avois vue, s'empara de mes sens. Ma douleur, suspendue d'abord à l'aspect d'un objet si charmant, fit place enfin à la douceur extrême de la revoir. J'oubliai dans ce moment, le plus cher de ma vie, que je croyois qu'elle aimoit un autre que moi; je m'oubliai moi-même. Transporté, confondu, je pensai mille fois m'aller jetter à ses pieds, & lui jurer que je l'adorois. Ce mouvement si impétueux se calma, mais ne s'éteignit pas. Elle parloit assez haut; & le desir de découvrir quelque chose de ses sentiments dans un entretien dont elle croyoit n'avoir pas de témoin, me rendit plus tranquille, & me fit résoudre à me cacher, & à faire le moins de bruit qu'il me seroit possible. Elle étoit avec une des Dames que j'avois vues avec elle à l'Opéra. En me pénétrant du plaisir d'être si près d'une personne pour qui je sentois tant d'a-

mour, je ne me consolois point de ne pouvoir pas l'entretenir : son visage n'étoit pas tourné absolument de mon côté, mais j'en découvrois assez pour ne pas perdre tous ses charmes. La situation où elle étoit, l'empêchoit de me voir, & m'en faisoit par-là moins regretter ce que j'y perdois.

Je l'avouerai, disoit l'inconnue, je ne suis point insensible au plaisir de paroître belle : je ne hais pas même qu'on me dise que je la suis; mais ce plaisir m'occupe moins que vous ne pensez : je le trouve aussi frivole qu'il l'est en effet; & si vous me connoissiez mieux, vous croiriez que le danger n'en est pas grand pour moi. Je ne prétendois pas vous dire, répartit la Dame, qu'il y eût tant à craindre pour vous, mais seulement qu'il faut s'y livrer le moins qu'on peut. Je pense tout le contraire, reprit l'inconnue : il faut d'abord s'y livrer beaucoup; on en est plus sûr de s'en dégoûter. Vous tenez-là le discours d'une coquette, reprit la Dame; & cependant vous ne l'êtes pas. S'il y a même, dans le cours de votre vie, quelque chose à redouter pour vous, c'est d'avoir le cœur trop sensible & trop attaché. Je n'en sais rien encore, repartit

partit l'inconnue : de tous ceux qui jusqu'à présent m'ont dit que j'étois belle, & m'ont paru le sentir, aucun ne m'a touchée. Quoique jeune, je connois tout le danger d'un engagement : d'ailleurs, je vous avouerai que ce que j'entends dire des hommes, me tient en garde contre eux ; parmi tous ceux que je vois, je n'en ai pas trouvé un seul, si vous en exceptez le Marquis, qui fût digne de me plaire. Je ne rencontre par-tout que des ridicules, qui, pour être brillants, ne m'en déplaisent pas moins. Je ne me flatte pas cependant d'être née insensible ; mais je ne me vois rien encore qui puisse me faire cesser de l'être. Vous ne me parlez point de bonne foi, reprit la Dame, & j'ai lieu de penser que, malgré le peu de cas que vous faites des hommes, il y en a un qui a trouvé grace devant vos yeux : ce n'est pourtant pas le Marquis. Il y a quelques jours, repartit l'inconnue, que je vous vois cette idée ; mais comment, & sur quoi avez-vous pu la former ? Je ne suis à Paris que depuis fort peu de temps : je ne vous ai pas quittée, & vous connoissez tous ceux que je vois. Apprenez-moi enfin quel est l'objet qui m'a inspiré une ardeur si vive ? Je suis

ſincere, vous le ſavez ; & ſi votre remarque eſt juſte, j'en conviendrai avec vous. Eh bien, répondit la Dame, vous ſouvient-il de votre inconnu ; de votre attention à le regarder ; du ſoin que vous prîtes de me le faire remarquer ? Ajoutez à cela l'opinion avantageuſe que vous avez conçue de ſon eſprit, ſur quelques mots, jolis à la vérité, mais cependant aſſez frivoles pour ne devoir rien déterminer là-deſſus : préoccupation que l'amour fait naître, ou qui y mene. Voulez-vous d'autres preuves moins équivoques encore, quoique peut-être elles vous ſoient inconnues à vous-mêmes ? Vous ſouvient-il de la précipitation avec laquelle vous demandâtes qui il étoit, & que lui ſeul vous fit naître cette curioſité dans un lieu où du moins elle pouvoit être partagée ; du plaiſir que vous eûtes, quand vous apprîtes ſon nom & ſon rang ; combien vous en parlâtes le ſoir ? Rappellez-vous la rêverie où vous avez été plongée pendant notre ſéjour à la campagne, vos diſtractions, vos ſoupirs échappés même ſans cauſe apparente. Que puis-je penſer encore de cette langueur douce & tendre, qui paroît dans vos yeux, & qui s'eſt emparée de tou-

tes vos actions ; de l'inquiétude & de la rougeur que vous cauſent actuellement mes remarques ? Si ce ne ſont pas pour vous des ſymptômes d'amour, c'eſt ainſi du moins qu'il commence dans les autres. En ce cas, répondit l'inconnue, je puis donc croire que je ne reſſemble à perſonne. Je ne me défendrai ſur rien de tout ce que vous venez de me dire ; & vous conviendrez cependant, que vous avez mal appliqué vos remarques. Il eſt vrai, j'ai demandé qui étoit cet inconnu : ôtez de cette curioſité l'empreſſement que vous y avez cru voir, je me flatte que vous n'y trouverez rien que de naturel. L'opiniâtreté fatiguante avec laquelle il me regardoit, la produiſit, & en même-temps mon attention à le regarder moi-même. Je vous dirai plus : ſa figure me parut noble, & ſon maintien décent : deux choſes que, ce jour là, je ne trouvai qu'à lui, & qui vous frapperent comme moi. Ce qu'il dit, & dont je me ſuis ſouvenue, vous parut auſſi plaiſant & bien tourné. Je ne dois pas même oublier que vous m'en rappellâtes des traits que je n'avois pas bien retenus : étoit-ce l'amour qui les rendoit préſents à votre mémoire ? Si

je parlai de lui, vous ſavez que ma mere en fut cauſe. J'ai été, dites-vous, rêveuſe & diſtraite à la campagne, j'ai ſoupiré, j'ai eu de la langueur : il me ſemble que tous ces mouvements ne prouvent que l'ennui que la campagne m'inſpire, & qui peut être permis à une jeune perſonne qui, au ſortir du Couvent où elle s'eſt déplu, a paſſé un an dans une Terre où elle a eu peu d'amuſements ; qui, pour ainſi dire, voit Paris pour la premiere fois, & n'eſt pas contente qu'on l'arrache à des plaiſirs nouveaux pour elle. Eh bien, Madame, que devient à préſent cet amour dont vous étiez ſi ſûre ? Cependant, je ſuis ſincere, & je vous avouerai naturellement que cet inconnu, qui n'en a pas été long-temps un pour moi, s'il ne m'a point touchée, du moins ne m'a pas déplu. Quand ſon idée s'offre à mon ſouvenir, c'eſt toujours d'une façon avantageuſe pour lui ; mais c'eſt ſans qu'elle m'intéreſſe : & ſi l'amour conſiſte dans ce que vous m'avez peint, je ſuis bien loin d'en reſſentir. L'amour, dans un cœur vertueux, ſe maſque long-temps, repartit la Dame : ſa premiere impreſſion ſe fait même ſans qu'on s'en apperçoive ; il

ne paroît d'abord qu'un goût ſimple, & qu'on peut ſe juſtifier aiſément. Ce goût s'accroît-il, nous trouvons des raiſons pour excuſer ſes progrès. Quand enfin nous en connoiſſons le déſordre, ou il n'eſt plus temps de le combattre, ou nous ne le voulons pas. Notre ame, déja attachée à une ſi douce erreur, craint de s'en voir privée ; loin de ſonger à la détruire, nous aidons nous-mêmes à l'augmenter. Il ſemble que nous craignions que ce ſentiment n'agiſſe pas aſſez de lui-même. Nous cherchons ſans ceſſe à ſoutenir le trouble de notre cœur, & à le nourrir des chimeres de notre imagination. Si quelquefois la raiſon veut nous éclairer, ce n'eſt qu'une lueur, éteinte dans le même inſtant, qui n'a fait que nous montrer le précipice, & n'a pas aſſez duré pour nous en ſauver. En rougiſſant de notre foibleſſe, elle nous tyranniſe ; elle ſe fortifie dans notre cœur, par les efforts même que nous faiſons pour l'en arracher ; elle y éteint toutes les paſſions, ou en devient le principe. Pour nous étourdir davantage, nous avons la vanité de croire que nous ne céderons jamais, & que le plaiſir d'aimer peut être toujours innocent. En vain

nous avons l'exemple contre nous, il ne nous garantit pas de notre chûte. Nous allons d'égarements en égarements, ſans les prévoir ni les ſentir ; nous périſſons vertueuſes encore, ſans être préſentes, pour ainſi dire, au fatal moment de notre défaite ; & nous nous retrouvons coupables ſans ſavoir, non-ſeulement comment nous l'avons été, mais ſouvent encore avant d'avoir penſé que nous puiſſions jamais l'être. Juſte Ciel ! s'écria l'inconnue, quel portrait ! qu'il me cauſe d'horreur ! N'imaginez pas, repartit la Dame, que je l'aye fait ſans raiſons : il ne convient pas à votre ſituation préſente ; mais il me paroît important que vous ſachiez combien le cœur eſt foible, & que vous appreniez par-là qu'on ne peut être trop en garde contre lui. J'en conviens avec vous, Madame, dit l'inconnue, & d'autant plus, que je crois que l'amant le plus eſtimable ne vaut pas le moindre des ſoins qu'il nous coûte. Cette façon de penſer, repartit la Dame, eſt un peu trop générale : mais je ne ſuis pas fâchée de vous la voir ; & ſi peu d'hommes ſont tendres & attachés, ſi peu ſont capables d'une vraie paſſion, nous ſommes ſi ſouvent & ſi indigne-

ment victimes de notre crédulité & de leur mauvaiſe foi, qu'il y auroit, je crois, encore trop de danger à n'en excepter qu'un. Vous, plus que toute autre, vous devez croire pour votre intérêt, qu'aucun homme n'eſt digne de vous toucher : faite pour être immolée, peut-être à celui de tous que vous choiſiriez le moins, n'ajoutez pas au ſupplice, déja trop cruel, de ne vivre que pour lui, le ſupplice épouvantable de vouloir vivre pour un autre. Si votre cœur n'eſt pas content, empêchez du moins qu'il ne ſoit déchiré.

Elles ſe leverent alors. Dans le mouvement qu'elles firent, mon inconnue ſe tourna de mon côté; mais elle diſparut ſi promptement, qu'à peine jouis-je un inſtant de ſa vue. Malgré le trouble où ſes diſcours m'avoient plongé, je n'oubliai pas de la ſuivre; mais, ne voulant pas qu'elle pût me ſoupçonner de l'avoir écoutée, je pris, pour la joindre, une autre route que celle que je lui vis choiſir.

Tout ce que je venois d'entendre, me jettoit dans une inquiétude mortelle, quoiqu'il ſemblât m'apprendre que Germeuil n'étoit point aimé. Je me trouvois débarraſſé de la crainte que

le rival le plus dangereux que je puſſe avoir, ne l'eût touchée; mais, ſi ce n'étoit pas Germeuil, quel étoit donc celui qu'elle honoroit d'un ſouvenir ſi tendre! Quelquefois, je me flattois que c'étoit moi : je me rappellois que je l'avois regardée avec cette opiniâtreté dont elle ſe plaignoit; mille choſes ſembloient me convenir. Le deſir d'être cet inconnu, plutôt encore que ma vanité, me faiſoit adopter le portrait flatteur qu'elle en avoit fait. La joie que me donnoit cette idée, étoit détruite ſur le champ par une autre qui pouvoit être auſſi vraie. Je l'avois regardée avec attention : j'avois ſans doute paru pénétré de ſes charmes; mais étois-je le ſeul qui eût été tranſporté à ſa vue? Tous les ſpectateurs ne m'avoient-ils point paru dans le même délire? Je ne l'avois vue qu'à l'Opéra; & dans la converſation où je venois de ſurprendre ſes ſecrets, il n'avoit été queſtion, ni du jour, ni du lieu où cet inconnu l'avoit frappée : ce qui pouvoit ſe rapporter à moi, pouvoit auſſi ſe rapporter à quelqu'autre. D'ailleurs, cet inconnu, ſelon ſes diſcours, n'en étoit plus un pour elle; il falloit donc qu'elle l'eût revu? Pourquoi n'auroit-

ce pas été Germeuil? Savois-je depuis quand & comment il la connoiſſoit? Hélas! me diſois-je, que m'importe l'objet de ſa paſſion, puiſque je ne le ſuis point? Quand ce ne ſera pas Germeuil, en ſerai-je moins malheureux? Pendant ces douloureuſes réflexions, dont la juſteſſe me déſeſpéroit, j'avois marché aſſez vîte pour me trouver, malgré le tour que j'avois fait, aſſez près d'elle: ſa vue me donna autant de joie, que ſi j'euſſe trouvé, dans le plaiſir de la voir, quelque ſujet d'eſpérer.

Elle ſe promenoit nonchalamment dans la grande allée, du côté de la piece d'eau qui la termine. J'admirai quelque temps la nobleſſe de ſa taille, & cette grace infinie qui régnoit dans toutes ſes actions: quelques tranſports, que, dans cette ſituation, elle me cauſât, je n'en voyois pas aſſez; mais, timide comme je l'étois, je tremblois de me préſenter à ſes yeux: je deſirois, je redoutois cet inſtant qui alloit me les rendre; il me ſurprit dans cette confuſion d'idées. Mon émotion redoubla. Je profitai de l'eſpace qui étoit encore entre nous deux, pour la regarder avec toute la tendreſſe qu'elle m'inſpiroit: à meſure qu'elle s'avançoit vers moi,

je sentois mon trouble s'augmenter, & ma timidité renaître. Un tremblement universel, qui s'empara de moi, me laissa à peine la force de marcher. Je perdis toute contenance. J'avois remarqué que, lorsque nous nous étions trouvés à quelques pas l'un de l'autre, elle avoit détourné ses regards de dessus moi; que, les y portant encore, & trouvant toujours les miens fixés sur elle, elle avoit recommencé les mêmes mouvements : je les avois attribués à l'embarras où ma trop grande hardiesse l'avoit mise, & peut-être à quelque sentiment d'aversion & de dégoût. Loin de me rassurer contre une idée si cruelle, & de me flatter que ma vue lui faisoit une plus douce impression, elle me frappa au point, qu'en passant auprès d'elle, je n'osai la regarder comme j'avois fait jusques-là. Je parus même porter mes yeux ailleurs. Je m'apperçus avec douleur que cette précaution étoit inutile; mon inconnue ne m'avoit seulement pas remarqué. Ce dédain me surprit & m'affligea. La vanité me fit croire, que je ne le méritois pas. Dès-lors, j'avois sans doute dans le cœur le germe de ce que j'ai été depuis. Je crus m'être trompé; &,

ne pouvant penſer mal long-temps de moi-même, je m'imaginai que la modeſtie ſeule l'avoit contrainte à ce qu'elle venoit de faire.

Elles marchoient toutes deux ſi lentement, que je me flattai que, ſans marquer aucune affectation, je pourrois les rejoindre encore. Je continuai donc ma route, non ſans me retourner ſouvent, autant pour m'inſtruire du chemin que prendroit mon inconnue, que pour tâcher de la ſurprendre dans le même ſoin. Le mien en partie me réuſſit mal; & je pus ſeulement reconnoître qu'elle ſe diſpoſoit à prendre le chemin de la porte du Pont-Royal. Je revins bruſquement ſur mes pas; &, en coupant par différentes allées, je m'y trouvai preſque dans l'inſtant qu'elle y arrivoit : je lui fis place reſpectueuſement, & cette politeſſe m'attira de ſa part une révérence, qu'elle me fit ſéchement, & les yeux baiſſés. Je me rappellai alors toutes les occaſions que j'avois lues dans les Romans de parler à ſa Maîtreſſe, & je fus ſurpris qu'il n'y en eût pas une dont je puſſe faire uſage. Je ſouhaitai mille fois qu'elle fît un faux pas, qu'elle ſe donnât même une entorſe : je ne voyois

plus que ce moyen pour engager la converſation ; mais il me manqua encore, & je la vis monter en carroſſe, ſans qu'il lui arrivât d'accident dont je puſſe tirer avantage.

Par malheur, je n'avois à cette porte, ni mon équipage, ni mes gens. Privé de la reſſource de la faire ſuivre, je penſai l'entreprendre moi-même; mais quand ce que j'étois, & la façon diſtinguée dont j'étois mis, ne me l'auroient pas défendu, je n'aurois pu me flatter de le faire long-temps. Je me repentis mille fois de n'être pas deſcendu à cette porte : j'aurois pris des meſures trop juſtes pour ne pas apprendre enfin qui étoit cette inconnue; mais il n'étoit plus temps, & je m'en fis autant de reproche que ſi j'euſſe dû deviner, & qu'elle étoit aux Tuileries, & la porte par laquelle elle y étoit entrée.

Je retournai chez moi, plus amoureux que jamais, piqué de l'indifférence de mon inconnue, rempli de ce que je lui avois entendu dire, & déteſtant, ſans le connoître, celui pour qui elle ſembloit s'être déclarée, puiſque je ne pouvois plus me flatter que ce fût moi. Pour combler mon ennui, il me reſtoit le

rendez-vous que m'avoit donné l'indulgente Madame de Lurſay. Loin qu'alors il m'occupât agréablement l'imagination, il n'y avoit rien que je n'euſſe fait pour m'en diſpenſer. Je venois d'éprouver, en voyant mon inconnue, que je n'aimois qu'elle, & que je n'avois pour Madame de Lurſay, que les ſentiments paſſagers qu'on a dans le monde pour tout ce qu'on y appelle jolie femme, & qu'elle m'auroit peut-être inſpirés moins que perſonne, ſans le ſoin qu'elle prenoit de me les faire naître.

Ce que je venois d'entendre dire à mon inconnue, m'avoit plus agité que guéri. Sa vue, l'amour même que je lui ſuppoſois pour un autre, avoient réveillé ma paſſion; &, quelques chagrins que j'en duſſe prévoir, j'imaginois plus de plaiſir à être malheureux par mon inconnue, qu'heureux auprès de Madame de Lurſay. Qu'irai-je faire à ce rendez-vous, me diſois-je? Pourquoi me le donner? Je ne le demandois pas : j'irai m'entendre dire, qu'on ne veut point aimer, qu'on a le cœur trop délicat. Ah! plût à Dieu qu'on ne m'y préparât que ces diſcours! Mais non; on étoit hier dans de plus douces diſpoſitions : la vertu & l'amour peu-

vent combattre encore; mais je ſerai aſſez malheureux pour ne pas voir triompher la premiere. Je fus tenté quelque temps de ne point aller chez Madame de Lurſay, & de lui écrire que des affaires importantes qui m'étoient ſurvenues, m'empêchoient de la voir. Après, j'y trouvois des difficultés, tant qu'à force de ne rien réſoudre, je paſſai chez moi, & ſeul, la plus grande partie de la journée : enfin, je me déterminai à voir Madame de Lurſay; mais ce fut ſi tard, que, ne m'attendant plus, elle avoit pris le parti de recevoir les viſites qui lui viendroient : en effet, j'y trouvai grand monde. Elle me reçut avec froideur, & ſans preſque lever ſes yeux de deſſus un métier ſur lequel elle faiſoit de la tapiſſerie. De mon côté, les politeſſes ne furent pas vives; &, voyant qu'elle ne me diſoit mot, j'allai m'amuſer à regarder jouer : il n'y avoit aſſurément rien de moins honnête que mon procédé; auſſi me parut-il la fâcher vivement : mais il m'importoit peu qu'elle s'en offenſât, pourvu que je ne la miſſe point à portée de me le dire. Son intention cependant n'étoit point de garder là-deſſus le ſilence : l'inſulte étoit trop vive. L'avoir

fait attendre, arriver froidement ſans m'excuſer, ſans paroître croire que j'en euſſe beſoin, n'avoir pas ſeulement remarqué qu'elle en étoit piquée ; étoit-il des crimes dont je ne fuſſe coupable ? & encore étoient-ce tous crimes de ſentiment. Elle attendit quelque temps que je revinſſe à elle ; mais voyant qu'il n'en étoit pas queſtion, elle ſe leva, &, après quelques tours qu'elle fit dans l'appartement, elle vint enfin de mon côté. Elle s'étoit miſe ce jour-là de façon à arrêter mes regards & mon cœur ; le déshabillé le plus noble & le plus galant ornoit ſes charmes ; une coëffure négligée, peu de rouge, tout contribuoit à lui donner un air plus tendre : enfin, elle étoit dans cette parure où les femmes éblouiſſent moins les yeux, mais où elles ſurprennent plus les ſens. Il falloit, puiſqu'elle l'avoit priſe dans une occaſion qu'elle regardoit comme fort importante, que, par ſa propre expérience, elle en connût tout le prix.

Sous prétexte de regarder le jeu, elle s'approcha de moi : je ne l'avois pas encore bien conſidérée ; je fus, malgré mes préjugés contre elle, ſurpris de ſa beauté. Je ne ſais quoi de ſi

touchant & de ſi doux brilloit dans ſes yeux ; ſes graces animées par le deſir, & peut-être par la certitude de me plaire, avoient quelque choſe de ſi vif, que j'en fus ému. Je ne pus la regarder ſans une ſorte de complaiſance, que je n'avois jamais eue pour elle : auſſi ne l'avois-je jamais vue comme je la voyois alors. Ce n'étoit plus cette phyſionomie ſévere & compoſee, avec laquelle elle m'avoit effrayé tant de fois; c'étoit une femme ſenſible, qui conſentoit à le paroître, qui vouloit toucher. Nos yeux ſe rencontrerent: la langueur que je trouvai dans les ſiens, fit paſſer juſques dans mon cœur le mouvement que ſes charmes avoient fait naître, & dont le trouble ſembloit s'accroître à chaque inſtant. Quelques ſoupirs qu'elle affectoit de ne pouſſer qu'à demi, acheverent de me confondre; & dans ce dangereux moment, elle profita de tout l'amour que j'avois pour mon inconnue.

Madame de Lurſay avoit trop d'expérience pour ſe méprendre à ſon ouvrage, & n'en pas profiter ; & elle ne s'apperçut pas plutôt de l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur moi, qu'en me regardant avec plus de tendreſſe qu'elle

ne m'en avoit encore exprimé, elle retourna à ſa place. Sans réfléchir ſur ce que je faiſois, ſans même que je puſſe former une idée diſtincte, je la ſuivis ; elle s'étoit remiſe à ſa tapiſſerie, & ſembloit en être ſi occupée, que quand je m'aſſis vis-à-vis elle, elle ne leva pas les yeux ſur moi. J'attendis quelque temps qu'elle me parlât; mais voyant enfin qu'elle ne vouloit pas rompre le ſilence : Ce travail vous occupe prodigieuſement, Madame, lui dis-je. Elle reconnut, au ton de ma voix, combien j'étois ému, &, ſans me répondre, elle me regarda en-deſſous : regard qui n'eſt pas le plus mal-adroit dont une femme puiſſe ſe ſervir, & qui, en effet, eſt déciſif dans les occaſions délicates. Vous n'êtes donc pas ſortie aujourd'hui, continuai-je. Eh ! mon Dieu non, reprit-elle d'un air fin ; il me ſemble même que je l'avois dit. Comment ſe peut-il donc, repartis-je, que je l'aye oublié ? La choſe ne vaut pas, répondit-elle, que vous vous en faſſiez des reproches, & elle eſt par elle-même ſi indifférente, que j'avois oublié auſſi que vous m'aviez promis de venir. Tant que vous ne me manquerez pas plus eſſentiellement,

vous me trouverez toujours disposée à vous pardonner : car nous nous serions peut-être trouvés seuls ; que nous serions-nous dit ? Savez-vous bien qu'un tête-à-tête est quelquefois encore plus embarrassant que scandaleux ? Je ne sais, repris-je ; mais, pour moi, je le souhaitois avec tant d'ardeur... Ah ! finissons cette caquetterie, interrompit-elle : ou ne me parlez plus sur ce ton, ou soyez du moins d'accord avec vous même. Ne sentez-vous pas que, de la chose du monde la plus simple, vous en faites actuellement la plus ridicule. Comment pouvez-vous vous imaginer que je croye ce que vous me dites ? Si vous aviez desiré de me voir, qui vous en empêchoit ? Moi-même, repris-je, qui crains de m'engager avec vous. Voyez cependant, comme je réussis, continuai-je, en lui prenant la main qu'elle avoit sous son métier. Eh bien, me dit-elle, sans la retirer, & en souriant, que voulez-vous ? Que vous me disiez que vous m'aimez. Mais quand je vous l'aurai dit, reprit-elle, j'en serai plus malheureuse ; & je vous en verrai moins amoureux. Je ne veux vous rien dire : devinez-moi, si vous pouvez, ajoute-elle en me regardant fixement. Vous me

l'avez défendu, repris-je. Ah ! s'écria-t-elle, je ne croyois pas vous en avoir tant dit ; mais auſſi ne vous en dirai-je pas davantage. Je voulus alors la preſſer de parler ; elle s'obſtina au ſilence : nous fûmes quelque temps ſans nous rien dire ; mais nous ne ceſſions pas de nous regarder, & je retenois toujours ſa main. Que je ſuis bonne, & que vous êtes fou ! dit-elle enfin : le beau perſonnage que nous jouons ici tous deux ! Ecoutez, ajouta-t-elle d'un air de réflexion, je crois vous avoir dit que j'étois ſincere, & je ſuis bien-aiſe de vous en donner des preuves. Naturellement je ſuis peu ſuſceptible ; & pour me ſauver des égarements de la jeuneſſe, je n'ai pas eu beſoin de réfléchir. Il me paroîtroit d'un extrême ridicule de donner aujourd'hui dans un travers, qui, par mille raiſons que vous ne ſentez pas, pourroit m'être moins pardonné que jamais : cependant, j'ai du goût pour vous. Je ne dis plus qu'un mot. Raſſurez-moi contre tout ce que j'ai à craindre de votre âge & de votre peu d'expérience ; que votre conduite m'autoriſe à prendre de la confiance en vous, & vous ſerez content de mon cœur. Cet aveu que je vous fais, me coûte ;

il eſt, ſi vous voulez m'en croire, le premier de cette nature que j'aye fait de ma vie. Je pouvois, je devois même vous le faire attendre plus long-temps; mais je hais l'artifice, & perſonne au monde n'en eſt moins capable que moi. Soyez fidele & prudent; je vous épargne des peines, en vous apprenant moi-même un ſecret que de long-temps vous n'auriez pénétré : méritez qu'un jour je vous en diſe davantage. Ah! Madame, m'écriai-je.... Je ne veux pas de remerciements, interrompit-elle; ils ne ſeroient à préſent qu'une imprudence, & c'eſt ſur-tout ce que je veux que vous évitiez. Ce ſoir, peut-être, nous pourrons nous parler. Non, Madame, répondis-je, je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez dit que vous m'aimez. Pour me preſſer de vous faire cet aveu dans la ſituation où nous ſommes actuellement, il faut, repartit-elle, que vous en connoiſſiez bien peu le prix ! Faites ce que je deſire, & ne pouſſons pas plus avant une converſation ſur laquelle peut-être on ne médite déja que trop ici.

Je fis, non ſans peine, ce qu'elle vouloit. Mon bonheur m'avoit enivré; & loin de retourner au jeu, j'allai

rêver aux plaiſirs que me promettoit une ſi belle conquête. J'étois placé de façon que je pouvois voir Madame de Lurſay : mes yeux étoient ſans ceſſe attachés ſur elle ; & toujours auſſi elle me lançoit des regards qu'elle chargeoit de tendreſſe & de volupté. Je voyois enfin cette fiere beauté, qui, ainſi qu'elle me le diſoit elle-même, n'avois jamais été ſenſible, ſoupirer pour moi, me le dire ! j'étois le ſeul qu'elle eût aimé ! Je triomphois de la vertu de Platon même. Je dis de Platon ; car ſans m'y connoître parfaitement, je ne laiſſois pas de voir, que ſi dans la ſuite on me parloit encore de ſon ſyſtême, du moins on le mitigeroit ; & le mitiger, c'eſt l'anéantir. Cependant, il reſtoit encore à Madame de Lurſay bien des reſſources contre moi, ſi elle eût voulu s'en ſervir : ce caractere de ſévérité qu'elle s'étoit donné, & qui, tout faux qu'il étoit en lui-même, l'arrêtoit ſur ſes propres deſirs ; la honte de céder trop promptement, ſur-tout avec quelqu'un, qui ne devinant jamais rien, lui laiſſeroit tout le déſagrément des démarches ; la crainte que je ne fuſſe indiſcret, & que mon amour découvert ne la chargeât d'un ridicule d'autant

plus grand, qu'elle avoit affiché plus d'éloignement pour ces ſortes de foibleſſes; ſa coquetterie même, qui lui faiſoit trouver plus de plaiſir à s'amuſer de mon ardeur, qu'à la ſatisfaire, & qui avoit vraiſemblablement cauſé ſes inégalités, plus encore que tout le reſte.

Car, que l'on vienne à ſurprendre le cœur d'une femme vertueuſe; quand une fois elle eſt convenue qu'elle l'a donné, il ne reſte plus rien à combattre. La vérité de ſon caractere ne peut s'accommoder de ce manege dont ſe ſervent les coquettes, ni de ces dehors affectés qui rendent les prudes d'une accès ſi difficile. Vraie dans la réſiſtance qu'elle a oppoſée aux deſirs, elle ne l'eſt pas moins dans la façon de ſe rendre. Elle ſuccombe, parce qu'elle ne peut plus combattre. Les conquêtes les plus mépriſables ſont quelquefois celles qui coûtent le plus de ſoin; & l'hypocriſie montre ſouvent plus de ſcrupules que la vertu même.

Quoique Madame de Lurſay me parût enfin s'être arrangée ſur les ſiens, je ne laiſſois pas de craindre un de ces retours auxquels elle étoit ſujette, & j'aurois bien voulu ne lui pas donner

le temps de la réflexion. J'imaginois qu'une perſonne auſſi ſévere devoit être en proie à de terribles remords. Plus mon triomphe me paroiſſoit brillant, plus je redoutois qu'il ne fût traverſé. Soumettre un cœur inacceſſible, pouvois-je jouir jamais d'une plus grande gloire ? Cette idée agiſſoit plus ſur mon cœur, que tous les charmes de Madame de Lurſay ; & j'ai compris depuis, par l'impreſſion qu'elle me faiſoit alors, qu'il eſt bien plus important pour les femmes de flatter notre vanité, que de toucher notre cœur.

Plus cependant je réfléchiſſois ſur ce que Madame de Lurſay m'avoit dit, plus j'y trouvois de quoi me convaincre qu'elle vouloit me rendre heureux. Elle me rejoignit bientôt ; & dans la converſation qui devint générale, elle gliſſa mille choſes fines & paſſionnées ; elle y déploya tous les agréments de ſon eſprit, & toute la tendreſſe de ſon cœur. J'admirois en ſecret combien l'amour embellit les femmes, & je ne pouvois pas bien comprendre le changement extrême que je trouvois dans toute la perſonne de Madame de Lurſay. Tranſports à demi-étouffés, & parlà peut-être plus flatteurs ; regards dé-

robés ; ſoupirs que moi ſeul j'entendois : il n'y avoit rien qu'elle ne me donnât, ou rien qu'elle ne voulût me laiſſer prévoir. Pendant le ſouper, où je fus à côté d'elle, elle ne diminua rien de ſes empreſſements : &, malgré toutes les perſonnes qui nous obſédoient, elle trouva le moyen de me faire ſentir qu'elle étoit ſans ceſſe occupée de moi. La ſituation où je me trouvois, avoit augmenté mon embarras naturel.

Je ne répondois à tout ce qu'elle me diſoit, que par un ſourire niais, ou par des diſcours mal arrangés, qui ne valoient pas mieux, & ne diſoient pas davantage. J'aurois fait cent fois pis, que je n'en aurois pas perdu plus auprès d'elle. Ma rêverie, mes diſtractions, & ma ſtupidité, n'étoient pour elle que des preuves plus inconteſtables que j'étois fortement épris ; & je ne voyois jamais plus de tendreſſe dans ſes yeux, que quand je lui avois répondu quelque choſe de bien abſurde. Elle n'eſt pas la ſeule que j'aie vue dans ce cas-là. Les femmes adorent ſouvent en nous nos plus grands ridicules, quand elles peuvent ſe flatter que c'eſt notre amour pour elles qui nous les donne.

Quelque

Quelque passion que je me sentisse pour Madame de Lursay, dans quelque désordre que m'eût plongé tout ce qui venoit de se passer, mon inconnue m'étoit plus d'une fois revenue dans l'esprit. Mais loin de me laisser occuper de son souvenir, je cherchois à l'anéantir dans mon cœur; il me sembloit, pour peu que je l'y laissasse subsister, qu'il prenoit trop d'empire sur moi. Je me reprochois, comme une perfidie, tout ce que je faisois pour Madame de Lursay; & pour vouloir continuer à lui plaire, j'avois besoin d'oublier à quel point j'aimois mon inconnue. Je cherchois à me distraire de son idée, par celle des plaisirs qui m'attendoient. J'eusse mieux aimé, à la vérité, que tout ce que je desirois de Madame de Lursay, m'eût été donné par elle; mais je ne m'en sentois pas moins disposé à profiter des bontés de la premiere.

Le souper finit. Meilcour, me dit Madame de Lursay, pendant que tout le monde se levoit, vous voyez que nous ne pouvons nous entretenir ce soir; & je vous avouerai qu'au fond, je n'en suis pas fâchée; vous m'auriez peut-être donné lieu de me plaindre de

vous. Moi, Madame ! répondis-je, douteriez-vous de mon respect ? Mais oui, reprit-elle ; je n'ai pas sur cela trop bonne opinion de vous : ce n'est pas que je ne susse bien vous imposer ; mais après tout, je crois qu'il vaut mieux que vous veniez demain.

Je souris à ces mots ; il me paroissoit plaisant que, pour éviter que je lui manquasse de respect, elle me redonnât un rendez-vous. Je vous entends, continua-t-elle ; vous pensez bien que nous ne serons pas seuls. Je fus si interdit de me voir déchu de toutes mes espérances, que je pensai lui répondre, comme vous voudrez : mais, Madame, lui dis-je, après m'être un peu remis, pourquoi ne voulez-vous pas que nous nous entretenions ce soir ? Parce que, répondit-elle, il y a trop de monde ici, & que la bienséance seroit choquée, si l'on vous y voyoit rester. Mais aussi, c'est votre faute. Il n'a tenu qu'à vous de n'avoir pas à vous plaindre d'une compagnie si nombreuse. Vous me désespérez, Madame, répondis-je, d'autant plus qu'il ne se présente rien à mon esprit qui puisse me tirer d'un état aussi désagréable. Je ne sais pas, repartit-elle, ce qui vous fait desirer à

ce point-là une choſe auſſi indifférente par elle-même ; mais puiſqu'elle vous paroît ſi eſſentielle, examinez ce que nous pourrions faire.

Il eſt naturel qu'en pareil cas le plus expérimenté ſe charge de la conduite des affaires, & elle crut pouvoir, ſans trop prendre ſur elle, me fournir l'expédient qui devoit tous deux nous tirer d'embarras ; mais elle devoit, pour ſon honneur, paroître étourdie de ſa ſituation : auſſi rêva-t-elle long-temps : elle me propoſa même, les uns après les autres, vingt moyens qu'elle condamnoit ſur le champ, & finit par me dire, comme quelqu'un qui a épuiſé toutes ſes vues, qu'elle ne voyoit rien de plus court, ni de plus ſûr, que de ne pas reſter avec elle. Je combattis ſon dernier avis, mais foiblement. Je n'en ſavois pas aſſez pour nous tirer d'un état ſi pénible, & je trouvai qu'elle avoit raiſon. Elle ne s'attendoit pas à une déciſion ſi préciſe, & elle prit dans l'inſtant ſon parti.

Il n'eſt pas douteux, dit-elle, que je n'aye raiſon ; cela eſt ſenſible. En effet, je ne vois rien, mais rien du tout, qui puiſſe ſervir à notre idée. Ce n'eſt pas que dans le fond on dût

imaginer, ſi vous reſtiez ici, qu'il y a quelque choſe de particulier entre nous deux : rien n'eſt ſi ſimple; mais le monde eſt méchant, vous êtes jeune. On ne voudroit jamais penſer ce qui en eſt; & d'une choſe, qui n'eſt aſſurément, ni cherchée, ni prévue, & qui n'auroit pas même beſoin d'être cachée, on en feroit un affaire, un rendez-vous déterminé. Pourtant, cela eſt cruel; car il eſt certain que je m'expoſerois, mais de la façon du monde la plus funeſte. Ce ſacrifice que je vous ferois, ſeroit peu pour vous, & j'y perdrois tout. Je vois que ce contre-temps vous afflige; & je m'afflige auſſi moi de diſcuter ſi long-temps cette matiere avec vous. Il y a mille femmes aſſurément, à qui ceci ne cauſeroit pas le moindre embarras; mais j'ai ſi peu d'uſage de ces ſortes de choſes, que vous ne devez pas paroître ſurpris du trouble où celle-ci me met. Si cependant l'on pouvoit ſe raſſurer par la pureté de ſes intentions, je n'aurois, à coup ſûr, rien du tout à me reprocher; car, je vous le répete, rien n'eſt ſi ſimple que nous ſoyons ſeuls. Je ne doute pas que vous n'employiez ces moments à me dire que vous m'aimez; mais vous m'en di-

riez autant devant tout le monde : & puiſque je ne puis là-deſſus vous impoſer ſilence, il me ſemble qu'il vaut mieux qu'il n'y ait que moi qui vous entende. Mais ajouta-t-elle, toutes ces réflexions ne ſont pas des expédients. Avez-vous quelqu'un de vos gens ici ? Oui, répondis-je : voudriez-vous que je les renvoyaſſe ? Eh, mon Dieu, non ! reprit-elle, ce n'eſt pas de cela qu'il eſt queſtion ; gardez-vous-en bien : mais... pour quelle heure avez-vous demandé votre équipage ? Pour minuit ? Oui, repris-je. Tant pis, repartit-elle ; c'eſt l'heure à laquelle on ſortira de chez moi. Si je ne le faiſois revenir qu'à... deux heures, par exemple, interrompit-elle : puiſque vous penſiez cela, pourquoi ne me le pas dire ? Cet expédient leve toutes les difficultés, & je vous ſais gré de l'avoir imaginé. En effet, le prétexte d'attendre vos gens eſt ſuffiſant pour reſter ; & ſuppoſé que quelqu'un vous offrît de vous remener, vous ſauriez vous en diſpenſer apparemment ? Je ne répondis à Madame de Lurſay, qu'en lui ſerrant la main avec paſſion, & je ſortis pour donner mes ordres, riant en moi-même de ce qu'elle me faiſoit honneur

du ſtratagême qui aſſuroit notre entretien, pendant qu'elle auroit pu à ſi juſte titre s'en attribuer l'invention.

Je trouvai en rentrant que tout le monde s'étoit remis au jeu, & que Madame de Lurſay ſe plaignoit de la migraine : tout imbécille que j'étois, je ne laiſſai pas de comprendre qu'elle ne feignoit cette indiſpoſition, que pour être plutôt en liberté de me parler ; & je ne concevois pas comment on pouvoit commettre l'incivilité de ne point abandonner le jeu, & de ne la pas laiſſer jouir de ce repos dont elle ſembloit avoir beſoin. Malgré toutes les réflexions que je faiſois là-deſſus, & mon impatience, on acheva les parties commencées. Je me ſentois une ardeur inquiete, qui me tourmentoit. Je regardois triſtement Madame de Lurſay, comme pour lui demander raiſon du chagrin qu'on nous cauſoit : & elle, par les plus tendres ſouris, me faiſoit entendre qu'elle partageoit mon inquiétude.

Ce moment ſi ardemment ſouhaité vint enfin ; on ſe leva, on ſe diſpoſa à partir : je ſortis avec tout le monde, & je feignis d'être étonné de ne trouver perſonne à moi dans l'anti-cham-

bre. Ce que Madame de Lurſay avoit prévu, ne manqua pas de m'arriver. On me propoſa de me remener : je remerciai, mais avec un air décontenancé. L'on me preſſoit d'accepter ; mon embarras augmentoit ; & je crois que, faute de ſavoir que répondre, je me ſerois laiſſé reconduire, ſi Madame de Lurſay, fertile en expédients, & dont l'eſprit ne ſe troubloit pas auſſi aiſément que le mien, ne fût venue à mon ſecours. Ne voyez-vous pas, dit-elle en ſouriant, à ceux qui me tourmentoient le plus poliment du monde, que vous le gêneriez, & qu'il ne veut pas apparemment que l'on ſache où il veut aller : il a ſans doute quelque rendez-vous. Mais vos gens ne peuvent pas tarder à venir, continua-t-elle, en ſe tournant vers moi ; & quoique j'aye un mal de tête affreux, je veux bien vous permettre de les attendre ici. Ce diſcours fut tenu d'un air ſi naturel, qu'il étoit impoſſible de n'y être point trompé. Je la remerciai en bégayant. On attribua mon trouble à la plaiſanterie qu'elle m'avoit faite ; & après m'avoir raillé bien ou mal ſur ma bonne fortune prétendue, enfin on nous laiſſa enſemble.

Je ne me vis pas plutôt ſeul avec elle, que je fus ſaiſi de la plus horrible peur que j'aye eue de ma vie. Je ne ſaurois exprimer la révolution qui ſe fit dans tous mes ſens. Je tremblois, j'étois interdit. Je n'oſois regarder Madame de Lurſay : elle s'apperçut aiſément de mon embarras, & me dit, mais d'un ton le plus doux, de m'aſſeoir auprès d'elle ſur un ſopha où elle s'étoit miſe ; elle y étoit à demi-couchée ; ſa tête étoit appuyée ſur des couſſins, & elle s'amuſoit nonchalamment, & d'un air diſtrait, à faire des nœuds. De temps en temps, elle jettoit les yeux ſur moi d'une façon languiſſante, & je ne manquois pas dans l'inſtant de baiſſer reſpectueuſement les miens. Je crois qu'elle voulut attendre, par méchanceté, que je rompiſſe le ſilence : enfin, je m'y déterminai. Vous faites donc des nœuds? Madame, lui demandai-je d'une voix tremblante. A cette intéreſſante & ſpirituelle queſtion, Madame de Lurſay me regarda avec étonnement. Quelque idée qu'elle ſe fût faite de ma timidité, & du peu d'uſage que j'avois du monde, il lui parut inconcevable que je ne trouvaſſe que cela à lui dire. Elle ne voulut pas cependant achever de

me décourager ; &, sans y répondre : je suis, me dit-elle, fâchée, quand j'y songe, que vous soyez resté ici ; & je ne sais à présent si ce stratagême que nous avons d'abord trouvé si heureux, fera l'effet que nous avons imaginé. Je n'y vois point d'inconvénients, répondis-je. Pour moi, repartit-elle, je n'en vois qu'un ; mais il est terrible. Vous m'avez trop parlé tantôt, & je crains qu'on n'ait deviné ce que vous me disiez. Je voudrois qu'en public vous fussiez plus circonspect. Mais, Madame, repartis-je, il est impossible qu'on m'ait entendu. Ce ne seroit pas une raison, répondit-elle : on commence toujours par médire, sauf après à examiner si l'on a eu de quoi le faire. Je me souviens que nous nous sommes entretenus longtemps sur une matiere qui ne vous laissoit point un air indifférent. Quand on dit à quelqu'un qu'on l'aime, on cherche à le lui persuader ; & le discours ne partît-il pas du cœur, il anime toujours les yeux. Moi, qui vous examinois, par exemple, il me sembloit que vous aviez plus de feu, plus de tendresse que vous ne croyiez peut-être vous-même : c'étoit sans que vous le vouluſſiez, même sans que la chose

nous touchât assez pour qu'elle altérât votre physionomie ; cependant, je la trouvois changée. Je crains qu'un jour vous ne soyez trompeur ; & je plains d'avance celles à qui vous voudrez plaire. Vous avez un air vrai, votre expression est passionnée, elle peint le sentiment avec une impétuosité qui entraîne, & je vous avouerai... Mais non, ajouta-t-elle, en s'interrompant, & avec un air confus, il ne me serviroit de rien de vous dire ce que je pense. Parlez, Madame, lui dis-je tendrement ; rendez-moi, s'il se peut, digne de vous plaire. De me plaire, reprit-elle ! Ah ! Meilcour, c'est ce que je ne veux pas ; & supposé que vous en ayez eu le dessein, n'y pensez plus, je vous en conjure : quelques raisons que j'aye de fuir l'amour, quelque peu même qu'il semble être fait pour moi, peut-être m'y rendriez-vous sensible. Ciel ! ajouta-t-elle tristement, serois-je réservée à ce malheur, & ne l'aurois-je évité jusqu'ici, que pour tomber plus cruellement !

Ces paroles de Madame de Lursay, & le ton dont elle les prononçoit, me jetterent dans un attendrissement où je ne m'étois jamais trouvé, & qui me pénétra au point que je ne pus d'abord

lui répondre. Pendant le ſilence mutuel où nous reſtâmes quelque temps, elle paroiſſoit plongée dans la rêverie la plus accablante : elle me jettoit des regards confus, levoit les yeux au ciel, les laiſſoit retomber tendrement ſur moi, ſembloit les en arracher avec peine : elle ſoupiroit avec violence, & ce déſordre avoit quelque choſe de ſi naturel & de ſi touchant, elle étoit ſi belle dans cet état, elle me pénétroit de tant de reſpect, que quand je n'aurois pas eu déja le deſir de lui plaire, elle me l'auroit ſûrement fait naître.

Eh! pourquoi, lui dis-je, d'une voix étouffée, ſeroit-ce un malheur pour vous? Pouvez-vous me le demander, reprit-elle? Croyez-vous que je m'aveugle ſur le peu de rapport qu'il y a entre nous? A préſent que vous me dites que vous m'aimez, vous êtes peut-être ſincere; mais combien de temps le ſeriez-vous, & combien ne me puniriez-vous pas d'avoir été trop crédule? Je vous amuſerois : vous me fixeriez. Trop jeune pour vous attacher long-temps, vous vous en prendriez à moi des caprices de votre âge. Moins je vous fournirois de prétextes d'inconſtance, plus je vous devien-

drois indifférente. Dans les ſoins que je prendrois de vous ramener, vous verriez moins une Amante ſenſible, qu'une perſonne inſupportable : vous iriez même juſqu'à vous reprocher l'amour que vous auriez eu pour moi ; & ſi je ne me voyois pas indignement ſacrifiée, ſi vous n'inſtruiſiez pas le public de ma foibleſſe, je le devrois moins à votre probité qu'au ridicule dont vous croiriez vous couvrir en avouant que vous m'auriez aimée.

Madame de Lurſay auroit ſans doute parlé plus long-temps ſur ce ton tragique ; mais elle m'en vit ſi abattu, ſi près d'en verſer des larmes, ſi déconcerté de la façon dont elle avoit traité ce ſujet, qu'elle crut néceſſaire, pour me remettre l'eſprit, de me parler avec moins de majeſté.

Au reſte, ajouta-t-elle doucement, ce n'eſt pas que je vous croye capable d'aucun des mauvais procédés que je viens de vous dépeindre ; non, aſſurément : mais, je vous le répete, je crains votre âge plus encore que le mien ; d'ailleurs, vous ne voudriez pas aimer à ma fantaiſie. Non, Madame, lui dis-je, je ne me conduirai jamais que par vos volontés. Je ne ſais pas, reprit-

elle en ſouriant, ſi je dois vous en croire. On imagine quelquefois que c'eſt une preuve d'amour, que de perdre le reſpect; & c'eſt la plus mauvaiſe façon de penſer qu'il y ait au monde: je ne dis pas qu'on ne doive naturellement attendre une récompenſe de ſes ſoins; quelque répugnance que ſente une femme à s'engager trop avant, quand elle eſt une fois perſuadée, elle laiſſe peu de choſe à combattre. Quand ſerai-je donc aſſez heureux pour vous perſuader, Madame, lui demandai-je? Quand? répondit-elle en riant; mais vous voyez que je le ſuis à demi. Je vous laiſſe dire que vous m'aimez, & je vous dis preſque que je vous aime. Vous voyez quelle eſt ma confiance; je n'ai pas craint de reſter ſeule avec vous, je vous ai même aidé à y parvenir. Cela fait, à ce qu'il me ſemble, des preuves de tendreſſe aſſez fortes; & ſi vous les voyiez telles qu'elles ſont, je crois que vous ne vous plaindriez pas. Il eſt vrai, Madame, repris-je, d'un air embarraſſé, mais... Mais Meilcour, interrompit-elle, ſavez-vous bien que ma démarche de ce ſoir eſt très-haſardée, & qu'il faut que je penſe auſſi-bien de vous que je le

ſais, pour m'y être déterminée? Haſardée! repris-je. Oui, dit-elle, &, je le répete, très-haſardée. Au fond, ſi l'on ſavoit que vous êtes ici de mon conſentement, que j'en ai lié volontairement la partie avec vous, en un mot, que ce n'eſt pas un coup imprévu, que ne ſeroit-on pas en droit d'en dire? Voyez pourtant le tort qu'on auroit; car perſonne ne peut être aſſurément plus reſpectueux que vous : & voilà, ce qu'on ne croit pas, le moyen de tout obtenir. Meilcour, ajouta-t-elle, preſſamment, que vous voulez vous faire aimer! que cet air d'embarras & d'ingénuité, qui me découvre toute la candeur de votre ame, eſt flatteur pour moi!

Ces paroles me ſembloient alors trop obligeantes, pour n'en devoir pas remercier Madame de Lurſay; &, dans le tranſport qu'elles me faiſoient, je pris ſur moi au point que j'oſai me jetter à ſes genoux. Ah, Ciel! m'écriai-je, quoi vous m'aimerez, vous me le direz! Oui, Meilcour, reprit-elle en ſouriant, & en me tendant la main: oui, je vous le dirai, & le plus tendrement du monde; ſerez-vous content? Je ne lui répondis qu'en ſerrant

avec ardeur la main que je lui avois ſaiſie.

Cette action téméraire fit rougir Madame de Lurſay, & parut la troubler : elle ſoupira ; je ſoupirois auſſi. Nous fûmes quelques temps ſans nous parler. Je ceſſois un inſtant de baiſer ſa main, pour la regarder. Je trouvois dans ſes yeux une expreſſion dont j'étois ſaiſi ſans la bien connoître : ils étoient ſi vifs, ſi touchants, j'y liſois tant d'amour, que, ſûr qu'elle me pardonneroit mon audace, j'oſai encore lui baiſer la main. Eh bien, me dit-elle enfin, ne voulez-vous donc pas vous lever ? quelles ſont donc ces folies ? Levez-vous, je le veux. Ah, Madame ! m'écriai-je, aurois-je le malheur de vous avoir déplu ? Eh ! vous fais-je des réproches, répondit-elle languiſſamment ? Non, vous ne me déplaiſez pas ; mais reprenez votre place, ou, pour mieux dire, partez, je viens d'entendre votre carroſſe, & je ne veux pas qu'on vous attende. Demain, ſi vous voulez, on vous verra ; ſi je ſors, ce ne ſera que tard. Adieu, ajouta-t-elle, en riant de ce que je retenois éternellement ſa main ; je veux abſolument que vous partiez. Vous devenez d'une témérité qui m'ef-

fraye, & je ne voudrois point du tout qu'elle continuât. Je cherchois à me juſtifier. Je ne voulois point me rendre aux ordres de Madame de Lurſay. En me preſſant de la quitter, elle n'avoit point l'air d'une femme qui veut être obéie : je lui ſoutins qu'elle n'avoit point entendu rentrer mon carroſſe. Mais quand cela ſeroit, me dit-elle, il ne me plaît pas que vous reſtiez ici davantage. Ne nous ſommes-nous pas tout dit ? Il me ſemble que non, repris-je en ſoupirant ; & ſi je garde quelquefois le ſilence auprès de vous, c'eſt bien moins par ce que je n'ai rien à vous dire, que par la difficulté que je trouve à vous exprimer tout ce que je penſe. Voilà, me dit-elle, en ſe remettant ſur le ſopha, une timidité dont je veux vous corriger : il faut toujours la diſtinguer du reſpect ; l'un eſt convenable, & l'autre eſt ridicule. Par exemple, nous ſommes ſeuls, vous me dites que vous m'aimez, je vous réponds que je vous aime, rien ne nous gêne : plus la liberté que je ſemble donner à vos deſirs eſt grande, plus vous êtes eſtimable de ne point chercher à en abuſer. Vous êtes peut-être le ſeul au monde que je connoiſſe capable de

ce procédé. Auſſi la répugnance que je me ſuis toujours ſentie pour ce que je fais aujourd'hui, ceſſe-t-elle. Je puis me flatter enfin d'avoir trouvé un cœur dans les principes du mien. Cette retenue, dont je vous loue, vient du reſpect; car ſi vous n'étiez pas timide, j'en aurois aſſez fait pour que vous ne le fuſſiez plus. Vous ne me répondez rien? C'eſt que je ſens, Madame, repris-je, que vous avez raiſon, & que je voudrois que vous euſſiez tort.

Il n'eſt pas hors de propos de faire remarquer, que quand elle s'étoit remiſe ſur le ſopha, je m'étois rejetté à ſes pieds; qu'alors elle m'avoit laiſſé appuyer les coudes ſur ſes genoux; que d'une main elle badinoit avec mes cheveux, & qu'elle permettoit que je lui ſerraſſe ou baiſaiſſe l'autre : car cette importante faveur étoit à mon choix.

Ah! ſi j'étois ſûre, s'écria-t-elle, que vous ne fuſſiez pas inconſtant, ou indiſcret, ajouta-t-elle, en baiſſant la voix!

Loin de répondre comme je l'aurois dû, je ſentis ſi peu la force de cette exclamation, je connoiſſois ſi peu le prix de ce que Madame de Lurſay faiſoit pour moi, que je m'amuſai à lui jurer une fidélité éternelle. Le feu que je

voyois dans ſes yeux, & qui auroit été pour tout autre un coup de lumiere; ſon trouble, l'altération de ſa voix, ſes ſoupirs doux & fréquents, tout ajoutoit à l'occaſion, & rien ne me la fit comprendre. Je crus même qu'elle ne ſe livroit tant à moi, que parce qu'elle étoit ſûre de mon reſpect, & qu'un moment d'audace ne me ſeroit jamais pardonné; qu'elle étoit une de ces femmes avec leſquelles il faut tout attendre, & pour qui le moment n'eſt redoutable que quand elles le veulent: je me fis, enfin, tant & de ſi fortes illuſions, qu'elles prévalurent ſur mes deſirs, & ſur l'envie que la délicate Madame de Lurſay avoit de m'obliger. Moins elle avoit à ſe reprocher de ne s'être pas aſſez fait entendre, plus elle devoit être indignée contre moi. Je la vis tomber dans une ſombre rêverie, & je l'aurois tourmentée juſqu'au jour de mes proteſtations d'amour, & ſur-tout de reſpect, ſi, ennuyée enfin de la ſituation ridicule où je la mettois, elle ne m'eût réitéré, & très-fortement, qu'il étoit temps que je me retiraſſe: elle jugea en perſonne ſenſée, qu'il ne lui reſtoit plus rien dans cet inſtant à eſpérer de moi. Quelque répugnance que je montraſſe pour lui

obéir, je ne puis rien gagner ſur elle, & nous nous ſéparâmes : elle étonnée ſans doute qu'on pût pouſſer auſſi loin la ſtupidité ; & moi perſuadé qu'il me faudroit au moins ſix rendez-vous, avant que de ſavoir encore à quoi m'en tenir. Il me ſemble même, qu'en me quittant, elle m'avoit regardé avec froideur ; & je crus qu'elle n'étoit cauſée que par les licences où je m'étois laiſſé emporter avec elle.

Je ne me vis pas plutôt rendu à moi-même, que, ma confuſion ſe diſſipant, je jugeai de ce qui venoit de ſe paſſer, différemment que je n'avois fait dans le temps de l'action même. Plus je me rappellois les diſcours & les façons de Madame de Lurſay, plus j'y trouvois de quoi douter que mon reſpect eût été ſi bien placé que je l'avois cru, & que ſi le ſecond rendez-vous ſe paſſoit comme le premier, elle eût la complaiſance de m'en accorder un troiſieme, toute Dame à ſentiment qu'elle étoit. Je n'imaginois pas, à la vérité, qu'en la preſſant davantage, j'euſſe remporté la victoire, mais que du moins je me la ſerois préparée. Mais auſſi c'étoit ſa faute. Savois-je moi, que toute femme qui, en pareille occaſion, parle de ſa vertu,

s'en pare moins pour vous ôter l'eſpoir du triomphe, que pour vous le faire paroître plus grand ? A quoi bon toutes ces fineſſes de Madame de Lurſay ? Il devoit être décidé que je les prendrois pour bonnes, fuſſent-elles cent fois plus groſſieres ; & il n'eſt avantageux aux femmes de s'en ſervir, qu'avec ceux à qui elles n'en impoſent point. Ma vertu ! votre reſpect ! bons mots choiſis pour un tête-à-tête ! ſur-tout, quand on ne s'apperçoit pas à quel point ils y ſont déplacés, & qu'on ne ſait point que jamais la vertu n'a donné de rendez-vous. Au milieu du chagrin où me plongeoit le peu de réuſſite de celui-ci, & la fermeté que je me propoſois d'avoir dans les autres, mon inconnue revint m'occuper : mais les idées de plaiſir que Madame de Lurſay m'avoit offertes ; les chaînes même dont je venois de me lier avec elle ; l'impoſſibilité que je prévoyois à me faire aimer de cette inconnue ; impoſſibilité dont, pour me juſtifier à moi-même mes inégalités, je m'effrayois encore plus dans ce moment ; & l'indifférence que ce jour-là même elle m'avoit témoignée, me la rendirent moins chere. Je ſentois que, ſûr d'être aimé d'elle, j'aurois aiſément

ſacrifié Madame de Lurſay, mais que je ne le pouvois plus qu'au prix de cette certitude. Je ne pouvois me diſſimuler, qu'en me voyant, elle avoit détourné les yeux; qu'elle avoit eu même cet air dédaigneux que l'on prend à l'aſpect d'un objet qui choque : & après un examen réitéré de mes charmes, de profondes réflexions ſur ce que j'avois lieu d'en attendre, & le fâcheux effet que cependant ils avoient produit, je conclus qu'il falloit, ſi, comme cela me paroiſſoit viſible, mon inconnue ne m'aimoit pas, que Germeuil l'eût prévenue contre moi, ou qu'elle eût une antipathie ſecrete pour les jolies figures. J'aurois peut-être préſumé de la mienne un peu moins dans un autre temps; mais Madame de Lurſay, épriſe pour moi de l'ardeur la plus vive, me donnoit de l'eſtime pour ma perſonne. Je ne pouvois penſer qu'une femme auſſi peu ſuſceptible, me trouvât dangereux, ſi en effet je ne l'étois pas; & que l'on fît une ſi violente impreſſion, ſans avoir un extrême mérite. Malgré le peu de goût que je ſuppoſois à l'inconnue pour moi, je ſentois qu'elle m'intéreſſoit encore : mais j'attribuois le trouble dont mon cœur étoit tourmenté, à un reſte

d'impreſſion trop vive d'abord, pour être ſi promptement effacée ; & je le combattois de tout ce que les charmes de Madame de Lurſay, & l'idée de mon bonheur prochain, avoient de plus puiſſant & de plus doux.

Je me diſpoſois le lendemain à aller chez elle, & j'étois auprès de Madame de Meilcour, lorſqu'on lui annonça le Comte de Verſac : elle me parut fâchée de cette viſite ; il étoit en effet l'homme du monde qu'elle aimoit le moins, & que pour moi elle craignoit le plus ; auſſi venoit-il très-rarement chez elle. La même raiſon qui faiſoit qu'il ne convenoit pas à ma mere, faiſoit en même-temps qu'elle ne pouvoit lui convenir. Elle m'avoit même défendu de le voir. Ne nous trouvant point tous deux dans les mêmes maiſons, & moi allant peu à la Cour où Verſac étoit preſque toujours, nous nous connoiſſions fort peu.

Verſac, de qui j'aurai beaucoup à parler dans la ſuite de ces Mémoires, joignoit, à la plus haute naiſſance, l'eſprit le plus agréable, & la figure la plus ſéduiſante. Adoré de toutes les femmes, qu'il trompoit & déchiroit ſans ceſſe ; vain, impérieux, étourdi, le plus audacieux Petit-Maître qu'on eût jamais

vu, & plus cher peut-être à leurs yeux par ces mêmes défauts, quelque contraires qu'ils leur ſoient : quoi qu'il en puiſſe être, elles l'avoient mis à la mode, dès l'inſtant qu'il étoit entré dans le monde, & il étoit depuis dix ans en poſſeſſion de vaincre les plus inſenſibles, de fixer les plus coquettes, & de déplacer les Amants les plus accrédités; ou s'il lui étoit arrivé de ne pas réuſſir, il avoit toujours ſu tourner les choſes ſi bien à ſon avantage, que la Dame n'en paſſoit pas moins pour lui avoir appartenu. Il s'étoit fait un jargon extraordinaire, qui, tout apprêté qu'il étoit, avoit cependant l'air naturel. Plaiſant de ſang froid, & toujours agréable, ſoit par le fond des choſes, ſoit par la tournure neuve dont il les décoroit, il donnoit un charme nouveau à ce qu'il rendoit d'après les autres, & perſonne ne rediſoit comme lui ce dont il étoit l'inventeur. Il avoit compoſé les graces de ſa perſonne comme celles de ſon eſprit, & ſavoit ſe donner de ces agréments ſinguliers qu'on ne peut ni attraper, ni définir. Il y avoit cependant peu de gens qui ne vouluſſent l'imiter; & parmi ceux-là, aucun qui n'en devînt plus déſagréable : il ſembloit

que cette heureuſe impertinence fût un don de la nature, & qu'elle n'avoit pu faire qu'à lui. Perſonne ne pouvoit lui reſſembler ; & moi-même, qui ai depuis marché ſi avantageuſement ſur ſes traces, & qui parvins enfin à mettre la Cour & Paris entre nous deux, je me ſuis vu long-temps au nombre de ces copies gauches & contraintes, qui, ſans poſſéder aucune de ſes graces, ne faiſoient que défigurer ſes défauts, & les ajouter aux leurs. Vêtu ſuperbement, il l'étoit toujours avec goût & avec nobleſſe ; & il avoit l'air Seigneur, même lorſqu'il l'affectoit le plus.

Verſac, tel qu'il étoit, m'avoit toujours plu beaucoup. Je ne le voyois jamais ſans l'étudier, & ſans chercher à me rendre propres ces airs faſtueux que j'admirois tant en lui. Madame de Meilcour, qui, ſimple & ſans art, trouvoit ridicule tout ce qui n'étoit pas naturel, avoit reconnu le goût que j'avois pour Verſac, & en avoit frémi. Par cette raiſon, plus encore que par l'éloignement qu'elle avoit pour les gens du caractere de Verſac, elle ne le ſouffroit qu'impatiemment; mais les égards qu'on ſe doit dans le monde, & qui, entre perſonnes d'un rang diſtingué, s'obſervent

vent avec une extrême exactitude, l'obligeoient de ſe contraindre.

Il entra avec fracas, fit à Madame de Meilcour une révérence diſtraite, à moi, une moins ménagée encore, parla un peu de choſes indifférentes, & ſe mit après à médire de tant de monde, que ma mere ne put s'empêcher de lui demander ce que lui avoit fait toute la terre, pour la déchirer perpétuellement? Eh! parbleu, Madame, repondit-il, que ne me demandez-vous plutôt ce que j'ai fait à toute la terre, pour en être perpétuellement déchiré? On m'accable, continua-t-il, on me vexe, que c'eſt une choſe étrange; on m'excede de calomnies; on me trouve des ridicules, comme ſi l'on n'en avoit pas, & que moi je ne duſſe point les voir! Mais, à propos, y a-t-il long-temps que vous n'avez vu la bonne Comteſſe? Madame de Meilcour répondit qu'oui. Mais c'eſt qu'on ne la voit plus, reprit-il: j'en ſuis dans une douleur amere, dans la plus terrible affliction! Se ſeroit-elle jettée dans la dévotion? repartit ma mere. Vraiſemblablement, reprit-il, elle en viendra-là: elle eſt pénétrée de la plus auguſte douleur; elle vient de perdre le petit Marquis, qui lui a fait la plus

condamnable infidélité que de mémoire d'homme on ait imaginée. Comme ce n'eſt pas la premiere fois qu'elle eſt quittée, on pourroit croire qu'elle ſe conſoleroit de celle-ci comme des autres, (car l'habitude au malheur le fait moins vif,) ſans un accident qui rend cet abandon-ci extraordinaire. Et c'eſt? demanda Madame de Meilcour. C'eſt, repartit-il; mais comment le croiriez-vous, de la perſonne de la Cour la plus prévoyante, la mieux rangée? c'eſt qu'elle n'avoit que celui-là. Pour rétablir ſa réputation, elle s'étoit fait une affaire de ſentiment; mais il n'y a pas de femmes que ceci n'en dégoûte : & ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'infidele a voulu ſe réſerver le plaiſir noir, barbare, de n'avoir pas de ſucceſſeur, & qu'il l'a peinte ſi bien de façon à glacer les plus intrépides, que depuis huit jours qu'elle eſt ſi fatalement délaiſſée, il ne s'eſt pas préſenté à elle la plus mince conſolation. Vous conviendrez que cela eſt douloureux, mais au plus douloureux! Je ne crois pas, répondit ma mere, un mot de toute cette aventure. Comment! dit Verſac, c'eſt un fait public. Pourriez-vous me ſoupçonner de le prêter à la Comteſſe, qui eſt une des femmes du

monde pour qui j'ai la plus grande conſidération, & que je tiens en eſtime particuliere? Ce que je vous dis eſt auſſi prouvé, qu'il l'eſt, qu'elle & la divine Lurſay, ont mis du blanc toute leur vie. Je penſai frémir en entendant Verſac parler ſi injurieuſement d'une perſonne pour qui j'avois le plus grand reſpect, & à qui je croyois le devoir. Autre genre de calomnie, répondit Madame de Meilcour; jamais Madame de Lurſay n'a mis de blanc. Oui, reprit-il, comme elle n'a jamais eu d'Amants. Des Amants! Madame de Lurſay! penſai-je m'écrier. Ne diroit-on pas, pourſuivit Verſac, qu'on ne la connoît point? Ne ſait-on pas qu'il y a cinquante ans au moins qu'elle a le cœur fort tendre? Cela n'étoit-il pas décidé avant même qu'elle épouſât cet infortuné Lurſay, qui, par parentheſe, étoit bien le plus ſot Marquis de France? Iguore-t-on qu'il la ſurprit un jour avec D..., le lendemain avec un autre, & deux jours après avec un troiſieme; & qu'enfin, ennuyé de toutes ces ſurpriſes qui ne finiſſoient pas, il mourut, pour ne pas avoir le déplaiſir de retomber dans cet inconvénient? N'a-t-on pas vu commencer cette haute pruderie dans la-

quelle elle eſt aujourd'hui? Cela empêche-t-il que tels & tels (il en nomma cinq ou ſix) ne lui doivent leur éducation; que moi, qui vous parle, je ne lui aie refuſé la mienne; & que peut-être elle ne poſtule actuellement celle de Monſieur, ajouta-t-il en me montrant? Cette apoſtrophe me fit rougir au point, que, pour peu qu'il m'eût regardé, il ſe ſeroit ſûrement mis au fait de l'intérêt que je prenois à ſes diſcours.

Penſe-t-elle, continua-t-il, avec ſon Platon, qu'elle n'entend, ni ne ſuit, nous en impoſer ſur les rendez-vous obſcurs qu'elle donne, & que nous ſoyons là-deſſus auſſi dupes que les jeunes gens qui ne connoiſſant ni la nature ni le nombre de ſes aventures, croyent adorer en elle la plus reſpectable des Déeſſes, & ſoumettre un cœur qu'avant eux perſonne n'avoit ſurpris?

Ce portrait ſi vrai de ma ſituation, diſſipa entiérement le doute où j'avois été juſques-là ſur les diſcours de Verſac. Je reconnus, en rougiſſant, combien j'avois été trompé: &, ſans imaginer encore comment je pourrois punir Madame de Lurſay de l'eſtime qu'elle m'avoit donnée pour elle, je réſolus fermement

de le faire. Si je m'étois rendu juſtice, j'aurois ſenti que je ne devois qu'à moi-même le piege dans lequel j'étois tombé; que le manege de Madame de Lurſay étoit celui de toutes les femmes; &, qu'en un mot, il y avoit moins de fauſſeté dans ſon procédé, que de ſottiſe dans le mien. Mais cette réflexion étoit, ou trop mortifiante, ou trop au-deſſus de moi, pour que je la ſiſſe. Comment! me diſois-je à moi-même, m'aſſurer que jamais elle n'a aimé que moi! abuſer auſſi indignement de ma crédulité! Pendant que je m'occupois ſi déſagréablement, Madame de Meilcour, en niant que tout ce que Verſac attribuoit à Madame de Lurſay, fût vrai, lui demanda, pourquoi, paroiſſant de ſes amis, il ſe déchaînoit contr'elle à ce point-là? C'eſt, répondit-il, par eſprit de juſtice : c'eſt que je ne ſaurois ſupporter ces femmes hypocrites, qui, plongées dans les déréglements qu'elles blâment dans les autres, parlent ſans ceſſe de leur vertu, & veulent en impoſer au Public. J'eſtime cent fois plus une femme galante, qui l'eſt de bonne foi; je lui trouve un vice de moins : d'ailleurs, puiſqu'il faut tout vous dire, cette Lurſay vient de me

jouer le tour le plus ſanglant, de me faire la plus abominable tracaſſerie que l'on puiſſe imaginer. Vous connoiſſez Madame de..... Cela fait le plus joli ſujet à former. Je m'étois préſenté, on m'avoit reçu, j'étois écouté convenablement, enfin je perſuadois : n'eſt-elle pas venue mettre des ſcrupules, des craintes dans l'eſprit de cette jeune perſonne, lui dire qu'elle ſe perdoit de me voir ; que j'étois inconſtant, indiſcret? Enfin, elle lui a fait une ſi étrange peur de moi, que nous en avons été brouillés trois jours, & que je n'ai mon rappel que de ce matin. Penſez-vous de bonne foi que cela ſe pardonne?

Verſac, après quelques autres propos, qui tous m'animoient de plus en plus contre Madame de Lurſay, ſortit. Madame de Meilcour, qui, ſans deviner la ſorte d'intérêt que j'y pouvois prendre, avoit remarqué que ce que j'avois entendu m'avoit fait impreſſion, chercha à me diſſuader; mais elle ne gagna rien ſur moi, & je courus chez Madame de Lurſay, dans l'intention de me venger par ce que le mépris a de plus outrageant, du ridicule reſpect qu'elle m'avoit forcé d'avoir pour elle.

Fin de la premiere Partie.

LES

ÉGAREMENTS

DU CŒUR

ET DE L'ESPRIT,

OU

MÉMOIRES

DE

Mr. DE MEILCOUR.

SECONDE PARTIE.

J'ÉTOIS sorti de chez moi, réſolu de ne rien épargner à Madame de Lurſay du mépris qu'à mon ſens elle méritoit. Je ne voulois pas même m'en tenir à une explication particuliere, qui ne

l'auroit mortifiée que pour le moment, & je croyois ne pouvoir me bien venger d'elle, qu'en lui faiſant une de ces ſcenes éclatantes qui perdent une femme à jamais.

Extrêmement touché de la beauté d'un projet qui puniroit une hypocrite, & me feroit débuter dans le monde d'une façon brillante, je ne laiſſois pas de ſentir que je l'exécuterois difficilement; je n'étois pas d'ailleurs aſſez mal né pour qu'il me reſtât long-temps dans l'eſprit. Je conſidérai encore que pour faire réuſſir une auſſi cruelle impertinence, il me falloit un mérite ſupérieur, ou du moins une réputation établie comme celle de Verſac.

J'en revins donc à prendre avec moi d'autres arrangements plus faciles, & en même-temps plus flatteurs. Je réſolus de ne rien témoigner à Madame de Lurſay du reſſentiment que j'avois contr'elle, de profiter de ſa tendreſſe pour moi, & de lui marquer après, par l'inconſtance la plus prompte, & par tout ce que les hommes à bonne fortune ont imaginé de plus mauvais en procédés, tout le mépris qu'elle m'inſpiroit. Cette ſcélérate idée me parut la plus agréable & la plus ſûre, & je m'y fixai. J'entrai

chez elle, comblé de joie d'avoir pu trouver une ſi belle vengeance, & déterminé à la remplir à l'inſtant même.

Je comptois, & avec quelque raiſon, ce me ſemble, que Madame de Lurſay ſeroit ſeule; mais ſoit que ma façon de me comporter dans les rendez-vous lui eût déplu, ſoit qu'elle eût voulu me les faire deſirer, elle avoit décidé que je ſerois en proie à tous les importuns que mon deſtin pourroit amener chez elle ce jour-là. Ce ne fut pas ſans une extrême ſurpriſe que je vis dans la cour le carroſſe de Verſac. Je devois ſi peu m'attendre à cet événement, que je ne pus d'abord me perſuader ce que je voyois; la choſe cependant étoit réelle. En entrant dans l'appartement, je découvris M. le Comte, qui, plutôt étendu dans un grand fauteuil qu'il n'y étoit aſſis, étaloit faſtueuſement devant Madame de Lurſay ſa magnificence & ſes graces, & lui parloit du ton le plus inſolent & de l'air le plus familier.

Pour mieux en impoſer à Verſac, elle me reçut avec une extrême froideur; mais je dus m'appercevoir, au ſouris malin que ma préſence lui arracha, qu'il pénétroit le motif de ma viſite. Je

m'assis avec cet air décontenancé qui me quittoit rarement, & qu'alors sa vue augmentoit; pour lui, il se dérangea peu, & continuant son discours:

Vous avez raison, Marquise, dit-il; de l'amour, il n'y en a plus, & je ne sais après tout s'il en faut tant regretter la perte. Une grande passion est sans doute quelque chose de fort respectable; mais à quoi cela mene-t-il? qu'à s'ennuyer long-temps l'un avec l'autre. Je tiens qu'il ne faut jamais gêner le cœur. Je n'ai, moi qui vous parle, jamais tant de besoin de changer, que lorsque je vois qu'on prend des mesures pour me retenir. Oh! je le crois, répondit Madame de Lursay; mais quel parti prendriez-vous, si vous voyiez qu'on voulût vous être infidelle? J'en changerois beaucoup plus vîte. C'est assurément, reprit-elle, un aimable cœur que le vôtre! Eh! Madame, répondit-il, je n'ai là-dessus rien de singulier; comme moi, tous les hommes ne cherchent que le plaisir; fixez-le toujours auprès du même objet, nous y serons fixés aussi. Voyez-vous, Marquise, il n'y a personne qui voulût s'engager, même avec l'objet le plus charmant, s'il étoit question de lui être

éternellement attaché. Loin de se le proposer l'un à l'autre, c'est une idée qu'on écarte le plus qu'on peut (du moins quand on est sage ;) on se dit bien qu'on s'aimera toujours, mais il est tant d'exemples du contraire, que cela n'effraye pas; ce n'est qu'un propos galant qui n'a que force de madrigal, & qui est compté pour rien quand on veut se donner le plaisir de l'inconstance. Une chose qui me surprendra toujours, repliqua-t-elle, c'est qu'avec ces sentiments que vous dissimulez fort peu, vos perpétuelles trahisons, l'indécence avec laquelle vous conduisez & rompez une intrigue, il y ait des femmes assez insensées pour vous trouver aimable. Eh bien ! dit froidement Versac, ce ne seroit pas de cela que je serois surpris, moi ; mais je le serois beaucoup si elles ne nous aimoient pas par des défauts que nous n'avons presque toujours que par égard pour elles. Nous sommes inconstants, dites-vous; sont-elles fidelles ? Vous prétendez que nous rompons indécemment; c'est ce dont je ne me suis pas encore apperçu : il me semble que l'on se quitte aussi décemment qu'on s'est pris ; si les choses font du bruit, ce n'est pas toujours notre faute. Ce sera celle

des femmes apparemment, reprit Madame de Lurſay. Sans doute, Madame, répondit-il; s'il y a quelques femmes qui ſouhaitent que les foibleſſes de leur cœur ſoient à jamais ignorées, combien n'en eſt-il pas qui n'aiment que pour qu'on le ſache, & qui prennent ſoin elles-mêmes d'en inſtruire le public? Mais, reprit-elle, Madame de *** qui vous aimoit ſi tendrement, & qui deſiroit avec tant d'ardeur qu'on n'en ſût rien, fut-ce elle qui ſe perdit? Lequel de vous deux en parla le plus? Ni elle, ni moi, reprit-il, & tous deux enſemble; elle craignoit l'éclat, & je m'étois prêté fort ſenſément aux raiſons qu'elle avoit de le craindre : mais voulez-vous que je vous diſe? il eſt des yeux qu'on ne trompe pas; le public vit, malgré nous, que nous nous aimions; auſſi indiſcret que nous l'étions peu, il jugea à propos de parler de ce qu'il avoit vu : j'eus beau vouloir ſauver les bienſéances, me ſacrifier, on me crut amoureux, parce qu'en effet je l'étois; & il en arrive ainſi des engagements qu'on diſſimule le mieux. Je crois toujours que vous vous trompez, repliqua-t-elle; j'ai des exemples contre ce que vous avancez. Idée fauſſe!

reprit Verſac ; une femme croit ſouvent qu'on ignore ce qu'elle fait, parce qu'on a la politeſſe de ne pas marquer devant elle qu'on a pénétré ſes ſentiments ; mais Dieu ſait combien de propos ſe tiennent ſur ces petits commerces tendres, ſi ſcrupuleuſement voilés, & ſi parfaitement connus : je ne me pique pas d'être plus fin qu'un autre, & cependant rien ne m'échappe. Eh oui ! dit Madame de Lurſay, d'un ton moqueur, je le croirois bien ! Eh, mon Dieu ! Marquiſe, répondit-il, ſi vous ſaviez tout ce que je vois, vous penſeriez mieux de ma pénétration. Par exemple, j'étois, il n'y a pas long-temps, avec une de ces femmes raiſonnables, de ces femmes adroites dont les penchants ſont enſevelis ſous l'air le plus réſervé, qui ſemblent avoir ſubſtitué aux déréglements de leur jeuneſſe, de la ſageſſe & de la vertu ; vous concevez, ajouta-t-il, qu'il y a de ces femmes-là : eh bien ! j'étois ſeul avec une prude de cette eſpece ; l'amant arriva ; on le reçut froidement, à peine voulut-on le traiter comme connoiſſance ; mais pourtant les yeux parlerent, malgré qu'on en eût ; la voix s'adoucit : le petit homme, fort neuf encore, fut em-

barraſſé de ſa ſituation ; & moi, à qui rien n'échappa, je ſortis le plutôt que je pus, pour l'aller dire à tout le monde.

En achevant ces paroles, qui me jetterent dans le dernier embarras, & qui, malgré la grande préſence d'eſprit de Madame de Lurſay, ne laiſſoient pas auſſi de l'inquiéter, il ſe leva en effet, & voulut ſortir. Ah, Comte ! s'écria Madame de Lurſay, quelle cruauté ! Quoi vous partez ! il y a mille ans que je ne vous ai vu ; vous reſterez. Ah ! pour à préſent je ne puis, dit Verſac ; vous ne ſauriez imaginer tout ce que j'ai à faire ; cela ne ſe comprend pas, la tête m'en tourne : mais ſi vous reſtez chez vous ce ſoir, & que vous vouliez de moi, fût-ce au préjudice de toute la terre, je ſuis à vous. Madame de Lurſay y conſentit avec autant de joie que ſi elle ne l'eût pas déteſté, & il ſortit.

Voilà bien, me dit-elle, dès que nous fûmes ſeuls, le fat le plus dangereux, l'eſprit le plus mal tourné, & l'eſpece la plus incommode qu'il y ait à la Cour ! Pourquoi, ſi vous le connoiſſez ſur ce ton-là, repris-je, le voyez-vous ? Ah ! pourquoi, répondit-

elle ? C'eſt que ſi l'on ne voyoit que les gens qu'on eſtime, on ne verroit perſonne ; que moins ceux du caractere de Verſac ſont aimables dans la ſociété, plus il faut les y ménager. Quelqu'amitié que vous leur marquiez, ils vous déchirent ; mais ſi vous rompiez bruſquement avec eux, ils vous déchireroient bien davantage. Celui-ci n'a bonne opinion que de lui, & calomnie toute la terre ſans pudeur & ſans ménagement. Vingt femmes, plus étourdies, plus décriées, plus mépriſables encore qu'il ne l'eſt peut-être, l'ont mis ſeules à la mode. Il parle un jargon qui éblouit : il a ſu joindre au frivole du petit-maître, le ton déciſif du pédant, il ne ſe connoît à rien, & juge de tout ; mais il porte un grand nom. A force de dire qu'il a de l'eſprit, il a perſuadé qu'il en avoit : ſa méchanceté le fait craindre ; & parce que tout le monde l'abhorre, tout le monde le voit. Quelque vivacité que Madame de Lurſay employât à me peindre Verſac ſi déſavantageuſement, elle ne me perſuada pas que ce portrait pût lui reſſembler. Verſac étoit pour moi le premier des hommes ; & je n'attribuai qu'au dépit de l'avoir manqué, tout le

mal qu'elle m'en disoit, & la haine qu'elle marquoit pour lui.

Je croyois en sentir redoubler mon mépris pour elle; cependant nous étions seuls, elle étoit belle, & je la savois sensible. Elle ne m'inspiroit plus ni passion ni respect: je ne la craignois plus; mais je ne l'en desirai que davantage. Je me redis, pour m'animer, tout ce que Versac m'avoit appris; je me remis devant les yeux tout ce qu'elle avoit fait pour moi: & plus je rougissois du personnage que j'avois fait auprès d'elle, moins je pouvois lui pardonner le ridicule que je m'étois donné pour moi-même. En achevant le panégyrique de Versac, elle se mit à me regarder d'un air si particulier; elle avoit quelque chose de si tendre dans les yeux, que, quand je n'aurois pas brûlé du desir de me venger, je crois qu'elle n'y auroit rien perdu. J'oubliai bientôt combien peu sa conquête étoit flatteuse; j'étois trop jeune pour m'occuper long-temps de cette idée: à l'âge que j'avois alors, le préjugé ne tient pas contre l'occasion; & d'ailleurs, pour ce que je souhaitois d'elle, il importoit assez peu que je l'estimasse.

Je m'approchai d'elle sans lui rien

dire, & lui baiſai la main; mais d'un air à lui donner d'abord les plus grandes eſpérances. Eh bien ! me demanda-t-elle en ſouriant, ſerez-vous aujourd'hui plus ſage que vous n'étiez hier ? Je le crois, lui répondis-je d'un ton ferme ; les moments que vous voulez bien m'accorder ſont trop précieux pour n'en pas faire uſage, & je ſens que vous ne devez pas être contente de celui que j'en ai fait juſqu'à préſent. Que ſignifie donc ce diſcours, dit-elle, en affectant de la ſurpriſe ? Que je prétends, repris-je, que vous m'aimiez ; que vous me le diſiez, que vous me le prouviez enfin.

Je prononçai ces paroles avec une intrépidité dont la veille elle ne m'auroit pas ſoupçonné, & qui lui parut ſi peu dans mon caractere, qu'elle ne ſongea ſeulement pas à s'en choquer. Elle ne me répondit que par un ſouris mépriſant, qui me fit ſentir le peu de cas qu'elle faiſoit de mes prétentions, & combien elle me croyoit incapable de les ſoutenir ; on ſe pique à moins. Je devins tout d'un coup ſi familier, que Madame de Lurſay en fut étourdie, & au point que je n'eus d'abord à combattre qu'une aſſez foible réſiſtance. Elle s'apperçut avec étonnement qu'elle ne

m'imposoit plus; & peut-être, si j'avois aidé au moment, ne l'auroit-elle pas reculé : mais au-milieu de ces emportements, que l'amour seul peut autoriser, j'étois si sûr de vaincre, j'apportois si peu de tendresse, qu'elle fut forcée d'en paroître mécontente. Cette façon trop déterminée me nuisit; ses yeux s'armerent d'un courroux véritable ; mais rien ne me contenoit : & persuadé qu'intérieurement elle souhaitoit d'être vaincue, en demandant pardon, je continuois d'offenser. Cependant je ne pus rien obtenir, soit que Madame de Lursay ne voulût pas m'accorder un triomphe que je ne rendois pas assez décent pour elle, soit que le peu d'usage que j'avois des femmes, ne me rendit pas aussi dangereux qu'il auroit fallu l'être.

Honteux d'une entreprise qui m'avoit si mal réussi, je laissai Madame de Lursay fort embarrassé de ce que je prévoyois qu'elle alloit me dire ; je crois qu'elle étoit en peine aussi de la façon dont elle devoit agir dans une circonstance si délicate. Me montrer trop d'indulgence, que n'en penserois-je pas ? affecter trop de colere, je pouvois en être découragé, & il étoit à craindre que pour les suites cela ne tirât à consé-

quence. Elle demeura quelque temps rêveuſe & ſans parler ; je l'imitois. Un homme un peu au fait du monde auroit dit, ſur ce qui venoit de ſe paſſer, mille jolies choſes qui aident une femme en pareil cas ; mais je n'en ſavois aucune, & il falloit que Madame de Lurſay tirât tout de ſon propre fonds, ou qu'elle ſe réſolût à ne me parler jamais. Elle prit enfin ſon parti ; ce fut de me témoigner, avec tendreſſe & dignité, qu'elle trouvoit mes procédés extrêmement ridicules. Je m'excuſai ſur l'amour ; elle me ſoutint qu'il ne conduit pas à perdre le reſpect ; très-reſpectueuſement je l'aſſurai du contraire : elle pouſſa la diſpute là-deſſus. A force de différer, nous perdîmes le fond de la queſtion, & je la terminai en lui baiſant la main qu'elle me tendit, en m'aſſurant pourtant qu'elle prendroit à l'avenir des précautions contre moi.

Cette menace m'effrayoit peu ; juſques dans ſa colere même, j'avois vu l'excès de ſa facilité : ma vengeance n'étoit que différée ; & aſſez mal-à-propos je ne crus pas devoir trop en preſſer les inſtants. Nous étions retombés dans le ſilence ; Madame de Lurſay, qui s'étoit conduite, ſur mon premier emporte-

ment, en perſonne ſenſée, étoit en droit d'en eſpérer un ſecond, & ſembloit s'y attendre. Elle ne ſavoit qui m'avoit fourni les lumieres qui l'avoient étonnée; & en ſe flattant peut-être que je ne les devois qu'à l'amour, elle dut ſans doute être ſurpriſe de les trouver auſſi bornées. Elle crut, toutes réflexions faites, qu'il ſeroit convenable de m'aider des ſiennes; & reprenant la converſation que nous venions de finir, elle me demanda, mais avec une douceur extrême, pourquoi j'avois paſſé de beaucoup de reſpect, même d'un reſpect trop timide, à une familiarité déſobligeante. Car enfin, ajouta-t-elle, je conçois qu'il y a des femmes auprès deſquelles l'homme du monde le moins aimable n'a beſoin que de leurs propres deſirs, & pour qui tout eſt moment & danger: qu'on leur manque, je n'en ſuis point étonnée; mais j'oſe dire que je ne ſuis point dans ce cas-là: je dois me croire, par ma façon de penſer & de vivre, à l'abri de certaines entrepriſes; cependant vous voyez ce qui m'arrive.

Outré d'une auſſi impudente hypocriſie, (car je ne voulus jamais croire que Verſac eût pu me tromper) d'abord je ne répondis rien: je ne pouvois

marquer à Madame de Luſay tout le mépris qu'elle m'inſpiroit, & lui répéter les diſcours ſur leſquels il étoit fondé, ſans l'obliger de me rendre toute la bonne opinion que j'avois eue d'elle, & je me mettois par-là, peut-être, dans l'impoſſibilité d'en triompher jamais.

Vous ne répondez rien, reprit-elle; craignez-vous de vous excuſer trop, ou ne daigneriez-vous pas le faire? Je ne ſavois que lui dire, & je rejettai tout encore une fois ſur l'amour que j'avois pour elle & ſur les bontés qu'elle m'avoit témoignées. A l'égard de l'amour, reprit-elle, je vous ai, je penſe, déja répondu que ce n'étoit pas une excuſe légitime: pour les bontés dont vous me parlez, je conviens que j'en ai pour vous; mais il en eſt de plus d'une eſpece, & je crois que les miennes ne vous mettent en droit de rien. Quand je me ſerois même oubliée au point que vous le ſuppoſez, un amant délicat, ou ne s'en ſeroit pas ſervi, ou n'en auroit pas abuſé comme vous venez de le faire. Elle ajouta à cela mille choſe finement penſées, & me fit enfin entrevoir de quelle néceſſité étoient les gradations. Ce mot, & l'idée qu'il renfermoit, m'étoient totalement inconnus: je pris la

liberté de le dire à Madame de Lurſay, qui, en ſouriant de ma ſimplicité, voulut bien prendre la peine de m'inſtruire. Je mettois chaque précepte en pratique à meſure qu'elle me le donnoit; & l'étude importante des gradations auroit pu nous mener fort loin, ſi nous n'euſſions entendu dans l'anti-chambre, un bruit qui nous força de l'interrompre.

Un laquais vint annoncer Madame & Mademoiſelle de Théville; je connoiſſois parfaitement ce nom. Madame de Théville & ma mere étoient aſſez proches parentes, mais aſſez mal enſemble depuis long-temps; & Madame de Théville ayant depuis demeuré preſque toujours en Province, je ne l'avois jamais vue. Elles entrerent; & ma ſurpriſe fut ſans égale, quand je trouvai dans Mademoiſelle de Théville cette inconnue que j'adorois, & à qui je croyois tant d'averſion pour moi. Je ne pourrois exprimer que foiblement le déſordre que cette vue me cauſa; combien d'amour, de tranſport & de craintes elle renouvella dans mon cœur. Madame de Lurſay l'accabloit de careſſes; & je jugeai, par le ton qu'elle prit avec Madame de Théville, qu'il y avoit entr'elles une intime amitié; cela me ſurprenoit d'au-

tant plus, que non-ſeulement je ne l'avois jamais vue chez Madame de Lurſay, mais encore que je ne lui en avois jamais entendu parler. Elle fit des reproches à ſon amie de ce qu'elle avoit été long-temps ſans la voir. Vous devez croire, répondit Madame de Théville, qu'il faut que des affaires très-importantes m'en ayent empêchée ; je ne ſuis reſtée à Paris que peu de temps, pendant lequel je vous ai vue ; obligée d'aller à la campagne, je n'en ſuis revenue que depuis deux jours, & j'y aurois même été plus long-temps, ſi elle avoit moins ennuyé Hortenſe.

Que ne devins-je pas, quand j'appris, par les diſcours de Madame de Théville, que le ſeul lieu où je n'euſſe pas cherché mon inconnue, étoit celui où je l'aurois rencontrée, & qu'en fuyant opiniâtrement Madame de Lurſay, j'aurois perdu toutes les occaſions de m'approcher d'Hortenſe ! En faiſant ces triſtes réflexions, je ne ceſſois pas de la regarder, & d'achever de me perdre auprès d'elle. Madame de Lurſay me préſenta, en me nommant à Madame de Théville, qui me parla obligeamment, quoique d'un air fort ſérieux, qu'elle prit peut-être à propos du froid qui étoit

entr'elle & ma mere. Si je ne parus pas lui plaire beaucoup, elle ne fit pas ſur moi non plus une impreſſion fort agréable. C'étoit une femme aſſez belle encore, mais dont la phyſionomie étoit haute & n'annonçoit pas beaucoup de douceur dans le caractere. Elle étoit, diſoit-on, ſort vertueuſe, & d'autant plus reſpectable, qu'elle étoit ſans faſte, qu'elle l'avoit toujours été, & ne croyoit pas pour cela qu'il lui fût permis de médire de perſonne; mais peu faite pour le monde, & le mépriſant, elle ne ſongeoit pas aſſez à plaire; on étoit forcé de la reſpecter, on l'admiroit, mais on ne l'aimoit pas.

Pour Mademoiſelle de Théville, elle me regarda, à ce que je crus, avec une extrême froideur, & répondit à peine au compliment que je lui fis. Il eſt vrai que j'ai penſé depuis qu'il n'étoit pas impoſſible qu'elle n'y eût rien compris; le trouble de mes ſens avoit paſſé juſqu'à mon eſprit, & la confuſion de mes idées m'empêchoit d'en exprimer bien aucune. L'air froid d'Hortenſe me piqua plus que celui de ſa mere. Rêveuſe, & comme embarraſſée de ma préſence, elle ne jettoit ſur moi que des regards triſtes ou diſtraits. Sa mere & Madame

de

de Lurſay qui ſe parloient, nous laiſſoient en liberté d'en faire autant; mais je ſentois trop vivement le plaiſir d'être auprès d'elle, pour pouvoir lui parler d'autre choſe que de mon amour, & rien dans cet inſtant n'en pouvoit autoriſer l'aveu. D'ailleurs, ce qui s'étoit paſſé aux Tuileries entr'elle & moi; l'indifférence avec laquelle elle avoit paru me revoir; cette paſſion ſecrete dont par ſes propres diſcours je la ſoupçonnois, tout contribuoit à me gêner auprès d'elle. Je cherchois vainement à commencer la converſation; la ſombre rêverie dans laquelle je la voyois plongée, augmentoit ma timidité. Quoi! me diſois-je, j'ai pu penſer que c'étoit moi qui l'avois frappée! j'ai oſé croire que cet inconnu ſi dangereux pour ſon cœur, n'étoit autre choſe que moi! Quelle erreur! Avec quelle indifférence, quel odieux mépris ne ſuis-je pas reçu d'elle! Ah! cet inconnu, quel qu'il ſoit, n'ignore plus ſon bonheur; il dit qu'il aime, il s'entend dire qu'il eſt aimé; leurs cœurs unis par les plus tendres plaiſirs, les goûtent ſans contrainte: & moi je nourris dans la douleur une funeſte paſſion, privé à jamais de la douceur de l'eſpérance! Par quelle cruelle bizarre-

rie faut-il que ce moment où elle m'inſpire le plus violent amour, ſoit celui où naiſſe ſa haine !

Ces affreuſes idées m'accabloient, & ne me guériſſoient pas; je m'en laiſſois pénétrer, lorſqu'on annonça Madame de Sénanges : tout entier à ma triſteſſe, à peine la remarquai-je quand elle entra; il n'en fut pas d'elle ainſi : elle me ſaiſit d'abord; & ſes yeux s'étoient promenés ſur toute ma perſonne, avant que j'euſſe ſeulement entrevu la ſienne.

Verſac que je quitte, dit-elle à Madame de Lurſay, vient de m'apprendre que vous reſtiez chez vous ce ſoir; c'eſt un temps dont je veux profiter: vous le voulez bien, n'eſt-il pas vrai ? Ne vous a-t-il pas dit, lui demanda Madame de Lurſay, que je vous faiſois bien des reproches de ce que je ne vous vois jamais ? c'eſt un étourdi, reprit-elle, il ne m'a rien dit de votre part; mais dites-moi donc, Reine, ce que vous devenez, qu'il n'eſt plus poſſible de vous trouver nulle part ?

Pendant ces compliments auſſi faux que fades, Madame de Sénanges me regardoit avec complaiſance; elle embraſſa Madame de Théville, qu'elle étoit, diſoit-elle, charmée de revoir,

& qu'elle gronda de s'être enterrée ſi long-temps dans la Province ; elle loua les charmes d'Hortenſe, mais en femme qu'ils ne ſatisfaiſoient pas : l'éloge fut court & ſec, & fait avec un air diſtrait & orgueilleux. Elle ne me dit rien ſur ma figure, mais elle la regardoit ſans ceſſe ; & je crois que ſi elle avoit cru honnête de m'en faire compliment, il auroit été plus ſincere & plus étendu que celui qu'elle fit à Mademoiſelle de Théville. En me parlant, elle ne me perdoit pas de vue ; & l'expreſſion qu'elle mettoit dans ſes regards étoit ſi marquée, que, tout ignorant que j'étois encore, il ne me fut pas poſſible de m'y tromper.

Madame de Sénanges, à qui, comme on le verra dans la ſuite, j'ai eu le malheur de devoir mon éducation, étoit une de ces femmes philoſophes, pour qui le public n'a jamais rien été ; toujours au-deſſous de tout ; plus connues encore dans le monde par leurs vices que par leur rang ; qui n'eſtiment le nom qu'elles portent, que parce qu'il ſemble leur permettre les caprices les plus foux & les fantaiſies les plus baſſes ; s'excuſant toujours ſur un premier moment, dont elles n'ont jamais ſenti la puiſſance, &

qu'elles veulent trouver par-tout; ſans caractere comme ſans paſſions ; foibles ſans être ſenſibles ; cédant ſans ceſſe à l'idée d'un plaiſir qui les fuit toujours; telles, en un mot, qu'on ne peut jamais ni les excuſer ni les plaindre.

Madame de Sénanges avoit été jolie, mais ſes traits étoient effacés ; ſes yeux languiſſants & abattus n'avoient plus ni feu ni brillant. Le fard qui achevoit de flétrir les triſtes reſtes de ſa beauté, ſa parure outrée, ſon maintien immodeſte, ne la rendoient que moins ſupportable. C'étoit enfin une femme à qui, de toutes ſes anciennes graces, il ne reſtoit plus que cette indécence que la jeuneſſe & les agréments ſont pardonner, quoiqu'elle déshonore l'un & l'autre; mais qui, dans un âge plus avancé, ne préſente plus aux yeux qu'un tableau de corruption, qu'on ne peut regarder ſans horreur.

A l'égard de l'eſprit, elle en avoit ; j'entends de celui qu'on trouve ſi communément dans le monde : ce n'étoit rien que ce qu'elle diſoit ; mais elle ne s'épargnoit rien, médiſoit toujours ; & ne penſant jamais bien, ne craignoit jamais de dire ce qu'elle penſoit. Elle avoit de ces tournures de Cour, bizar-

res, négligées & nouvelles, ou renouvellées; elle les aidoit d'un ton nonchalant & traîné; pareſſe affectée qu'on prend quelquefois pour du naturel, & qui n'eſt, à mon ſens, qu'une façon d'ennuyer plus lentement : malgré ſes rares talents pour le frivole, elle en ſortoit quelquefois, diſſertoit opiniâtrement; &, ſans juſteſſe & ſans connoiſſance, ne laiſſoit pas de juger : paîtrie au reſte de ſentiment & de probité, & toujours étonnée à l'excès des déréglements de ſon ſiecle, ſur leſquels elle gémiſſoit volontiers.

La reſpectable Sénanges, telle que je viens de la dépeindre, fut frappée à ma vue. Ce moment qui décidoit chez elle les grandes paſſions; ce moment malheureux dont elle ne pouvoit jamais ſe ſauver, parce que, comme elle le diſoit elle-même, il étoit impoſſible d'y réſiſter, l'entraîna & me la ſoumit. Ce n'eſt pas, elle me l'a avoué depuis, que j'euſſe bien préciſément tout ce qu'il falloit pour lui plaire; j'étois trop uni dans mes façons; je n'avois ni tons extravagants, ni manieres ridicules; je paroiſſois ignorer ce que je valois : mais en ſentant tout ce qui me manquoit, elle fut flattée de la gloire de me le faire

acquérir; elle ſe mit enfin en tête de me former. Terme à la mode, qui couvre bien des idées qu'il ſeroit difficile de rendre.

Pour moi, quand je l'eus bien examinée, il ne me vint pas dans l'eſprit que ce ſeroit elle qui me formeroit; & malgré ſes mines obligeantes, je ne vis d'abord en elle qu'une coquette délabrée, dont l'impudence me gênoit. J'avois encore ces principes de pudeur, ce goût pour la modeſtie, que l'on appelle dans le monde ſottiſe & mauvaiſe honte; parce que s'ils y étoient encore des vertus ou des agréments, trop de perſonnes auroient à rougir de ne les point poſſéder.

Je ne ſais ſi Madame de Sénanges s'apperçut que ces regards avides qu'elle jettoit ſur moi, m'embarraſſoient; mais elle ne s'en contraignit pas davantage. Pour que je connuſſe bien tout le prix de ma conquête, elle m'étala toute ſa nonchalance & toutes ſes graces, & joignit, pour m'achever, tous les ridicules de ſa perſonne à ceux de ſa converſation. Je me reprochai enfin de donner tant d'attention à quelqu'un qui ſe définiſſoit au premier coup d'œil; & quelque froideur que je trouvaſſe dans

Mademoiſelle de Théville, je cherchai ſa vue comme le contrepoiſon à celle de Madame de Sénanges. Elle l'écoutoit ; & je crus remarquer à ſa rougeur & à ſon air dédaigneux, qu'elle en jugeoit comme moi : cela ne me ſurprit pas. Je réfléchiſſois avec étonnement ſur la diſtance prodigieuſe qui étoit entre elle & Madame de Sénanges ; ſur ces graces ſi touchantes, ce maintien ſi noble, réſervé ſans contrainte, & qui ſeul l'auroit fait reſpecter, ſur cet eſprit juſte & précis, ſage dans l'enjouement, libre dans le ſérieux, placé par-tout. Je voyois de l'autre côté ce que la nature la plus perverſe, & l'art le plus condamnable, peuvent offrir de plus bas & de plus corrompu.

Madame de Sénanges, qui, pour ſe prouver ſon mérite, penſoit plutôt au nombre de ſes amants qu'au temps qu'ils avoient voulu demeurer dans ſes chaînes, étoit très-perſuadée que ſes charmes agiſſoient ſur moi comme il lui convenoit, & qu'elle ne s'en retourneroit pas ſans une déclaration en bonne forme.

Cette idée la rendoit d'une gaieté déteſtable, lorſque Verſac, que ſon fracas annonçoit de loin, entra, ſuivi du Mar-

quis de Pranzi, homme à la mode, élevé & copie éternelle de Verſac. Madame de Lurſay rougit en le voyant, & le reçut d'un air embarraſſé. Verſac, qui avoit prévu cette réception, ne fit pas ſemblant d'appercevoir le trouble où la préſence de Pranzi jettoit Madame de Lurſay; il ne remarqua d'abord que Madame de Sénanges; & affectant un air étonné : Elle ici, s'écria-t-il, en regardant Madame de Lurſay; elle ici! mais eſt-ce que je me ſerois trompé? Que voulez-vous donc dire, demanda-t-elle? Ah! rien, répondit Verſac, en baiſſant un peu la voix; c'eſt ſeulement que j'ai cru que quand on avoit quelqu'un à qui l'on prenoit intérêt, on n'imaginoit pas de le laiſſer voir à Madame de Sénanges. Je ne la crois redoutable ici pour perſonne, repliqua-t-elle. Eh oui, reprit-il; c'eſt ce qui fait que je me ſuis trompé.

Il auroit ſans doute pouſſé vivement Madame de Lurſay qu'il n'aimoit pas, ſi Mademoiſelle de Théville, qu'alors il enviſagea, ne lui eût donné d'autres idées; il demeura un inſtant comme ébloui. Surpris de ce qu'une beauté ſi rare avoit été ſi long-temps cachée pour lui, il la regardoit avec un air d'éton-

nement & d'admiration; il ſalua Madame de Théville & elle, avec un reſpect qui ne lui étoit pas ordinaire; & aprés les premieres politeſſes : Quel ange! quelle divinité eſt donc deſcendue chez vous, Madame, demanda-t-il tout bas à Madame de Lurſay? quels yeux! que de nobleſſe! que de graces! & comment avons-nous pu juſques à prèſent ignorer ce que Paris a vu de plus beau & de plus parfait? Madame de Lurſay lui dit tout bas qui elle étoit : admirez-la, ſi vous voulez, ajouta-t-elle; mais je ne vous conſeille pas de l'aimer. Eh! pourquoi, s'il vous plaît, repliqua-t-il? C'eſt que vous pourriez n'y pas réuſſir. Ah! parbleu, reprit-il, c'eſt ce que je ſuis curieux de voir; & puis, reprenant haut la converſation : Madame, lui dit-il, je me flatte que vous ne trouverez pas mauvais que je vous aie amené M. de Pranzi; c'eſt une ancienne connoiſſance pour vous, un vieil ami : l'on revoit ces gens-là avec plaiſir, n'eſt-il pas vrai? Quand on a, pour ainſi dire, vu naître les gens, qu'on les a mis dans le monde, on a beau les perdre de vue, on s'intéreſſe à eux, on eſt toujours charmé de les retrouver. Il me fait honneur, répon-

dit Madame de Lurſay d'un air contraint. Eh bien! reprit Verſac, vous n'imagineriez pas la peine que j'ai eue à le déterminer; il ne vouloit pas venir, parce que, dit-il, il y a quelques années qu'il ne vous a rendu ſes reſpects : mauvais ſcrupules! car quand on s'eſt une fois bien connu, l'on ſe met au-deſſus de ces frivoles bienſéances.

L'air ricaneur & malin de Verſac, & l'embarras de Madame de Lurſay, me ſurprirent d'abord, moi qui n'étois au fait de rien. J'ignorois qu'il y avoit dix ans que le public avoit donné Pranzi à Madame de Lurſay, & qu'il y avoit apparence qu'elle l'avoit pris. Elle auroit eu raiſon de ſe défendre d'avoir jamais pu faire un pareil choix; & ſi l'on peut juger le cœur d'une femme ſur les objets de ſes paſſions, rien n'étoit plus capable d'avilir Madame de Lurſay, & de la rendre à jamais mépriſable, que ſon goût pour M. de Pranzi.

C'étoit un homme qui, noble à peine, avoit ſur ſa naiſſance cette fatuité inſupportable même dans les perſonnes du plus haut rang, & qui fatiguoit ſans ceſſe de la généalogie la moins longue que l'on connût à la Cour. Il faiſoit avec cela ſemblant de ſe croire brave;

ce n'étoit pas cependant ce ſur quoi il étoit le plus incommode : quelques affaires qui lui avoient mal tourné, l'avoient corrigé de parler de ſon courage à tout le monde. Né ſans eſprit, comme ſans agrémens, ſans figure, ſans biens, le caprice des femmes & la protection de Verſac en avoient fait un homme à bonnes fortunes, quoiqu'il joignît à ſes autres défauts le vice bas de dépouiller celles à qui il inſpiroit du goût. Sot, préſomptueux, impudent, auſſi incapable de bien penſer, que de rougir de penſer mal ; s'il n'avoit pas été un fat (ce qui eſt beaucoup, à la vérité), on n'auroit jamais ſu ce qui pouvoit lui donner le droit de plaire.

Quand Madame de Lurſay n'auroit pas cherché à enſevelir ſes foibleſſes, auroit-elle pu, ſans horreur, ſe ſouvenir que M. de Pranzi lui avoit été cher ? Ce n'étoit peut-être pas ce motif qui lui faiſoit ſupporter ſi impatiemment ſa préſence ; mais la méchanceté que Verſac lui faiſoit, les diſcours qu'il lui avoit tenus l'après-dînée, & les ſujets qu'elle lui avoit donnés de ſe plaindre d'elle, la faiſoient frémir pour le reſte de la journée. Elle ne pouvoit pas douter qu'il n'eût pénétré ſon amour pour moi, & qu'il ne fût tout occupé du ſoin d'en

inſtruire le public, & de la perdre peut-être dans mon eſprit. Verſac étoit un de ces hommes à qui l'on ne peut pas plus impoſer ſilence, que leur confier un ſecret. Qu'elle s'obſervât ou non ſur ſa conduite avec moi, elle ſentoit qu'il n'en ſeroit ni plus trompé, ni plus ſage. Cette cruelle ſituation la plongeoit dans un chagrin que l'on remarquoit viſiblement; & le diſcours de Verſac ſur elle & ſur Pranzi, l'avoit jettée dans la derniere confuſion. Je l'en vis rougir ſans y répondre; & je conclus ſur le champ, de ſon ſilence, & de ſon air humilié, que Pranzi étoit infailliblement un de mes prédéceſſeurs.

Verſac ne s'apperçut pas plutôt du ſuccès des coups qu'il portoit à Madame de Lurſay, qu'il réſolut de les redoubler; & continuant ſon diſcours: Devineriez-vous bien, Madame, dit-il à Madame de Lurſay, d'où j'ai tiré Pranzi aujourd'hui? où cet infortuné alloit paſſer ſa ſoirée? Eh, paix! interrompit Pranzi; Madame connoît, ajouta-t-il d'un air railleur, mon reſpect, &, ſi j'oſe le dire, mon tendre attachement pour elle. Je me ſouviens de ſes bontés, & je n'aurois point réſiſté à Verſac, ſi j'avois pu croire qu'elle me les eût con-

ſervées. Diſcours poli, dit Verſac, & qui ne détruit rien de ce que je voulois dire: en honneur, il alloit ſouper tête-à-tête avec la vieille Madame de ***. Ah, mon Dieu! s'écria Madame de Sénanges, eſt-il vrai, Pranzi? quelle horreur! Mde. de ***! Mais cela a cent ans! Il eſt vrai, Madame, reprit Verſac; mais cela ne lui fait rien; peut-être même la trouve-t-il trop jeune: quoi qu'il en ſoit, ce que je ſais & quelques autres auſſi, c'eſt que vers cinquante ans on ne lui déplait pas.

Pendant cette impertinente converſation, Verſac ne ceſſoit de regarder Mademoiſelle de Théville; mais avec une attention ſi particuliere, que je ne pus m'empêcher d'en frémir. L'idée que je m'étois faite de ce grand homme, autoriſoit mes craintes. Je croyois qu'il n'y avoit ni vertu, ni engagement qui pût tenir contre lui, & il le croyoit lui-même; il ne douta donc pas un moment, malgré le pronoſtic de Madame de Lurſay, qu'il ne ſéduiſît promptement Mademoiſelle de Théville: mais elle en avoit entendu dire tant de mal, que, ſans compter ſur ſa vertu, il la trouva prévenue contre lui. Il s'apperçut bientôt qu'elle étoit inſenſible aux

agaceries des yeux, & qu'elle n'avoit pas été étonnée de ſa figure : cela le ſurprit. Vainqueur né des femmes, honoré de tant de triomphes, & dans ſon genre le premier des conquérants, il ne pouvoit pas croire qu'il pût manquer un cœur ; mais quand ce cœur, qu'il vouloit attaquer, n'eût pas alors été rempli de la paſſion la plus vive, il étoit vertueux : choſe que Verſac avoit trouvée ſi rarement, qu'à peine pouvoit-il imaginer qu'elle exiſtât.

L'indifférence de Mademoiſelle de Théville ne le découragea cependant pas ; il ſavoit qu'elle étoit fille : titre gênant, qui oblige celles qui le portent à mieux diſſimuler leurs deſirs que les femmes, à qui l'uſage du monde, l'habitude & l'exemple donnent moins de timidité. D'ailleurs, elle étoit devant ſa mere ; & cette mere, dont l'air étoit ſévere & réſervé, devoit lui impoſer & la contraindre. Ces réflexions, que vraiſemblablement il fit, le calmerent : il compta, comme Madame de Sénanges avoit fait, qu'il ne ſortiroit pas ſans avoir, à peu de choſe près, arrangé cette affaire à ſa ſatisfaction ; encore rougiſſoit-il en lui-même, du répit qu'il ſe voyoit forcé d'accorder. Pour tâcher

de ſavoir plutôt encore à quoi s'en tenir, il étala ſes charmes : il avoit la jambe belle, il la fit valoir ; il rit le plus ſouvent qu'il put, pour montrer ſes dents ; il prit enfin les contenances les plus déciſives, celles qui montrent le mieux la taille, & en développent le plus les graces.

Allarmé des deſſeins d'un homme à qui l'on croyoit qu'il étoit ridicule de réſiſter, & commençant à avoir mauvaiſe opinion des femmes auſſi ſottement que je l'avois eue bonne, j'examinois Mademoiſelle de Théville. Elle regardoit Verſac avec une froideur ſinguliere & une ſorte de mépris qui ne laiſſerent pas de me raſſurer. Pour M. de Pranzi, qui s'aviſa auſſi de lui donner des marques d'attention, elle ne daigna ſeulement pas témoigner qu'elle s'apperçût de ſa préſence.

A peine Verſac s'étoit aſſis, que Madame de Sénanges, toujours ne ſachant que dire, & n'en parlant que plus, ſe mit à l'interroger. Peut-on ſavoir, lui demanda-t-elle, d'où vient Verſac ? A quels divins amuſements il avoit deſtiné ſa journée ? Quelle heureuſe belle a tout aujourd'hui poſſédé ce héros ? Vous demandez tant de choſes, reprit-il, que

je doute que je vous satisfasse sur aucune. Il devient discret, s'écria spirituellement Madame de Sénanges ; mais, Madame, ne vouloir pas nous dire ce qu'il a fait aujourd'hui, cela est admirable ! pour moi, j'en suis confondue au possible. Dites-nous donc, petit Comte, nous vous garderons le secret. Voilà, dit Madame de Lursay, une belle façon de l'encourager ! Laissez-la parler, Comte, & soyez sûr que tout Paris saura demain ce que vous aurez conté ce soir.

En vérité ! s'écria Versac, vous parlez de ma discrétion comme si elle devoit vous être indifférente à toutes deux : vous savez cependant qu'il y a des choses dont je n'ai jamais parlé ; & l'on pourroit, avec un peu de politesse, me remercier.... Eh ! de quoi ? répondit l'intrépide Madame de Sénanges. Poursuivez, Madame, reprit Versac avec un ris moqueur, ce courage-là vous sied bien.

Madame de Sénanges, tout étourdie qu'elle étoit, connoissoit Versac ; & n'osant pas le défier sur l'indiscrétion, elle lui demanda où il en étoit avec une femme qu'elle lui nomma. Moi, dit-il, je ne la connois pas. Beau mystere ! reprit-elle, pendant que tout Paris sait que vous en êtes passionnément amou-

reux. Rien n'eſt plus faux, répondit-il; & Paris qui ſait tout, ne ſait pourtant pas cela ſi bien que moi. Le vrai de l'aventure eſt que cette femme, qu'à peine je connois de vue, s'eſt coëffée de l'idée que je l'aimerois un jour, & qu'en attendant que cela arrive, elle dit à tout le monde que nous ſommes bien enſemble. Cette impertinence a même pris de façon que, pour peu que cela continue, je ferai prier cette femme, mais très-ſérieuſement, de ne me plus donner de ridicules. Mais il me ſemble, dit Madame de Lurſay, que c'eſt ſur elle, & non pas ſur vous que tombe le ridicule. Mon Dieu! Madame, dit-il, on voit bien que vous ne ſentez pas toutes les conſéquences qu'un diſcours pareil entraîne. Mais elle eſt jolie, reprit Madame de Sénanges. Oui, elle eſt jolie, dit Pranzi, cela eſt vrai; mais cela eſt obſcur: c'eſt une femme de fortune, cela n'a point de naiſſance, elle ne convient pas à un homme d'un certain nom, & il faut ſur-tout dans le monde garder les convenances. L'homme de la Cour le plus déſœuvré, le plus obéré même, ſeroit encore blâmé, & à juſte titre, de faire un pareil choix. J'aime Pranzi, dit Verſac en raillant, il a des façons de

penſer tout-à-fait nobles. En effet, ces femmes-là ne ſont bonnes qu'à ruiner ; & lorſque, comme lui, par exemple, ce n'eſt pas cette idée qui détermine, il ne faut pas permettre qu'elles ſe faſſent une réputation à nos dépens. Aſſurément, reprit Madame de Lurſay, elles ont grand tort, & vous m'ouvrez les yeux. Parbleu ! s'écria Verſac avec un air de dépit, c'eſt une choſe ſinguliere, oui, que la perſécution de ces petites eſpeces ; encore avec elles n'eſt-on pas ſûr du ſecret : comme ce n'eſt que par vanité qu'elles vous recherchent, vous en êtes à peine aux pourparlers, que votre affaire eſt auſſi publique que ſi vous aviez de quoi vous en faire honneur. Je ſuis ſurpriſe, reprit Madame de Lurſay, que vous, qui n'avez jamais ſu rien taire, vous vous plaigniez d'une indiſcrétion que vous auriez, ſi on ne l'avoit pas. Vous ſavez le contraire, Marquiſe, répondit-il ; vous m'avez connu certaine affaire dont je ne diſois rien, & ſur laquelle j'aurois bien voulu que vous n'euſſiez point parlé plus que moi. Réellement vous m'aviez déja fait tant de tracaſſeries, que vous auriez fort bien pu vous diſpenſer de me faire celle-là.

Verſac, qui n'étoit venu chez Madame de Luſay que pour ſe donner le plaiſir de la mortifier, n'auroit pas manqué une occaſion où elle s'enferroit d'elle-même, ſi l'on ne fût venu dire qu'on avoit ſervi. Réſolu de la pourſuivre, il commença par avertir en ſecret Madame de Sénanges, de qui il avoit pénétré les intentions, que Madame de Lurſay faiſoit tout ce qui étoit convenable pour que nous fuſſions bien enſemble ; il ne doutoit pas de l'uſage qu'elle feroit de cet avis, & qu'au moins elle en redoubleroit ſes agaceries. Ce ne fut pas tout ; il pria Pranzi de vouloir bien traiter familiérement avec elle, & de faire tout ce qui ſeroit poſſible honnêtement, pour que je ne puſſe pas douter qu'elle l'avoit autrefois bien traité.

Nous nous mîmes à table ; je fis vainement ce que je pus pour être auprès de Mademoiſelle de Théville, ou pour éviter du moins Madame de Sénanges : rien de tout cela ne me fut poſſible. Madames de Sénanges, dont la réſolution étoit priſe, me mit d'autorité entr'elle & Verſac, qui de ſon côté ne put parvenir à s'approcher de Mademoiſelle de Théville, que ſa mere & Madame de Lurſay gardoient ſoigneuſement contre lui.

L'esprit qu'on employe ordinairement dans le monde, est borné, quoi qu'on en dise ; & ce ton charmant, qu'on appelle le ton de la bonne compagnie, n'est le plus souvent que le ton de l'ignorance, du précieux & de l'affectation. Ce fut le ton de notre souper; Madame de Sénanges & M. de Pranzi parlant toujours, & laissant rarement à la raison de quelques-uns d'entre nous, & à l'enjouement de Versac, le temps de paroître & de briller.

Tout occupée qu'étoit Madame de Sénanges de son esprit, elle me faisoit des agaceries sans ménagement; soit que ce fût sa coutume de ne se contraindre jamais davantage, ou qu'elle le fît à dessein de tourmenter Madame de Lursay, à qui je m'appercevois qu'elles ne plaisoient pas, d'autant moins que j'avois en effet la fatuité de m'y prêter un peu. Ce n'étoit pas que je ne fusse extrêmement prévenu contre Madame de Sénanges ; mais j'étois comme tous les hommes du monde, qu'une conquête de plus, quelque méprisable qu'elle puisse être, ne laisse pas de flatter : d'ailleurs, j'imaginois par-là me venger de Mademoiselle de Théville, que j'affectois alors de regarder avec autant d'indiffé-

rence que j'avois cru lui en remarquer pour moi.

Pendant que je me livrois aux ridicules propos de Madame de Sénanges, Mademoiſelle de Théville tomba dans une rêverie profonde. De temps en temps elle me regardoit, & quelquefois avec une ſorte de mépris que je n'interprétois pas en bien, & dont de moment en moment je lui voulois plus de mal; la ſeule choſe qui pût m'en conſoler, étoit le peu de cas qu'elle s'obſtinoit toujours à faire de Verſac, qu'un accident ſi extraordinaire mettoit preſque hors de lui. Madame de Lurſay, tourmentée par la jalouſie que lui cauſoit Madame de Sénanges, & par les propos indécents, équivoques & familiers que lui tenoit M. de Pranzi, étoit, malgré ſon attention ſur elle-même, d'une triſteſſe mortelle. La perte de mon cœur qu'elle craignoit de faire, ſa réputation cruellement compromiſe, & entre les mains de deux étourdis, qu'elle voyoit conjurés contr'elle, & qu'elle étoit forcée de ménager: pouvoit-il être pour elle de ſituation plus affreuſe?

Jamais la converſation ne tournoit vers la médiſance, que, craignant d'en devenir l'objet, elle ne fît ſon poſſible

pour la déranger; mais la choſe étoit difficile avec Verſac : le malheur de ne pas plaire à Mademoiſelle de Théville, lui donna de l'humeur, & toutes les femmes en ſouffrirent.

Avez-vous oui parler, demanda-t-il, de la conduite de Madame de***, & en concevez-vous une plus ſinguliere? avoir pris à ſon âge, après avoir été dévote deux fois, le petit de***! Cela eſt plaiſant, dit Madame de Sénanges, & en même-temps très-ridicule, très-abſurde; car enfin, après s'être retirée du monde avec tant d'éclat, il y falloit du moins rentrer par une aventure plus ſérieuſe. Qui que ce fût qu'elle prît, dit Madame de Théville, je ne vois pas qu'au fond elle en eût été moins blâmable. Oh! pardonnez-moi, Madame, répondit Verſac; ſur ces ſortes de choſes, le choix ne laiſſe pas d'être important. L'on eſt quelquefois moins blâmée d'un Magiſtrat que d'un Colonel; & pour une prude, par exemple, l'un eſt plus convenable que l'autre : car à cinquante ans prendre un jeune homme, c'eſt ajouter au ridicule de la paſſion, celui de l'objet. C'eſt qu'il y a, reprit Madame de Sénanges, des femmes qui ne ſavent ce que c'eſt que ſe reſpecter,

Oui, répondit Versac d'un ton ironique, & en la regardant, cela est vrai, il y en a; & en vérité les femmes.... Oh! point de theses générales, interrompit-elle, elles sont toujours en droit de déplaire. Et moi je soutiens le contraire, reprit-il, ce sont celles qui ne doivent jamais fâcher. Quoi! repliqua-t-elle, si vous dites, par exemple, que toutes les femmes sont faciles à vaincre, si vous imputez à toutes les déréglements dont quelques-unes seulement sont capables, vous croyez que toutes ne doivent pas s'en offenser? Sans doute, reprit-il, je le crois; plus encore, c'est qu'il n'y a préciſément que celles qui sont dans le cas de se rendre promptement, qui n'aiment pas à l'entendre dire, & qui s'en plaignent. Je pense comme vous, dit Madame de Théville: une femme raisonnable ne doit point s'attribuer ce qui n'est dit que pour celle qui ne l'est pas; & pourvu que je ne me rende pas, moi, il m'est fort indifférent qu'on dise qu'aucune femme ne sait résister. Mais comptez-vous pour rien, Madame, dit Madame de Lursay, l'opinion que de pareils discours peuvent donner de nous? Eh oui! ajouta Madame de Sénanges, & que, sur un aussi

faux principe, un homme, en nous regardant seulement, croye que nous sommes subjuguées ? Hélas ! Madame, dit Versac, c'est qu'il en est malheureusement tant d'exemples, qu'il y a plus de sottise à ne le pas penser, que de fatuité à le croire. Eh ! que vous importe qu'on vous croye subjuguée, lorsque vous ne l'êtes pas, répondit Madame de Théville; que fait à votre vertu l'opinion d'un fat ? croyez-moi, Madame, pour peu qu'un homme vive dans le monde, il sait bientôt que les femmes ne sont ni toutes vicieuses, ni toutes vertueuses, & l'expérience lui apprend aisément quelles sont les exceptions qu'il doit faire. Quand cela seroit vrai, Madame, lui dit Madame de Lursay, cela nous expose-t-il moins aux sottes idées d'un jeune homme, qui, en attendant l'usage du monde & l'expérience, commence toujours par mal penser de nous ? & qui quelquefois, reprit Versac, avec l'expérience & l'usage, ne trouve pas de quoi changer d'avis. En vérité, Monsieur, dit Madame de Sénanges, vous parlez comme quelqu'un qui n'auroit jamais vu que *mauvaise compagnie*. Avant que de vous répondre là-dessus, je voudrois bien, Madame, lui dit-il, que vous

vous me diſiez ce que c'eſt *mauvaiſe compagnie ?* Eh mais ! répondit-elle, ce ſont des femmes d'une certaine façon. Vous conviendrez aiſément, reprit-il, que votre définition n'eſt pas juſte, puiſqu'en me ſervant du même terme, je puis rendre l'idée contraire, & vous dire que des femmes d'une certaine façon, ſont des femmes de *bonne compagnie*. Mais expliquons votre idée : par femmes de *bonne compagnie*, qu'entendez-vous ? ſont-ce les femmes vertueuſes, ces femmes qui n'ont jamais eu la moindre foibleſſe à ſe reprocher ? Sans doute ! reprit-elle. Sans doute ! s'écria Verſac ; quoi ! vous mettez au même rang une femme notée par des aventures infâmes, & celle qui n'aura eu qu'une foibleſſe, que, par ſa façon de penſer, elle aura rendu reſpectable ! Ah ! Madame, je ſuis moins cruel : ce ne ſont pas ces femmes-là que j'appellerois *mauvaiſe compagnie ;* & ſi vous les trouvez telles, je conviendrai avec vous que je ne vois pas *bonne compagnie*, puiſque, de toutes les femmes que je vois, je n'en connois pas une qui n'ait été ſenſible, ou qui ne le ſoit encore. Quand cela ne ſeroit pas, Monſieur, vous ne le croiriez point, reprit Madame de

Lurſay, & vouspenſez ſi mal de nous... Il eſt vrai, Madame, interrompit-il, il eſt des femmes dont je penſe on ne peut pas plus mal, dont je regarde le manege avec mépris, & auxquelles enfin je ne connois nulle ſorte de vertu ; qui n'ont pas des foibleſſes, mais des vices ; toujours les premieres à crier ſur ce que l'on dit de leur ſexe, parce qu'elles ont toujours à couvrir leur intérêt particulier de l'intérêt général. Pour celles-là, ſans doute, le moindre trait eſt cruel : elles perdent tant à être connues, & dans le fond de leur cœur le ſavent ſi bien, qu'elles ne peuvent ſupporter rien de ce qui les démaſque ou les définit. Ainſi quand je dirai : *les femmes ſe rendent promptement, à peine attendent-elles qu'on les en prie ;* ſi je fais un portrait déſavantageux de quelques-unes, il me ſera permis de croire que celles qui s'élevent contre, penſent qu'il leur reſſemble. Sans doute, Monſieur, dit Madame de Théville ; & la colere ſur ces ſortes de choſes, prouve ſeulement qu'on penſe mal de ſoi-même. Eh bien ! Madame, dit Verſac en s'adreſſant à Madame de Sénanges, qui me faiſoit des mines, concevez-vous à préſent pourquoi tant de femmes ſont fâchées,

& pourquoi Madame de Théville ne l'eſt point ? Tout ce que je conçois, répondit-elle, c'eſt qu'il vous ſied moins qu'à un autre de parler mal des femmes, & que le plus grand de leurs ridicules eſt de vous traiter comme elles font. C'eſt peut-être à cauſe de cela, reprit-il en riant, que j'en ai ſi mauvaiſe opinion. Ce qui m'outre de fureur, dit-elle, c'eſt que ce ton de mépriſer les femmes devient à la mode, & qu'il n'y a pas juſqu'aux *Auteurs* qui ne l'ayent pris. Il me tomba entre les mains, il y a quelque temps, une brochure déteſtable, où nous étions traitées à faire horreur : auſſi ne l'achevai-je pas. En vérité, dit Madame de Lurſay, ces mauvais petits livres-là devroient bien être défendus. Pourquoi donc, Madame, repliqua Verſac ? les femmes font ce qu'il leur plaît; l'Auteur en écrit ce qu'il veut : il en dit du mal, elles en diſent de ſon livre ; elles ne ſe corrigent pas, ni lui non plus peut-être ; juſqu'ici je les trouve quitte à quitte.

En achevant ces paroles, on leva la table ; Verſac commençant à douter de la réuſſite de ſes projets, Madame de Sénanges, occupée à pouſſer les ſiens, & Madame de Lurſay déſeſpérée

des façons mal-honnêtes de M. de Pranzi, qui la preſſoit aſſez haut de lui rendre des bontés qui, diſoit-il, lui devenoient plus néceſſaires que jamais. Quelque chagrin que de pareils diſcours lui cauſaſſent, il n'égaloit pas celui de m'avoir vu répondre à Madame de Sénanges, ſur qui, malgré la contrainte qu'elle s'impoſoit, elle jettoit de temps en temps des yeux d'indignation & de mépris. Elle l'avoit entendue me parler ſentiment pendant tout le ſouper, & ſe plaindre de ce que tout ce qu'il y avoit de mieux en France allant chez elle, je n'avois pas encore ſongé à m'y faire préſenter. Elle la connoiſſoit trop, pour ne pas ſavoir que les compliments les plus ſimples avoient toujours chez elle un objet marqué : on m'avoit trop interrogé ſur l'état de mon cœur, pour que cette curioſité ne fût qu'indifférente. Madame de Sénanges étoit vive, ne ménageoit rien quand il s'agiſſoit d'une conquête nouvelle, cherchoit moins à toucher qu'à plaire, & diſpenſoit volontiers de l'amour & de l'eſtime, pourvu qu'elle inſpirât des deſirs. Madame de Lurſay n'ignoroit pas à quel point nous en ſommes ſuſceptibles ; & même, en me ſuppoſant extrêmement amoureux, elle

ne doutoit pas que je ne me livraſſe, pour le moment du moins, à une femme qui ſauroit malgré moi-même me le faire trouver, & m'y ramener plus d'une fois. La froideur que j'avois marquée pour elle depuis mon manque de reſpect, le peu de ſoin que j'avois pris de lui plaire, la complaiſance que j'avois eue pour Madame de Sénanges, tout lui faiſoit craindre que je ne fuſſes près de changer. Impatiente de connoître mes ſentiments, elle n'oſoit cependant s'en inſtruire. Au milieu de tant de monde, & qui lui étoit ſi ſuſpect, le moyen d'arranger un rendez-vous ? D'ailleurs, comment, après ce qui s'étoit paſſé entre nous, me le propoſer ſans me donner d'elle les plus affreuſes idées ? Heureuſement pour moi, la décence l'emporta. Madame de Sénanges, qui en étoit un peu moins ſuſceptible, & qui avoit vu que je ne m'aidois preſque pas, que les regards les plus marqués ne m'inſtruiſoient point, & qu'aux prieres preſſantes qu'elle m'avoit faites de la voir, je n'avois répondu que par des révérences, qui ne décidoient pas ſon état, ne ſavoit plus comment me faire comprendre ce qu'elle exprimoit ſi bien.

Il ne lui reſtoit plus, pour me mettre au fait, qu'un mot; mais toute irréguliere qu'elle étoit, elle n'oſa pas le prononcer, ſoit parce que je ne l'en preſſai point, ou, ce qui eſt auſſi vraiſemblable, parce qu'elle ignoroit que j'avois beſoin de l'explication la plus claire.

Nous avions épuiſé à ſouper ce qu'il y avoit de plus nouveau en médiſance: ſans cette reſſource, on ſoutient difficilement la converſation; & devant Verſac & Madame de Sénanges, la raiſon ne pouvoit point paroître long-temps. Bientôt nous ne ſûmes plus que dire. Madame de Lurſay, que M. de Pranzi continuoit à impatienter, propoſa de jouer; nous y conſentîmes, & moi ſur-tout qui eſpérois que le jeu me mettroit auprès de Mademoiſelle de Théville. Le ſort ne me ſervit cependant pas auſſi-bien que je le deſirois. Madame de Lurſay, qui connoiſſoit toute la mauvaiſe volonté de Verſac, & qui vouloit ſe donner en ſpectacle devant lui le moins qu'il lui ſeroit poſſible, me mit avec Madame de Théville, contre Madame de Sénanges & contre lui, & fit une repriſe d'hombre avec Hortenſe & M. de Pranzi. Dans le chagrin que j'en eus, je penſai rompre la partie que je venois

d'accepter. Pour m'en dédommager du moins, je me plaçai de façon que j'avois Mademoiſelle de Théville en face : pénétré du plaiſir de la regarder, je ne fus pas un inſtant ce que je faiſois. Occupé d'elle ſans relâche, je ne m'attachois qu'à ſes mouvements. Nous nous ſurprenions quelquefois à nous regarder; il ſembloit que nous euſſions le même intérêt à démêler ce qui ſe paſſoit dans nos cœurs. La triſteſſe où je la voyois plongée, m'en cauſoit à moi-même; & les réflexions qu'elle me faiſoit faire, me donnerent des diſtractions ſi fréquentes, que Verſac, qui crut qu'elles avoient Madame de Lurſay pour principe, ne put s'empêcher d'en rire, & de les faire remarquer à Madame de Sénanges, qui en hauſſa les épaules de pitié, ſans cependant en rien diminuer des eſpérances qu'elle avoit fondées ſur ma perſonne.

Le jeu ne nous intéreſſoit pas aſſez pour nous tenir dans le ſilence. Verſac & Madame de Sénanges donnoient de temps en temps carriere à leur humeur médiſante; ce qui, joint à mon peu d'application, impatientoit Madame de Théville, qui aimoit le jeu comme une femme qui n'aime point autre choſe. Ver-

ſac chantoit entre ſes dents des couplets nouveaux & fort méchants. Madame de Sénanges, que la calomnie amuſoit, ſous quelque forme qu'elle ſe préſentât, les demanda à Verſac, qui répondit qu'il ne les avoit pas, & qu'il étoit aſſez malheureux pour ne les ſavoir que par fragments. Je les ai, Madame, lui dis-je, & ſur le champ je les lui offris. Elle s'opiniâtra poliment à les refuſer, & me pria ſeulement de vouloir bien les lui faire copier. Je lui promis de les lui envoyer le lendemain matin. Les envoyer! dit Verſac, d'un air d'étonnement, vous n'y penſez pas! Ne voyez-vous pas bien, ajouta-t-il tout bas, qu'on ne vous les auroit point demandés ſi l'on n'avoit pas cru que vous les porteriez vous-même? C'eſt la regle. N'eſt-il pas vrai, demanda-t-il à Madame de Sénanges, on porte ſoi-même ces ſortes de bagatelles? Cela eſt plus poli, répondit-elle en ſouriant; mais je ne veux pourtant pas le gêner. Je ſentis bien que par cette démarche, Madame de Sénanges vouloit me faire entrer en commerce avec elle; mais ne pouvant l'éviter ſans une impoliteſſe impardonnable, je pris le parti de me ſoumettre à la déciſion de Verſac, & de

dire à Madame de Sénanges que je lui porterois le lendemain les vers qu'elle ſouhaitoit, puiſqu'elle vouloit bien me le permettre. Elle parut contente de l'aſſurance que je lui en donnois ; & Verſac, qui mettoit ſi bien les affaires en train pour tourmenter Madame de Lurſay, en fut, je crois, encore plus charmé que Madame de Sénanges.

Nos parties finirent peu de temps après, à l'extrême ſatisfaction de Madame de Lurſay, qui, pour tâcher de détourner Verſac, s'étoit ſacrifiée, non-ſeulement en jouant avec un homme qu'elle déteſtoit, mais encore en me laiſſant expoſé aux empreſſements d'une femme qui devenoit ouvertement ſa rivale.

Cependant le temps de ſortir de chez Madame de Lurſay approchoit. J'allois perdre Mademoiſelle de Théville ; & près de la quitter, je ſentis combien je deſirois de la revoir. Ce bien, alors l'unique de ma vie, je ne voulois plus, s'il ſe pouvoit, attendre que le haſard m'en fît jouir. Sans l'éloignement qui étoit entre Madame de Théville & ma mere, il m'auroit paru facile de me procurer un accès chez elle ; mais retenu par cette conſidération, & craignant que Madame de Théville ne reçût pas convena-

blement pour moi la priere que je lui ferois de me permettre de la voir, je n'osois la hasarder. Je m'étois approché de Mademoiselle de Théville ; & prenant pour texte de la conversation, la reprise qu'elle venoit de faire, je lui demandai comment le jeu l'avoit traitée ? Assez mal, me répondit-elle froidement. Je n'y ai pas été, repris-je, plus heureux que vous. A la façon dont vous jouiiez, répliqua-t-elle, il auroit été difficile que vous eussiez fixé la fortune ; & si je ne me trompe, je vous ai entendu reprocher vos distractions. Vous n'avez pas été plus attentive, lui dit alors Madame de Lursay, & je ne crois pas que vous ayez été un moment à votre jeu. C'est, répondit-elle, en rougissant, que l'hombre m'ennuye. Je ne sais, dit Madame de Théville, mais je lui trouve depuis quelque temps un fond de tristesse qui m'allarme, & que rien ne peut dissiper. Elle aime trop la solitude, dit Madame de Lursay, & je veux que demain nous prenions ensemble des mesures pour la distraire. Les plaisirs de ma cousine m'intéressent aussi, dis-je à demi-bas à Madame de Théville ; s'il me vient quelques idées, voudrez-vous me permettre d'aller

vous en faire part chez vous ? Je ne vous crois pas excellent pour le conseil, répondit-elle en riant ; mais il n'importe, Monsieur, vous me ferez plaisir. En ce cas, me dit Madame de Lursay, mais d'un ton fort bas, si vous voulez vous rendre ici demain l'après-dînée, nous irons ensemble chez Madame. J'acceptai avec transport cette proposition, si charmé de l'espérance de voir le lendemain ce que j'adorois, que je ne fis aucune réflexion, ni sur le lieu du rendez-vous, ni sur le véritable objet qu'il pouvoit avoir.

Pendant que je me félicitois de m'être procuré un bonheur qui m'étoit si nécessaire, Versac, tout indisposé qu'il étoit contre Mademoiselle de Théville, lui parloit sur sa mélancolie, & sur les moyens de la détruire. Quoiqu'il traitât assez sagement cette matiere avec elle, il ne put en obtenir que des réponses froides, & qui marquoient positivement le peu de cas qu'elle faisoit de lui. Trop vain pour témoigner tout le dépit qu'il en ressentoit, il fut cependant assez sensible pour n'y paroître pas indifférent, & je le voyois rougir malgré lui du peu d'attention que l'on marquoit pour ses charmes. Cette conquête

étoit en effet trop flatteuſe, pour en perdre l'eſpérance ſans regret.

Plaire à une femme ordinaire, la voir paſſer des bras d'un autre dans les ſiens, c'étoit un triomphe auquel il étoit accoutumé, & qu'il partageoit avec trop de gens, pour que ſa vanité en fût contente. Dans ce grand nombre de femmes, qui toutes briguoient le bonheur de fixer un moment ſes regards, peut-être n'en avoit-il pas trouvé une qui pût flatter ſon orgueil : femmes perdues depuis long-temps de réputation, & qui vouloient finir par lui ; femmes inſenſées, dont un homme à la mode, quel qu'il ſoit, mérite les hommages, & qui ſe rendent à ſes agréments moins encore qu'au plaiſir d'entendre dire quelque temps qu'elles lui appartiennent ; plus touchées de s'être procuré une aventure qui les déshonore à jamais, que des plaiſirs d'un commerce ſecret qui ne feroit point parler d'elles : voilà ce qu'il trouvoit tous les jours. Objet de la fantaiſie de toutes les femmes, ne régnant ſur le cœur d'aucune, & lui-même indifférent pour toutes, il cédoit à leurs deſirs ſans les aimer, vivoit avec elles ſans goût, & les quittoit ſans les connoître plus que quand il les avoit priſes,

pour ſe donner à d'autres qu'il ne connoîtroit ni n'eſtimeroit davantage.

Ce n'étoit pas que de quelques attraits que Mademoiſelle de Théville fût pourvue, elle pût inſpirer de l'amour à Verſac; il n'étoit point fait pour connoître ces mouvements tendres qui font le bonheur d'un cœur ſenſible : mais celui de Mademoiſelle de Théville étoit auſſi neuf que ſes charmes; & ſans chercher à le rendre heureux, il auroit voulu ſe le ſoumettre. Comme on ne lui avoit jamais réſiſté que par coquetterie, il vouloit, une fois du moins, s'amuſer du ſpectacle d'une jeune perſonne vaincue ſans le ſavoir, étonnée de ſes premiers ſoupirs, toute entiere à l'amour quand elle croit le combattre encore; qui ne reſpire, ne penſe, n'agit que pour ſon amant, & pour qui rien n'eſt plaiſir, peine & devoir, que tout ce qui tient à ſa paſſion.

La conquête de Mademoiſelle de Théville n'auroit, ſans doute, toute brillante qu'elle étoit, ſatisfait que l'orgueil de Verſac, qui, quoiqu'il n'aimât rien, imaginoit pourtant du plaiſir à être tendrement aimé; plaiſir qu'il n'étoit pas aſſez dupe pour chercher chez les femmes qu'il honoroit de ſes faveurs.

Il avoit compté ſur les bontés de Mademoiſelle de Théville, & ne pouvoit concevoir ce qui lui procuroit un déſagrément qu'il n'avoit jamais éprouvé.

Las du perſonnage qu'il jouoit, il ſe détermina à prendre congé de Madame de Lurſay. Il étoit tard, & nous en fîmes tous autant. Je ne doute pas qu'elle ne ſouhaitât que je reſtaſſe; mais il n'étoit pas queſtion d'imaginer des expédients devant Verſac, qui joignoit alors à ſa fineſſe naturelle, le deſir de lui donner des travers. Madame de Sénanges me ſupplia, en me quittant, de ſonger aux couplets que je lui avois promis; & Verſac, qui lui donnoit la main, la pria ironiquement de n'être pas inquiete ſur une affaire dont il faiſoit la ſienne. M. de Pranzi donnoit la main à Madame de Théville, & je ne voyois que moi pour conduire Hortenſe. Je lui préſentai la main; mais je n'eus pas ſitôt touché la ſienne, que je ſentis tout mon corps trembler; mon émotion devint ſi violente, qu'à peine pouvois-je me ſoutenir. Je n'oſai ni lui parler, ni la regarder, & nous arrivâmes tous deux à ſon carroſſe, en gardant le plus profond ſilence. Verſac l'y attendoit, pour lui faire la plus froide révérence qu'il pût

imaginer : ce qu'il fit, je crois, pour lui marquer combien il étoit mécontent de ſa conduite, ou pour lui prouver de l'indifférence. Madame de Sénanges m'accabla encore de ſes cruelles agaceries, comme Mademoiſelle de Théville de ſa froideur ; elles partirent ; & je me hâtai d'autant plus de les ſuivre, que je craignois qu'il ne prît un remords à Madame de Lurſay.

Je paſſe ſur les ſentiments qui m'occuperent cette nuit-là. Il n'y a pas d'homme ſur la terre aſſez malheureux pour n'avoir jamais aimé, & aucun qui ne ſoit par conſéquent en état de ſe les peindre. Si la vanité ſeule avoit pu ſatisfaire mon cœur, il auroit ſans doute été moins agité. Madame de Sénanges, toute occupée du ſoin de me plaire ; Madame de Lurſay, de qui je n'avois plus de délais à craindre, me mettoient dans une ſituation brillante ; la premiere ſurtout, qui, ſi elle ne s'attiroit plus par ſes charmes l'attention publique, ſe la conſervoit toujours par de nouvelles aventures. Peu flatté de me voir en même-temps l'objet des vœux d'une prude & d'une femme galante, le cœur qui ſembloit ſe refuſer à mes deſirs, étoit le ſeul qui pût remplir le mien. Témoin de la

triſteſſe d'Hortenſe, & de ſa froideur pour moi, à quoi pouvois-je mieux les attribuer qu'à une paſſion ſecrete ? Les premiers ſoupçons que j'avois portés ſur Germeuil, ſe réveillerent dans mon eſprit ; à force de m'y arrêter, ils s'accrurent. Je crus avoir vu mille choſes qui d'abord m'avoient moins frappé, & qui toutes me convainquoient de leur ardeur mutuelle.

Je fus incertain le lendemain ſi je dirois à Madame de Meilcour que j'avois vu Madame de Théville. Je craignois que l'antipathie qui les déſuniſſoit, ne la portât à me défendre de la voir. J'étois ſi ſûr en ce cas, de lui déſobéir, que j'aurois voulu ne m'y pas expoſer. Il pouvoit être plus dangereux de lui dérober mes démarches : elle n'auroit pu les ignorer long-temps ; & le myſtere que je lui en ferois, ne ſerviroit peut-être qu'à les lui faire obſerver avec plus de ſoin. Je crus donc que le parti le plus ſage, non-ſeulement pour mon amour, mais encore pour rendre à Madame de Meilcour ce que je lui devois, étoit de ne lui rien cacher. J'entrai chez elle ; & en lui racontant, comme une choſe indifférente, ce que j'avois fait la veille, je lui dis que j'avois vu Ma-

dame de Théville. Ce nom, que j'osois à peine lui prononcer, ne lui causa pas le mouvement que je craignois; elle me répondit froidement qu'elle ne croyoit pas que Madame de Théville fût à Paris. Madame de Lursay, qui sait que vous ne l'aimez pas, repris-je, a craint, sans doute, de vous en parler. Ce n'étoit rien de fâcheux à m'apprendre que son retour, repliqua-t-elle; l'éloignement que nous avons l'une pour l'autre, ne nous rend pas ennemies. Vous ne désapprouverez donc pas, lui dis-je, que je la voye? Au contraire, répondit-elle; elle a trop de vertus pour que son commerce ne vous soit pas infiniment utile. Mais, ajouta-t-elle, on m'a dit que sa fille étoit belle; l'avez-vous vue? comment la trouvez-vous?

Je fus si embarrassé de cette question, toute simple qu'elle étoit, que je pensai lui répondre que je n'en savois rien. Je ne me remis de mon trouble que pour m'en préparer un autre. Obligé de dire ce que je pensois de Mademoiselle de Théville, l'amour me dicta son éloge.

Si je l'ai vue! & comment je la trouve, m'écriai-je! Ah! Madame, vous en seriez enchantée! Sa figure, son maintien, son esprit, tout plaît en elle, tout

y attache. Ce ſont les plus beaux yeux ! les plus tendres ! les plus touchants ! ſi vous l'aviez ſeulement vue ſourire....!

Vous la louez vivement, interrompit-elle, & vous aimeriez mieux, à ce que je crois, vivre avec elle, que moi avec ſa mere. Je ne m'apperçus que dans cet inſtant que j'en avois trop dit. Madame, lui répondis-je avec une émotion qu'en vain je voulois contraindre, je vous l'ai peinte telle que je l'ai vue; & peut-être encore moins bien qu'elle n'eſt; je vous avouerai cependant que je ne me ſuis pas trouvé de diſpoſition à la haïr. Je ne ſouhaite pas, dit-elle, que vous la haïſſiez; mais je voudrois que ſes charmes vous fiſſent moins d'impreſſion qu'ils ne me paroiſſent vous en faire. Eh ! que vous importeroit, Madame, quand je l'aimerois, répondis-je, avec un ſoupir qui m'échappa malgré moi ? Eh ! ſi vous ne l'aimiez déja, repliqua-t-elle, ſes ſentiments vous occuperoient-ils ? Quoi ! Madame, repris-je, pourriez-vous penſer qu'en un moment que je l'ai vue, elle eût pu m'inſpirer de l'amour ? Elle eſt belle; & vous êtes jeune, répondit ma mere : à votre âge, les coups de foudre ſont à craindre, & moins on a d'expérience, plus on s'en-

gage facilement. Mais, Madame, lui demandai-je, ſeroit-ce un ſi grand mal que je l'aimaſſe ? Oui, répondit-elle froidement, ç'en ſeroit un, puiſque cette paſſion ne vous rendroit pas heureux. Peut-être, répondis-je, mes craintes ſur ſon indifférence pour moi, ſont-elles ſans fondement ? Je ſerois bien fâchée que cela fût, dit-elle ; & ſa ſenſibilité pour vous, ne vous rendroit que plus à plaindre. Je ſuis bien-aiſe de vous apprendre que j'ai des vues ſur vous, & qu'elles n'ont pas Mademoiſelle de Théville pour objet : elle n'eſt pas faite pour occuper votre caprice ; & je ne vous conſeille pas, encore un coup, de lui rendre des ſoins bien ſérieux. Je me flatte, ajouta-t-elle, que je puis encore vous parler là-deſſus, & que vous n'avez pas aſſez engagé votre cœur pour vous faire une peine des avis que je vous donne. Madame, repris-je (en prenant tout ſur moi pour ne lui pas montrer ma douleur), je ne vous ai parlé de Mademoiſelle de Théville que par la néceſſité où vous m'avez mis de répondre à vos queſtions. Je l'ai trouvée belle, il eſt vrai ; mais on ne devient pas, du moins je le crois, amoureux de tout ce qu'on admire. Je

l'ai vue ſans émotion, & je la reverrai ſans péril pour mon cœur. Vous êtes cependant, Madame, ajoutai-je, maîtreſſe d'ordonner de mes démarches, & je renonce à la voir jamais, ſi vous croyez que je le doive.

Mon air tranquille en impoſa à Madame de Meilcour, qui d'ailleurs m'aimoit trop pour qu'il me fût difficile de la tromper, Non, mon fils, répondit-elle, voyez-la, quel que ſoit le but du commerce que vous vouliez lier avec elle; qu'il ait l'amour pour objet, qu'il n'en ait point du tout, dans aucun de ces cas je ne dois ni ne veux vous contraindre. Mes ordres, ſi vous l'aimez, ne détruiront pas votre paſſion; & ſi vous ne l'aimez point, je ne ſuis pas aſſez ridicule pour vous en faire naître le deſir en vous interdiſant ſa vue. Cette converſation tourmentoit trop mon cœur pour chercher à la continuer, & je pris congé de ma mere pour aller chez Madame de Lurſay, qui devoit me conduire chez Hortenſe.

Je réfléchiſſois ſur tout ce qui s'oppoſoit à mon amour; & moins je lui voyois d'eſpérance d'être heureux, plus je le ſentois s'affermir dans mon cœur. Un rival, à qui je ne croyois plus rien à

deſirer ; une mere, qui, ſur un ſimple ſoupçon, venoit de ſe déclarer contre moi ; une femme dont j'allois bleſſer la paſſion ou la vanité, choſe également dangereuſe, rien ne m'arrêta. J'entrai chez Madame de Lurſay, rempli d'Hortenſe, & peu diſpoſé à me ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé la veille avec la premiere, que, depuis mes ſoupçons ſur M. de Pranzi, je mépriſois plus que jamais.

Malgré toutes les menaces qu'elle m'avoit faites de prendre des précautions contre moi, je la trouvai ſeule ; elle me reçut comme on reçoit quelqu'un avec qui l'on croit avoir tout terminé, avec tendreſſe & familiarité. Ma froideur, car je ne me prêtai à rien, l'embarraſſa : des révérences, du reſpect, un air morne ; quel prix, & de ce qu'elle avoit fait pour moi, & des bontés qu'elle me préparoit encore ! Comment accorder auſſi peu d'amour & d'empreſſement, avec les tranſports que je lui avois montrés ? Elle ſe croyoit en droit de s'en plaindre, & ne l'oſoit cependant pas faire. Elle me regardoit avec des yeux étonnés, & cherchoit vainement dans les miens l'ardeur que je ſemblois lui avoir promiſe. Interdit

& plus contraint que jamais, j'étois auprès d'elle, moins comme un amant qui eſt encore à favoriſer, que comme un qui ſe laſſe de l'être. Je ne lui avois dit en entrant que des choſes communes : jargon d'uſage, proſcrit entre deux perſonnes qui s'aiment. Outrée d'un procédé ſi peu convenable, & ne l'ayant pas mérité de ma part, elle ſe rappella Madame de Sénanges, & ne douta point qu'une indifférence ſi ſubite ne fût cauſée par un nouveau goût qui me déroboit à ſa tendreſſe. Cette idée, qui n'étoit pas ſans fondement, la pénétra de douleur ; elle voyoit une femme ſans mœurs, ſans jeuneſſe, ſans beauté, lui enlever en un jour le fruit de trois mois de ſoins : & dans quel temps encore ; & après quelles eſpérances ! lorſqu'elle pouvoit ſe croire ſûre de mon cœur, qu'elle avoit vaincu ſes ſcrupules, & qu'enfin j'avois ſurmonté mes préjugés.

Je m'apperçus aiſément, quoiqu'elle gardât le ſilence, de ſon mécontentement & de ſa douleur ; mais je ne ſavois que lui dire. L'idée d'Hortenſe & les diſcours de ma mere me rempliſſoient tout entier, & me laiſſoient peu de pitié pour les maux que je faiſois ſouffrir à Madame de Lurſay. Ennuyé

cependant d'être ſi long-temps ſeul avec elle, je pris mon parti. Madame, lui demandai-je, ne devions-nous pas aller chez Madame de Théville? Oui, Monſieur, répondit-elle ſéchement, je vous attendois; je commençois même à croire que vous aviez oublié que je devois vous y conduire. Je n'ai pas, repris-je, d'auſſi ridicules diſtractions. Vous avez cependant, répondit-elle, un aſſez beau ſujet d'en avoir, & je crois qu'il n'y a que Madame de Sénanges que vous ne puiſſiez plus oublier.

Cette Madame de Sénanges, qu'on m'accuſoit de ne pouvoir plus oublier, exiſtoit pourtant ſi peu dans ma mémoire, que je ne me ſouvins que dans cet inſtant de la viſite qu'elle m'avoit engagé à lui faire. La jalouſie de Madame de Lurſay ne me déplut point, il m'importoit qu'elle ne découvrît pas quel étoit le véritable objet de ma paſſion, & je vis avec joie Madame de Sénanges devenue celui de ſes craintes. Le plaiſir de la voir ſe tromper, me fit ſourire malgré moi. L'indifférence avec laquelle je recevois l'eſpece de reproche qu'elle me faiſoit, la piqua ſenſiblement. Vous avez aſſurément fait un beau choix, continua-t-elle, voyant que je ne lui

répondois rien ; vous ne pouviez pas débuter mieux : cela eſt reſpectable & doit vous faire honneur. Je ne ſais, Madame, répondis-je froidement, de quoi vous me parlez. Vous ne ſavez! interrompit-elle d'un air railleur; cela eſt ſingulier. J'aurois cru, quoique votre défaut ne ſoit pas de deviner aiſément, que vous ne vous tromperiez pas à ce que je veux vous dire ; & vous ne vous y trompez pas non plus. Mais ſi vous aviez réſolu d'être diſcret aujourd'hui, il falloit hier vous y préparer mieux, & ne pas découvrir à tout le monde l'important ſecret de votre cœur. Après tout, Madame de Sénanges n'exige pas tant de myſtere ; ſa vanité veut un triomphe public ; & vous la ſervirez bien mal, ſi vous lui gardez le ſecret. Vous me mettez mieux avec Madame de Sénanges que je ſouhaite d'y être, Madame, répondis-je, & je doute auſſi qu'elle m'honore d'un ſentiment particulier. Vous en doutez ? reprit-elle ; j'aime votre modeſtie : vous n'en paroiſſiez pas hier ſi rempli, & vous lui répondîtes comme quelqu'un qui avoit pénétré ſes intentions & qui ne s'éloignoit pas de s'y conformer. Je ne ſais, repliquai-je, quelles ſont ſur mon compte

compte ſes intentions ; mais j'ai cru pouvoir répondre à ſes politeſſes, ſans que ce fût pour vous matiere à reproches. A l'égard des reproches, reprit-elle vivement, je ne me crois point en droit de vous en faire ; l'amour ici pourroit ſeul les autoriſer : mais l'amitié peut donner des avis ; & ſi vous imaginez davantage, vous m'entendez mal : au ſurplus, vous me permettrez de vous dire que la politeſſe n'exige point qu'on faſſe des mines à quelqu'un. En vérité ! Madame, m'écriai-je, j'ignore ce que c'eſt qu'une mine, & vous le ſavez bien. Madame de Sénanges a eu ſans doute des attentions pour moi ; mais je n'y ai dû remarquer rien de ce deſir de me plaire que vous lui attribuez : ſi en effet il exiſte, c'eſt un ſecret qu'elle s'eſt réſervé, & qui n'a point paſſé juſques à moi. J'ai répondu à ce qu'elle m'a dit ; mais elle ne m'a parlé que de choſes générales, dont, quand je l'aurois voulu, je n'aurois pu, ſans être un fat, à ce qu'il me ſemble, tirer de conſéquence particuliere. Vous ſavez vous-même que nous ne nous ſommes pas parlé en ſecret. Sans ſe parler en ſecret, interrompit-elle, il y a bien des choſes ſur leſquelles on peut s'arranger, & vous

ne vous en êtes pas moins donné un rendez-vous. J'ai promis ſimplement, repliquai-je, de lui porter des couplets qu'elle avoit envie d'avoir, & je ne crois pas qu'en aucun ſens cela puiſſe s'appeller un rendez-vous. S'il ne l'eſt pas, reprit-elle bruſquement, il le deviendra ; mais ne pouviez-vous pas lui laiſſer chercher ces vers? étoit-il néceſſaire de vous vanter de les avoir? Je n'ai fait pour elle, répondis-je, que ce que j'aurois fait pour tout autre ; & ſans M. de Verſac, qui m'a engagé à les lui porter chez elle malgré moi, je ſerois quitte aujourd'hui de cette viſite, qui me procure une querelle de votre part. Une querelle, dit-elle en hauſſant les épaules! cette expreſſion me paroît ſinguliere. Eh ! non, Monſieur, je ne vous fais point de querelle ; je vous l'ai dit, je vous le répete, ayez donc la bonté de m'en croire : je mets fort peu de vivacité dans ce que je vous dis. En effet, que m'importe à moi que vous aimiez Madame de Sénanges? n'êtes-vous pas le maître de vous donner tous les ridicules qu'il vous plaira? Des ridicules ! repris-je ; & à propos de quoi ? A propos de Madame de Sénanges ſeulement, répondit-elle ; on partage tou-

jours le déshonneur des perſonnes à qui l'on s'attache : un mauvais choix marque un mauvais fond ; & prendre du goût pour une femme comme Madame de Sénanges, c'eſt avouer publiquement qu'on ne vaut pas mieux qu'elle ; c'eſt ſe dégrader pour toute la vie. Oui, Monſieur, ne vous y trompez pas, une fantaiſie paſſe ; mais la honte en eſt éternelle, quand l'objet en a été mépriſable. Nous ſortirons à préſent quand vous voudrez, ajouta-t-elle en ſe levant, je n'ai plus rien à vous dire.

Je lui donnai la main ; elle marchoit ſans me regarder, & je m'apperçus qu'elle avoit ſur le viſage des marques du plus tendre dépit. En effet, quoi de plus mortifiant pour elle, que ce qui venoit de ſe paſſer entre nous deux ! pouvois-je me défendre avec plus de froideur, & d'une façon plus inſultante ? eſt-ce ainſi qu'un amant ſe juſtifie ? Elle avoit trop d'eſprit, trop d'uſage, & en même-temps trop d'amour, pour ne pas ſentir vivement ce qu'il y avoit d'affreux pour elle dans mon procédé. Jamais elle ne m'avoit mieux montré ſa tendreſſe, & jamais je n'y avois auſſi mal répondu. J'avois connu qu'elle me faiſoit des reproches ; nous étions ſeuls,

& je n'étois pas tombé à ſes genoux ; je n'avois pas fait de ce moment, le plus heureux des miens ; je la laiſſois ſortir enfin : ignorois-je donc le prix d'une querelle ?

Je ne ſais ſi elle fit ces réflexions, mais elle monta en carroſſe d'un air qui m'aſſura qu'elle étoit infiniment mécontente, & que rien de gracieux ne lui rempliſſoit l'eſprit. Je me plaçai auprès d'elle avec autant d'aſſurance que ſi elle eût eu tous les ſujets du monde de ſe louer de moi. Je vis pourtant bien qu'elle étoit fâchée; mais loin de lui faire là-deſſus la moindre politeſſe, je ne m'occupai que de mon objet. J'avois réſolu de la faire ſervir à la réunion de Madame de Théville & de ma mere; & ſans examiner ſi ce moment étoit favorable, je ne voulus point perdre l'occaſion de lui en parler. Ma mere, lui dis-je, ſait que Madame de Théville eſt à Paris, que je l'ai vue chez vous, Madame, & que vous voulez bien m'y préſenter aujourd'hui. Elle ne me répondit rien. Madame, continuai-je, intime amie d'elles d'eux comme vous l'êtes, je ſuis ſurpris que vous n'ayez pas encore pu gagner ſur elles de ſe revoir, & d'autant plus que Madame de Meilcour ne me paroît pas s'en écarter. Je ne

crois pas, répondit-elle, ſans me regarder, que Madame de Théville refuſât de ſe prêter à ce que je lui propoſerois là-deſſus; j'en ai même eu l'idée plus d'une fois, & je me flatterois d'autant plus aiſément d'y réuſſir, que je ſais qu'elles s'eſtiment mutuellement. Je puis répondre pour ma mere, repris-je, qu'elle ne ſe ſent aucune averſion pour Madame de Théville, & je ne puis concevoir ce qui les éloigne l'une de l'autre. Des goûts différents forment aſſez ſouvent cet éloignement, répondit-elle; nous vivons ordinairement plus avec les gens qui nous plaiſent, qu'avec ceux que nous eſtimons. Madame de Théville, avec beaucoup de vertus, n'eſt point douce; l'inflexibilité de ſon caractere ſe retrouve par-tout dans la ſociété; il faut la connoître extrêmement pour l'aimer, parce que les qualités de ſon ame ne ſe développent pas d'abord, & qu'elles ſont cachées ſous une dureté apparente, qui révolte aſſez, pour qu'on ne cherche pas ſi l'on peut en être dédommagé. Madame de Meilcour, douce, prévenante, polie, née avec autant de vertus, mais avec des dehors plus agréables, n'a pu s'accommoder de l'air impérieux de ſa couſine; & ſans ſe haïr, elles ont de-

puis long-temps ceſſé de ſe voir. Je ſens ce que vous me dites, repris-je, & je conçois que, ſans le long ſéjour de Madame de Théville en Province, cette antipathie auroit moins duré. Mais, répondit-elle, on ne peut pas appeller cela de l'antipathie : ce qui les éloigne l'une de l'autre, eſt ſans doute moins fort & plus facile à détruire. Oſerois-je, Madame, lui dis-je, vous prier d'employer vos ſoins pour les rapprocher ? cela me paroît d'autant plus convenable, qu'étant vos amies, elles peuvent ſe rencontrer chez vous, & s'y voir peut-être avec chagrin. Quand cela ſeroit, repliqua-t-elle, elles ont du monde & de l'eſprit, & ne ſe livreroient pas avec indécence à leurs mouvements, quelques violents qu'ils puſſent être. C'eſt au contraire chez moi que je veux qu'elles ſe voyent. Les préparer avec éclat à un raccommodement, ce ſeroit peut-être les y faire renoncer ; & il me ſuffit de les connoître toutes deux, pour ne pas craindre de faire une fauſſe démarche, en les mettant à portée de ſe revoir.

Comme elle finiſſoit ces paroles, nous arrivâmes chez Madame de Théville. Le plaiſir de penſer que j'allois revoir Hortenſe, me donna cette émotion que je

ſentois auprès d'elle, & j'en négligeai plus encore Madame de Lurſay, que mes rigueurs mal placées avoient jetté dans un abattement inconcevable. Je l'avois entendue ſoupirer dans le carroſſe; chaque mot qu'elle m'avoit dit, elle l'avoit prononcé d'une voix tremblante, & comme étouffée par la colere, ou par la douleur : toutes choſes dont elle avoit bien voulu que je m'apperçuſſe, que je vis en effet, mais ſans paroître y prendre plus de part que ſi je ne les euſſe pas cauſées. L'état où je la mettois, flattoit cependant ma vanité : c'étoit un ſpectacle nouveau pour moi, mais qui m'amuſoit ſans m'attendrir, & qui ceſſoit même de me paroître agréable, quand je me ſouvenois qu'elle l'avoit donné à M. de Pranzi ; ſans compter encore ceux que je ne connoiſſois pas, & que je croyois innombrables : car la mauvaiſe opinion que j'avois d'elle, étoit ſans bornes. Nous entrâmes enſemble chez Madame de Théville ; Hortenſe étoit ſeule avec elle. Malgré ſa grande parure, je lui trouvai l'air abattu ; mais cette langueur ajoutoit encore à ſes charmes. Elle tenoit un livre, qu'elle quitta en nous voyant. Madame de Théville me reçut auſſi-bien que je pou-

vois le desirer ; mais je ne trouvai dans Hortense, ni plus de gaieté, ni moins de contrainte avec moi, que je ne lui en avois vu la veille. C'étoit une chose assez simple, qu'elle fût réservée avec quelqu'un qu'elle connoissoit aussi peu que moi ; & si je ne l'avois point aimée, je n'en aurois point pris d'allarmes : mais dans l'état où je me trouvois, tout étoit pour moi matiere à soupçon ; tout augmentoit mon inquiétude. Je voulois qu'elle me tînt compte d'un amour qu'elle n'avoit pas dû pénétrer : il me sembloit qu'elle ne pouvoit pas se tromper aux mouvements qu'elle me faisoit éprouver ; que mon embarras & mes regards lui disoient assez combien elle m'avoit rendu sensible, & qu'enfin j'aurois été entendu, si j'avois dû être aimé.

La conversation ne fut pas long-temps générale entre nous, & j'eus bientôt le temps d'entretenir Mademoiselle de Théville ; le livre qu'elle avoit quitté étoit encore auprès d'elle. Nous avons, lui dis-je, interrompu votre lecture, & nous devons d'autant plus nous le reprocher, qu'il me semble qu'elle vous intéressoit. C'étoit, répondit-elle, l'histoire d'un amant malheureux. Il

n'eſt pas aimé, ſans doute, repris-je ; il l'eſt, répondit-elle. Comment peut-il donc être à plaindre, lui dis-je ? Penſez-vous donc, me demanda-t-elle, qu'il ſuffiſe d'être aimé pour être heureux, & qu'une paſſion mutuelle ne ſoit pas le comble du malheur, lorſque tout s'oppoſe à ſa félicité ? Je crois, répondis-je, qu'on ſouffre des tourments affreux ; mais que la certitude d'être aimé, aide à les ſoutenir. Que de maux un regard de ce qu'on aime ne fait-il pas oublier ! qu'elles douces eſpérances ne fait-il pas naître dans le cœur ! de combien de plaiſirs n'eſt-il pas la ſource ! Mais conſidérez donc, reprit-elle, quel eſt l'état de deux amants dont tout contrarie les deſirs ! Ils ſouffrent ſans doute, répondis-je, mais ils s'aiment : ces obſtacles qu'on leur oppoſe, ne font qu'augmenter dans leur cœur un ſentiment qui leur eſt déja ſi cher ; & n'eſt-ce pas travailler pour eux, que de leur donner les moyens d'accroître leur paſſion ? Se voyent-ils un moment ; que ce moment a de charmes ! Peuvent-ils ſe parler ; avec quel plaiſir ne ſe rendent-ils pas compte de leurs plus ſecretes penſées ! Sont-ils gênés par des jaloux, ou des ſurveillants ; ils ſavent encore ſe dire

qu'ils s'aiment, ſe le prouver même ; mettre de l'amour dans les actions qui paroiſſent le plus indifférentes, ou dans les diſcours qui ſemblent le moins animés. Ce que vous dites, peut être vrai, répondit-elle ; mais pour un moment tel que celui dont vous parlez, que de jours d'inquiétude & de douleur ! ſouvent encore la crainte de l'infidélité, ſe joint aux tourments de l'abſence. Le moyen qu'on ſe croye ſûre d'un amant qu'on ne voit pas ? ne peut-il pas ſe laſſer, chercher d'abord des diſtractions, & finir par un autre attachement qui ne lui laiſſe pas même le ſouvenir du premier? Le malheur de perdre ce qu'on aime, ne dépend pas toujours d'une paſſion contrainte, & je crois, repris-je, que des amants qui jouiſſent en liberté du plaiſir d'aimer, peuvent plus aiſément encore ſe porter à l'inconſtance. Je ſuis toujours ſurpriſe, répondit-elle, quand je ſonge combien il eſt difficile de conſerver un amant, que l'on puiſſe jamais être tentée d'en prendre. Nous pourrions dire la même choſe d'une maîtreſſe, lui dis-je, & je n'imagine pas que le cœur des femmes ſe fixe plus facilement que le nôtre. J'aurois, reprit-elle en ſouriant, de quoi vous

prouver le contraire : mais je vous laiſſe volontiers cette idée ; Je ne trouve pas que nous y perdions aſſez, pour la combattre. Je ne penſe pas de même, lui répondis-je ; & ſi je pouvois vous ôter la vôtre, je me croirois le plus heureux des hommes. Cela ſeroit difficile, répondit-elle, en rougiſſant. Ah ! je ne le ſais que trop, m'écriai-je, & c'eſt un bonheur dont je ne me flatte pas. Celui de me faire changer d'opinion, reprit-elle avec un extrême embarras, ſeroit ſi peu pour vous, que je ne ſais pourquoi vous le ſouhaitez ; je ſuis fort attachée à la mienne, & je doute que l'on puiſſe jamais la détruire. Vous ne la garderez cependant pas toujours, lui dis-je. Cette prédiction, reprit-elle en riant, ne me fait pas trembler : je ſuis plus opiniâtre que vous ne croyez, & ſi ſûre d'ailleurs que le bonheur de ma vie dépend de ce que je penſe là-deſſus, que rien au monde ne peut me faire changer. Avec autant de raiſon de craindre, que vous en pouvez avoir vous-même ; je ne me ſens pas, répondis-je, autant de fermeté que vous ; & j'en aurois, s'il ſe pouvoit, davantage, qu'un ſeul de vos regards ſuffiroit pour m'en priver à jamais.

Emporté par ma paſſion, j'allois ſans doute la découvrir toute entiere à Mademoiſelle de Théville, ſi Madame de Lurſay, qui venoit de finir une lettre que Madame de Théville lui avoit donné à lire, ne ſe fût pas rapprochée de nous. Privé de la douceur de dire à Hortenſe combien je l'aimois, j'avois du moins celle de croire qu'elle l'avoit pu deviner, & que le peu que je lui avois montré de mes ſentiments ne lui avoit pas déplu. Nous avions été tous deux émus en nous parlant; mais je n'avois pas trouvé de colere dans ſes yeux; & quoiqu'elle ne m'eût répondu rien dont je puſſe tirer avantage, je n'avois pas non plus lieu de penſer qu'elle eût pour moi cette averſion dont juſques-là je l'avois ſoupçonnée. Il me ſemble, lui dit Madame de Lurſay, que vous vous querelliez? Pas tout-à-fait, répondit-elle en riant; mais pourtant nous n'étions pas d'accord : c'eſt votre faute, lui dis-je, & je vous ai offert le moyen de terminer la diſpute. De quoi s'agit-il donc, demanda Madame de Lurſay? De preſque rien, Madame, reprit-elle. M. de Meilcour vouloit me faire prendre une opinion que je lui promettois de n'avoir jamais. Si c'eſt une de ſien-

nes qu'il veut vous donner, je ne trouve pas que vous ayez tort de ne vouloir pas la prendre, dit Madame de Lurſay d'un ton aigre; car il n'en a que de ſingulieres, qui ne peuvent aller qu'à lui, & qu'il ne conſerve qu'avec plus de plaiſir. Quelqu'entêté que vous puiſſiez me croire, Madame, lui répondis-je, je cédois à ma couſine, & elle peut vous dire que c'étoit ſans regret & de bonne foi. Ce n'eſt pas, reprit Hortenſe, ce dont je ſuis perſuadée. Et vous avez raiſon, ajouta Madame de Lurſay; car avec l'air ſimple que vous lui voyez, il ne laiſſe pas d'avoir de la fauſſeté.

Je m'apperçus aiſément que Madame de Lurſay vouloit ſe ſervir de cette occaſion, pour me faire une querelle particuliere; mais quelque ſenſible qu'il me fût d'être accuſé de fauſſeté devant Hortenſe, j'aimai mieux ne pas lui répondre, que de lui donner le plaiſir d'une explication: ſûr d'ailleurs que ſi je pouvois accoutumer Hortenſe à m'entendre, je la perſuaderois bientôt de ma ſincérité. Mon ſilence acheva de piquer Madame de Lurſay; un regard qu'elle lança ſur moi, m'avertit de ſa fureur: mais je ne m'occupois plus de

ce qu'elle pouvoit penſer. Rempli des commencements de ma paſſion, je ne ſongeois qu'à ce qui pouvoit la faire réuſſir. Auſſi prompt à me flatter du ſuccès, que je l'avois été à en déſeſpérer, je n'oſois plus douter qu'Hortenſe ne devînt ſenſible. Que dis-je! à peine doutois-je qu'elle ne le fût pas déja. J'oubliois dans les douces illuſions dont je repaiſſois mon amour, & cette antipathie dont j'avois cru ne pouvoir jamais triompher, & ce rival qui la veille même m'avoit cauſé les plus grandes allarmes; à peine enfin avois-je parlé, qu'il me ſembloit qu'elle m'avoit répondu. Je la regardois, & il paroiſſoit qu'elle ne fuyoit pas mes regards. Cette triſteſſe, que tant de fois en moi-même je lui avois reprochée, que j'avois attribuée à l'abſence de quelqu'un qu'elle aimoit, n'étoit plus à mes yeux que cette voluptueuſe mélancolie où ſe plonge un cœur tout occupé de ſon objet, celle enfin que je ſentois depuis que je l'avois vue.

Ces charmantes idées ne me ſéduiſirent pas long-temps; on annonça Germeuil. Je frémis en le voyant entrer; & l'étonnement que parut lui cauſer ma préſence, augmenta la jalouſie que

me donnoit la ſienne. L'air familier qu'il prit, l'extrême amitié que Madame de Théville lui marqua, la joie qui ſe répandit ſur le viſage d'Hortenſe, tout réveilla mes ſoupçons, tout me déchira le cœur. Ciel! me dis-je, avec fureur, j'ai pu croire que je ſerois aimé : j'ai pu oublier que Germeuil ſeul pouvoit lui plaire! Comment, avec cette certitude qu'ils m'ont donnée de leur amour, s'eſt-il effacé de ma mémoire?

Plus je m'étois flatté, plus le coup que me portoit Germeuil, étoit affreux. Je me ſentois, en le regardant, des tranſports de rage que j'avois une peine extrême à contraindre : je n'en eus pas moins à le ſaluer; mais je ne pus prendre aſſez ſur moi, pour répondre convenablement aux choſes obligeantes qu'il me dit. Il alla avec empreſſement auprès de Mademoiſelle de Théville, & l'aborda avec cette politeſſe animée qu'on a pour les femmes à qui l'on veut plaire. Une douce ſatisfaction éclatoit dans ſes yeux; je crus même y lire de l'amour, mais un amour paiſible, & tel qu'il eſt quand on l'a rendu certain du retour. Il lui dit mille choſes fines & galantes, qui me firent frè-

mir pour ce qu'il pouvoit lui dire quand ils étoient ſans témoins ; c'étoit des expreſſions tendres & vives, qu'il me ſembloit qu'on ne devoit trouver que pour ce qu'on aime éperdument, & que je n'imaginois moi-même que pour Hortenſe. Il lui lançoit de ces regards que j'aurois deſirés d'elle ; de ſon côté, elle lui ſourioit, l'écoutoit avec complaiſance, ſe preſſoit de lui répondre, & ne daignoit pas contraindre le plaiſir que lui donnoit ſa vue. Un ſpectacle auſſi cruel pour moi, acheva de me percer le cœur. Cent fois je me dis que je n'aimois plus Mademoiſelle de Théville, & je ſentois augmenter mon amour à chaque proteſtation d'indifférence que je lui faiſois. Chaque fois que je voyois ſes beaux yeux, pleins de douceur & de feu, s'arrêter ſur Germeuil, que ſes levres charmantes s'entr'ouvroient pour lui ſourire ; enivré de plaiſir, en frémiſſant je m'y laiſſois entraîner ; à peine pouvois-je me ſouvenir qu'un autre régnoit ſur ce cœur pour qui j'aurois tout ſacrifié, & que je ne devois qu'à mon rival la ſatisfaction de la voir ſi belle. Je me trouvois cependant trop à plaindre, quand ces mouvements ſe ralentiſſoient, pour

que mon malheur ne me pénétrât pas de rage ; & ce ſentiment douloureux me faiſoit jetter ſur eux, de temps en temps, les regards les plus ſombres. Errant dans la chambre où nous étions, plein de mon déſeſpoir & de mon amour, je ne pouvois ni m'approcher d'eux, ni prendre part à leur converſation. Germeuil m'adreſſa la parole plus d'une fois : je ne lui répondois qu'à peine, & toujours ſi peu de choſe, qu'il prit enfin le parti de ne me plus rien dire. On auroit cru, à voir la conduite de Mademoiſelle de Théville, qu'elle n'avoit deviné mes ſentiments que pour avoir ſans ceſſe la barbare joie de les mortifier. De moment en moment, elle parloit bas à Germeuil, ſe penchoit familiérement vers lui ; & ces choſes, qui, toutes ſimples qu'elles ſont en elles-mêmes, ne me le paroiſſoient pas alors, achevoient de me déſeſpérer.

Tant de mouvements différents, & que je n'étois pas dans l'habitude d'éprouver, m'accablerent : la triſteſſe où je me plongeois, devint ſi forte, que je ne pus plus la diſſimuler. Madame de Lurſay, qui s'apperçut de l'altération de mes yeux, & de la pâleur ſubite qui ſe répandit ſur mon viſage, me deman-

da ſi je me trouvois mal. A cette queſtion, Mademoiſelle de Théville s'avança vers moi précipitamment, dans le temps que je répondois à Madame de Lurſay qu'en effet je ne me trouvois pas bien, & m'offrit d'une eau dont elle me vanta la vertu. Ah! Mademoiſelle, lui dis-je en ſoupirant, je crains qu'elle ne me ſoit inutile, & ce dont je me plains n'eſt pas ce que vous penſez. Elle ne me répondit rien; je crus ſeulement remarquer qu'elle étoit touchée de mon état. Cette idée, & ſon empreſſement à voler vers moi, me cauſerent un inſtant de plaiſir. Je la regardai fixement; mais mon attention la gênant ſans doute, elle baiſſa les yeux en rougiſſant, & me quitta. Je retombai dans ma première douleur : j'eus du dépit de lui avoir parlé; je craignis d'en avoir trop dit, ou que mes yeux, qui ſe portoient ſur elle trop tendrement, ne lui euſſent donné le ſens de mes paroles.

Madame de Lurſay, qui ne connoiſſoit pas les intérêts ſecrets de mon cœur, & qui s'occupoit uniquement des torts que j'avois avec elle, prit pour l'ennui d'être éloigné de Madame de Sénanges, le chagrin que je lui marquois. Cette paſſion, qui lui paroiſſoit auſſi promp-

te que ridicule, ne laiſſoit pas de l'inquiéter extrêmement. Elle jugeoit, par ſon progrès, de ſa vivacité; & cette affaire, à ce qu'il lui ſembloit, ſe pouſſoit trop rapidement des deux côtés, pour qu'elle y pût apporter des obſtacles. Elle ne doutoit pas que je ne reviſſe le ſoir même Madame de Sénanges, & que je ne fuſſe à jamais perdu pour elle. Surtout elle craignoit Verſac, qui ſe feroit un point d'honneur de conduire une intrigue dans laquelle il m'avoit embarqué, moins par amitié pour Madame de Sénanges & pour moi, que dans le deſſein de lui enlever mon cœur. Le mal étoit certain, & le remede difficile à trouver; elle avoit perdu par ſa lenteur le droit d'acquérir de l'empire ſur moi, & ne croyoit pas pouvoir me retenir, en me faiſant eſpérer des faveurs que je ne ſollicitois plus. Incertaine de la façon dont je prendrois le ton ſur lequel elle me parleroit, elle n'oſoit en haſarder aucun; celui de l'amour ne ſéduit qu'autant qu'il eſt employé ſur quelqu'un qui aime, & devient ridicule partout où il n'attendrit pas. Elle jugea cependant que ce ſeroit le ſeul qui pût me ramener, puiſque les airs ironiques & mépriſants n'avoient point paru ſeulement me donner à penſer.

Elle vint donc s'asseoir auprès de moi. Madame de Théville, qui écrivoit, lui laissoit le loisir de me parler. Elle me regarda quelque temps; & me voyant toujours plongé dans la rêverie la plus profonde : Y songez-vous, me dit-elle fort bas ? que voulez-vous qu'on pense ici de la mine que vous faites? Ce qu'on voudra, Madame, répondis-je, d'un ton chagrin. Il semble à voir, reprit-elle doucement, que vous y soyez malgré vous ; quelque chose vous a-t-il déplu ? mais non, ajouta-t-elle en soupirant, j'ai tort de vous interroger sur ce que je ne sais que trop bien ; ma présence seule vous afflige ; & l'intérêt que je prends à vous, commence à vous devenir insupportable : vous ne répondez rien; voudriez-vous donc que je le crusse ? Vous vous impatientez aisément, repliquai-je, & je crains que la querelle que vous me faites à présent, ne soit pas mieux fondée que celle que vous m'avez faite tantôt. Mais quand il seroit vrai que toutes deux fussent injustes, devriez-vous, répondit-elle, vous en offenser ? Peut-être fais-je mal de vous le dire ? Mais, Meilcour, si jamais vous aviez pensé à ce que vous m'avez répété tant de fois, loin de vous plain-

dre de moi, vous me remercieriez ſans doute. Eh ! quel eſt donc mon crime ? Je vous ai dit que je vous ſoupçonnois, non d'aimer Madame de Sénanges, vous penſez trop bien pour être capable d'un goût auſſi peu fait pour un honnête homme; mais de vous être livré trop étourdiment à des agaceries dont vous ne ſentez pas la conſéquence. Je ſais mieux que vous-même ce qu'une femme de cette eſpece peut prendre ſur vous : ce ne ſeroit point le ſentiment qui vous conduiroit auprès d'elle; mais en la mépriſant, vous lui céderiez. Qui pourroit vous répondre que ce même caprice, dont d'abord vous auriez eu honte en le ſatisfaiſant, ne devînt pas pour vous une paſſion violente ? Malheureuſement les objets les plus mépriſables ſont preſque toujours ceux qui les inſpirent ; on ſe repoſe ſur le peu de goût que d'abord on prend pour eux, on n'imagine pas qu'ils puiſſent jamais être à craindre : mais ſans qu'on s'en apperçoive, l'imagination s'échauffe, la tête ſe frappe, on ſe trouve amoureux de ce qu'on croyoit déteſter, & le cœur partage enfin le déſordre de l'eſprit. Que me reſtera-t-il donc, je ne dis pas des ſentiments que, ſi je vous en crois,

je vous ai inſpirés, mais de l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, ſi je ne puis vous donner des conſeils ſans vous révolter ? Quand il ſeroit vrai que, plus ſenſible en effet que je n'ai voulu vous le paroître, je craigniſſe en ſecret de vous perdre, qu'enfin je fuſſe jalouſe, ſeroit-ce pour vous une raiſon de me haïr ? Mais je ne vous hais pas, Madame, répondis-je. Vous ne me haïſſez pas ! repliqua-t-elle : ah ! la plus cruelle indifférence pourroit-elle s'exprimer avec plus de froideur ? vous ne me haïſſez point ! vous me le dites, & vous ne rougiſſez point de me le dire. Que voulez-vous que je vous réponde, Madame, lui dis-je ? rien de ma part, ne vous ſatisfait ; tout vous irrite, tout eſt crime à vos yeux. Je vois chez vous une femme que je ne cherchois pas, pour qui je n'ai rien marqué ; vous trouvez cependant que je l'aime. Je ſuis rêveur ici, parce que je me ſens un mal de tête affreux ; c'eſt l'ennui que vous me cauſez, qui me tourmente. Si chacune de mes actions vous fait faire de pareils commentaires, nous ſerons, à ce que je prévois, ſouvent mal enſemble. Non, Monſieur, répondit-elle, indignée de mes diſcours, vous prévoyez

mal; je ne ſuis pas aſſez bien payée de mes ſoins, pour daigner les prendre davantage. Je connois votre cœur, & l'eſtime ce qu'il vaut; peut-être ſerez-vous quelque jour fâché d'avoir perdu le mien.

En achevant ces paroles, elle ſe leva bruſquement; & moi, impatienté de ſes reproches & de la préſence de Germeuil, & ne pouvant plus ſoutenir l'un & l'autre, je pris congé de Madame de Théville, qui fit, mais vainement, tous ſes efforts pour me retenir. J'étois trop piqué des procédés d'Hortenſe, pour vouloir lui paroître content d'elle, & je lui témoignai, en la quittant, une extrême froideur, que, de ſon côté, elle me rendit ſans ménagement.

J'avois ordonné, malgré Madame de Lurſay, que mon carroſſe ſuivît le ſien, & j'y montai, déſeſpéré d'avoir laiſſé Hortenſe avec mon rival, & ſur le point de rentrer chez elle; ce que j'aurois fait ſans doute, ſi j'avois imaginé quelque choſe qui eût pu juſtifier cette démarche. Livré à moi-même, & l'eſprit dans la ſituation du monde la moins tranquille, je ne ſus d'abord de quel côté tourner mes pas. On me demanda deux fois inutilement où je voulois aller. Je

craignois la ſolitude, & ne me ſentois pas en état de voir du monde. Enfin, irréſolu encore ſur ce que je voulois faire, je dis, à tout haſard, & pour gagner du temps, qu'on me menât chez Madame de Sénanges. Mon deſſein cependant n'étoit point du tout de la voir. Il étoit déja aſſez tard pour que je puſſe eſpérer de ne la pas trouver, & je comptois, en me faiſant écrire, & laiſſant les couplets qu'elle m'avoit demandés, être débarraſſé d'elle pour long-temps. J'arrivai; mais je n'étois pas fait ce jour-là pour être heureux. Madame de Sénanges étoit chez elle. Son carroſſe, que je vis dans la cour, me fit connoître qu'elle étoit prête à ſortir, & qu'heureuſement ma viſite ne ſeroit pas longue. Je montai fort inquiet du tête-à-tête que j'allois avoir avec elle : je ne ſavois pas encore l'art de les rendre courts quand ils ennuyent, & de les remplir quand ils doivent amuſer. L'idée que j'allois voir une femme qui étoit prévenue de goût pour moi, me donna cependant plus d'audace qu'à mon ordinaire. J'aurois en effet été le ſeul homme à qui Madame de Sénanges eût pu inſpirer de la crainte; ſi ce n'eſt pourtant qu'on eût celle de lui plaire un peu plus qu'on

qu'on n'auroit voulu, ce qui auroit été très-pardonnable. Je ne connoissois pas assez le péril où je m'exposois, pour le craindre beaucoup; je savois bien que naturellement elle étoit fort tendre, mais j'avois trop peu d'expérience pour porter là-dessus mes idées bien loin. J'entrai : quoique la journée fût déja fort avancée, Madame de Sénanges étoit encore à sa toilette; cela n'étoit pas bien surprenant : plus les agréments diminuent chez les femmes, plus elle doivent employer de temps à tâcher d'en réparer la perte; & Madame de Sénanges avoit beaucoup à réparer. Elle me parut comme la veille à-peu-près, si ce n'est qu'au grand jour je lui trouvai quelques années de plus, & quelques beautés de moins. Comme elle pensoit aussi bien d'elle que tout le monde en pensoit mal, elle ne s'apperçut pas de l'impression désavantageuse qu'elle faisoit sur moi; elle croyoit d'ailleurs m'avoir conquis le soir précédent, & se flattoit que ma visite n'avoit pour objet que de régler entre nous certains préliminaires, qui, avec la disposition qu'elle apportoit à finir, devoient vraisemblablement être peu disputés.

Elle fit un cri de joie en me voyant : Ah ! c'eſt vous, me dit-elle familiérement ; vous êtes charmant d'être régulier. Je craignois qu'on ne vous retînt ; je n'oſois preſque plus vous eſpérer : je vous attendois pourtant. Je ſuis au déſeſpoir, Madame, lui dis-je, d'être venu ſi tard ; mais des affaires indiſpenſables m'ont arrêté plus long-temps que je n'aurois voulu. Des affaires ! vous, interrompit-elle ? à votre âge, en connoît-on d'autres que celles de cœur ? En ſeroit-ce par haſard une de cette eſpece qui vous auroit retenu ? Non, je vous jure, Madame, repliquai-je ; on laiſſe mon cœur aſſez tranquille. Vous me ſurprenez, reprit-elle, & ce n'eſt pas ce que j'aurois imaginé. Mais le croyez-vous fait pour cet abandon-là, Madame, demanda-t-elle, à une femme qui étoit chez elle, & que juſques-là j'avois à peine remarquée : ce qu'il dit ne vous étonne-t-il pas comme moi ? L'autre ne répondit que par un geſte d'approbation. Mais vous n'êtes pas ſincere, continua Mad. de Sénanges, ou l'on ne vous dit pas tout ce qu'on penſe de vous. Ah ! Madame, repartis-je : eh ! qu'en pourroit-on penſer qui me fût ſi favo-

rable? Je n'aime point, répondit-elle, les gens qui penſent trop bien d'eux-mêmes. Mais, en vérité, il y a une juſtice qu'il faut ſe rendre. Quand on eſt fait d'une certaine façon, il me ſemble qu'il eſt ridicule de l'ignorer à un certain point; & vous êtes au mieux. N'eſt-il pas vrai, Madame? mais c'eſt qu'on voit fort peu de figures comme la ſienne. On en admire toute la journée qui n'en approchent pas. Je vois les femmes s'entêter ſans qu'elles ſachent pourquoi, mettre à la mode de petits riens qui ne ſont point faits ſeulement pour être regardés : ne diriez-vous pas que c'eſt quelquefois le regne des *atômes?* Avec le plus beau viſage du monde, il eſt fait merveilleuſement : je l'ai dit, & cela eſt vrai, ajouta-t-elle affirmativement, on n'eſt pas mieux.

Pendant qu'elle me louoit avec cette mauſſade indécence, ſes regards auſſi peu meſurés que ſes diſcours, m'aſſuroient qu'elle étoit pénétrée de ce qu'elle me diſoit. Elle me regardoit, je ne dirai pas avec tendreſſe, ce n'étoit pas-là l'expreſſion de ſes yeux; mais qui pourroit peindre ce qu'ils étoient!

Ennuyé de mon panégyrique, & plus encore de celle qui le faiſoit; voilà, Madame, lui dis-je, les chanſons que vous me demandâtes hier. Ah! oui, je vous en remercie; elles ſont charmantes. Puis me tirant à part : Savez-vous bien, me dit-elle, que ſi Madame de Mongennes n'étoit pas ici, je vous gronderois fort ſérieuſement d'être venu ſi tard; & que le plaiſir que j'ai à vous voir, ne m'empêche pas de ſentir que ſi vous l'aviez voulu, je vous aurois vu plutôt? Mais, pour m'en dédommager, je veux que vous veniez avec nous aux Tuileries. Cette propoſition ne m'agréant pas, je fis ce que je pus pour m'en défendre; mais elle m'en preſſa tant, que je fus obligé de lui céder. En deſcendant, je lui donnai le bras; elle s'appuya familiérement deſſus, me ſourit, & me donna enfin toutes les marques d'attention & de bonté que le temps & le lieu lui permettoient. Plus embarraſſé que flatté de ce qu'elle faiſoit pour moi, chaque moment augmentoit l'averſion qu'elle m'avoit inſpirée. Quelque prévenu que je fuſſe contre Madame de Lurſay, je ne laiſſois pas de ſentir toute la diſ-

tance qu'il y avoit de l'une à l'autre. Si Madame de Lurſay n'avoit pas toutes les vertus de ſon ſexe, elle en avoit du moins; ſes foibleſſes étoient cachées ſous des dehors impoſants ; elle penſoit & s'exprimoit avec nobleſſe : & rien ne dédommageoit en Madame de Sénanges des vices de ſon cœur. Faite pour le mépris, il ſembloit qu'elle craignît qu'on ne vît pas aſſez tôt combien on lui en devoit : ſes idées étoient puériles, & ſes diſcours rebutants. Jamais elle n'avoit ſu maſquer ſes vues, & l'on ne ſauroit dire ce qu'elle paroiſſoit dans les cas où preſque toutes les femmes de ſon eſpece ont l'art de ne paſſer que pour galantes. Quelquefois cependant elle prenoit des tons de dignité, mais qui la rendoient ſi ridicule ; elle ſoutenoit ſi mal l'air d'une perſonne reſpectable, que l'on ne voyoit jamais mieux à quel point la vertu lui étoit étrangere, que quand elle feignoit de la connoître. L'air ſérieux avec lequel je recevois ſes attentions, ne lui donna pas d'inquiétude ; & ma triſteſſe ne lui paroiſſant cauſée que par l'incertitude où je pouvois être encore de lui plaire, elle ne s'en crut que plus obli-

gée à me remettre l'eſprit ſur des craintes qui ne lui ſembloient pas naître à propos. A tout ce qu'elle employa pour me raſſurer, je dus croire qu'elle ne jugeoit pas ma peur médiocre, & je deſcendis aux Tuileries avec elle, comblé de ſes faveurs, & accablé d'ennui.

Fin de la ſeconde Partie.

LES ÉGAREMENTS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT, OU MÉMOIRES DE Mr. DE MEILCOUR.

TROISIEME PARTIE.

L'Heure du Cours étoit passée quand nous entrâmes dans les Tuileries; le jardin étoit rempli de monde. Madame de Sénanges qui ne m'y menoit que pour me montrer, en fut charmée, &

réſolut de ſe comporter ſi bien, qu'on ne pût pas douter que je ne lui appartinſſe. Je n'étois pas en état de m'oppoſer à ſes projets; & quoique fâché de lui plaire, je ne ſavois ni comment recevoir les ſoins qu'elle marquoit pour moi, ni le moyen de m'y dérober. Ce que j'avois vu chez Mademoiſelle de Théville, m'avoit rempli le cœur d'une triſteſſe, que les objets les plus agréables n'auroient pas diſſipée, & que les deux femmes avec qui je me trouvois, augmentoient à chaque inſtant.

Madame de Mongennes, ſur-tout, me déplaiſoit; elle avoit une de ces figures, qui, ſans avoir rien de décidé, forment cependant un tout déſagréable, & auxquelles le deſir immodéré de plaire, ajoute de nouvelles diſgraces. Avec beaucoup trop d'embonpoint, & une taille qui n'avoit jamais été faite pour être aiſée, elle cherchoit les airs légers. A force de vouloir ſe faire un maintien libre, elle étoit parvenue à une impudence ſi déterminée & ſi ignoble, qu'il étoit impoſſible, à moins que de penſer comme elle, de n'en être pas révolté. Jeune, elle n'avoit aucun des charmes de la jeuneſſe, & paroiſſoit ſi

fatiguée & ſi flétrie, qu'elle en faiſoit compaſſion. Telle qu'elle étoit cependant, elle plaiſoit ; & ſes vices lui tenoient lieu d'agréments dans un ſiecle où, pour être de mode, une femme ne pouvoit trop marquer juſques où elle portoit l'extravagance & le déréglement.

Loin qu'elle me touchât, le ſot orgueil que je liſois dans ſes yeux, & ſes graces forcées, m'indignoient contre elle. Je ne lui faiſois pas injuſtice dans le fond ; mais je doute que ſans ſes airs dédaigneux, j'en euſſe d'abord auſſi mal penſé. Témoin de tout ce que Madame de Sénanges m'avoit dit de tendre, elle n'avoit pas ſemblé m'en eſtimer davantage. Cette inattention me déplut, & me la fit examiner moi-même avec une ſévérité qui ne lui pardonna rien, & me la montra même un peu plus mal qu'elle n'étoit. J'ignorois qu'on n'en étoit pas moins bien avec elle pour paroître ne la pas ſéduire au premier coup d'œil, & que ſouvent elle affecroit cette mépriſante indifférence, uniquement pour qu'on fût tenté d'en triompher : car, ainſi que je le lui ai depuis entendu dire, une facilité continuelle & une vertu qui ne relâche jamais rien

de ſa ſévérité, ſont deux choſes également à craindre pour une femme. Ce fut apparemment pour ſe conformer à cette ſage maxime, qu'elle ne commença à m'être favorable qu'une heure environ après m'avoir vu.

Tant que nous fûmes dans un endroit où les ſpectateurs lui manquoient, elle ne daigna pas m'adreſſer la parole; mais en approchant de la grande allée, je vis changer ſa phyſionomie. Ses façons devinrent vives; elle me parla ſans ceſſe, & avec une familiarité déplacée, & que, ſans de grands deſſeins, on n'a jamais à la premiere vue. Peu touché d'un changement dont j'ignorois l'objet, & qui, quand je l'aurois deviné, ne m'en auroit pas intéreſſé davantage, je continuois avec elle ſur le ton que d'abord elle ſembloit m'avoir marqué. Madame de Sénanges ne s'apperçut pas plutôt des nouvelles idées de Madame de Mongennes, qu'elle en conçut des allarmes: elle jugea, & je crois avec raiſon, que ſi elle ne vouloit pas me plaire, elle vouloit du moins qu'on pût penſer qu'elle me plaiſoit. L'inſulte étoit la même pour Madame de Sénanges, qui peut-être auſſi étoit moins flattée de ma

conquête, que du bruit qu'elle pourroit faire. Les entrepriſes de Madame de Mongennes allant directement contre ſes intentions, elle prit avec elle un air ſérieux & ſec. L'autre y répondit un peu plus ſéchement encore; & j'eus la gloire, en commençant ma carriere, de défunir deux femmes auxquelles je ne penſois pas.

Sans comprendre alors ce qui cauſoit entr'elles le froid que j'y remarquois depuis un inſtant, leurs regards me firent juger qu'elles ſe tenoient pour brouillées. Elles s'examinoient mutuellement avec un œil railleur & critique; & après quelques moments d'une extrême attention, Madame de Sénanges dit à Madame de Mongennes, qu'elle ſe coëffoit trop en-arriere pour ſon viſage. Cela ſe peut, Madame, répondit l'autre; le ſoin de ma parure ne m'occupe pas aſſez pour ſavoir jamais comme je ſuis. En vérité! Madame, répliqua Madame de Sénanges, c'eſt que cela ne vous ſied pas du tout, & je ne ſais comment j'ai juſques ici négligé de vous le dire. Pranzi même, qui, comme vous ſavez, vous trouve aimable, le remarquoit auſſi la derniere fois. M. de Pranzi, répondit-elle, peut

faire des remarques ſur ma perſonne, mais je ne lui conſeillerois pas de me les confier. Mais pourquoi donc ? Madame, reprit Madame de Sénanges. Qui voulez-vous, ſi ce n'eſt pas notre ami, qui nous diſe ces ſortes de choſes ? Ce n'eſt point que vous ne ſoyez fort bien, mais c'eſt que fort peu de perſonnes pourroient ſoutenir cette coëffure-là : c'eſt vouloir de gaieté de cœur gâter ſa figure, que de ne pas conſulter quelquefois comme elle doit être ; où plutôt, ajouta-t-elle avec un ris malin, c'eſt vouloir faire penſer qu'on la croit faite pour aller avec tout, & cela ne ſeroit pas une prétention modeſte. Eh ! mon Dieu ! Madame, répondit-elle, qui eſt-ce qui n'en a pas des prétentions, qui ne ſe croit point toujours jeune, toujours aimable, & qui ne ſe coëffe pas à cinquante ans comme je le fais à vingt-deux ?

Ce diſcours tomboit ſi viſiblement ſur Madame de Sénanges, qu'elle en rougit de colere ; mais la diſcuſſion là-deſſus lui pouvoit être ſi déſavantageuſe, qu'elle crut à propos de n'y pas entrer : ce n'étoit d'ailleurs, ni le lieu, ni le temps de ſe livrer à de petits intérêts ; auſſi ne s'occupa-t-elle que de

l'objet qui ſeul alors la remuoit vivement. Il s'agiſſoit de prouver que je n'étois pas à Madame de Mongennes, & tout le reſte ne lui paroiſſoit rien.

Nous ne nous étions pas plutôt montrés dans la grande allée, que tous les regards s'étoient réunis ſur nous. Les deux Dames avec qui je me promenois, n'étoient pas aſſurément un objet nouveau pour le public; mais j'en devenois un digne de ſon attention & de ſa curioſité. On les connoiſſoit trop, pour croire que je ne fuſſe-là pour aucune d'elles; & le ſoin que toutes deux prenoient de me plaire, empêchoit qu'on ne pût bien ſavoir à laquelle j'appartenois. Madame de Sénanges, que cette irréſolution impatientoit, n'épargnoit rien pour faire décider la choſe en ſa faveur : chaque fois que ſa rivale vouloit me regarder, un coup d'évantail donné à propos, interceptoit le regard, & le rendoit inutile : elle ajoutoit à cela toutes les minauderies qui lui avoient autrefois réuſſi, me parloit bas, avoit des airs ſi tendres, ſi languiſſants, ſi abandonnés, qu'à cette indécence ſi ſupérieurement employée, il fut impoſſible au public de ne pas croire ce qu'elle vouloit qu'il crût. Cette vic-

toire lui fut d'autant plus douce, qu'elle avoit entendu louer extrêmement ma figure ; cependant ce n'étoit encore rien pour elle de triompher de Madame de Mongennes, ſi je ne me prêtois pas mieux aux graces dont elle me combloit. Inattentif & rêveur, à peine daignois-je répondre aux interrogations fréquentes dont elle ne ceſſoit de me fatiguer. Verſac l'avoit ſi poſitivement aſſurée qu'elle m'avoit vivement touché, qu'elle ne concevoit pas ce qui m'empêchoit de le lui dire. Elle ſentoit que, ſans s'expoſer aux railleries de Madame de Mongennes, elle ne pouvoit point paroître douter de mon amour ; cependant elle deſiroit de me faire parler. Elle ſe ſouvint en ce moment que Verſac lui avoit dit que Madame de Lurſay avoit des vues ſur moi, & qu'il lui avoit ſemblé que je ne m'éloignois pas d'y répondre. Elle imagina que, ſans ſe compromettre, il lui ſeroit aiſé d'éclaircir ſes doutes, & me demanda, d'un air négligent, s'il y avoit long-temps que je connoiſſois Madame de Lurſay. Je lui répondis que depuis fort long-temps elle étoit amie de ma mere.

Je la croyois pour vous plus nouvelle connoiſſance, dit-elle ; on m'a-

voit même assurée qu'elle avoit eu l'envie du monde la plus forte de vous plaire. A moi! Madame, m'écriai-je, je vous jure qu'elle n'y a jamais pensé. Peut-être, répondit-elle, n'avez-vous pas voulu le voir: n'est-il pas vrai? cela vous aura échappé. Peut-être aussi l'avez-vous aimée: il est un âge où tout plaît, c'est un malheur. On prend quelqu'un sans savoir pourquoi, parce qu'il le veut, parce qu'on est trop jeune aussi pour savoir dire qu'on ne le veut pas, qu'on est pressé d'avoir une affaire, & que la plus promptement décidée paroît toujours la meilleure. On est amoureux quelque temps, les yeux s'ouvrent à la fin, on voit ce qu'on a pris, on s'ennuye de l'avoir, on en rougit, l'on quitte; & voilà comme vous aurez eu Madame de Lursay. Elle a, je crois, répondis-je, beaucoup d'amitié pour moi; mais..... Eh oui, interrompit-elle, vous allez être discret, & ce ne sera que par vanité. Je ne crois pas, dit alors Madame de Mongennes, que ce soit-là sa raison. Il feroit trop d'injustice à Madame de Lursay, s'il pensoit d'elle aussi mal, & je la trouve assez aimable pour n'être pas surprise qu'elle eût pu lui plaire.

Vous le trouvez, Madame, reprit-elle, d'un ton de pitié ; c'eſt un goût qui vous eſt particulier : elle a peut-être plu jadis, mais perſonne d'aujourd'hui n'étoit de ce temps-là. Il n'eſt pourtant pas ſi éloigné que vous ne puiſſiez vous en ſouvenir, repliqua Madame de Mongennes ; moi, qui vous parle, je l'ai vu, ce temps. Eh bien, Madame, répondit-elle, vous ne voulez pas apparemment qu'on vous croye jeune.

Comme elles en étoient-là, & qu'une aigreur polie ſe mettoit dans leurs diſcours, nous apperçumes Verſac. Madame de Sénanges l'appella, il vint à nous ; mais ſans cet air libre que j'admirois en lui, & que je cherchois vainement à prendre. Il ſembloit que la vue de Madame de Mongennes le gênât, & qu'elle eût ſur lui cette ſupériorité qu'il avoit ſur toutes les autres femmes.

Ah ! venez, Comte, lui dit Madame de Sénanges, j'ai beſoin de vous contre Madame, qui me ſoutient, depuis deux heures, des choſes inouies. Je le croirois bien, répondit-il ſérieuſement ; avec un eſprit ſupérieur, il n'y a rien de bizarre & même d'abſurde, qu'on ne puiſſe ſoutenir avec ſuccès : eh bien, quel étoit l'objet de la diſpute ? Vous con-

noiſſez Madame de Lurſay, lui demanda-elle ? Exceſſivement, Madame, répondit-il ; c'eſt aſſurément une perſonne reſpectable, & dont tout le monde connoît les agréments & la vertu. Madame ſoutient, reprit-elle, qu'on peut encore aimer Madame de Lurſay avec décence. J'y trouverois pour moi, dit-il, plus de généroſité & de grandeur d'ame. C'eſt ce que je dis, repartit-elle, & qu'on ne peut s'attacher à quelqu'un de l'âge de Madame de Lurſay, ſans ſe faire un tort conſidérable. Cela eſt exactement vrai, repartit-il, mais du premier vrai. Il y a mille belles actions comme celles-là qu'on ne ſauroit faire ſans ſe commettre, & qui ne prennent jamais en bien dans le monde. Eh ! que dites-vous, dit Madame de Mongennes ? On excuſe tous les jours des goûts extraordinaires : plus ils ſont bizarres, plus on s'en fait honneur ; & vous voudriez.... Oui, Madame, interrompit-il, non-ſeulement on les tolere, on fait pis, on les approuve ; & vous n'ignorez pas que j'en ai des preuves : mais le public n'eſt pas toujours auſſi complaiſant que je l'ai trouvé ; il eſt des goûts qu'il s'obſtine à proſcrire.

Il ſeroit, comme vous le dites, peu

complaisant, reprit-elle, & j'ajoute qu'il seroit fort injuste, si l'on ne pouvoit aimer Madame de Lursay sans qu'il y trouvât à redire : je conviens qu'elle n'est plus de la premiere jeunesse ; mais combien ne voit-on pas de femmes, beaucoup moins jeunes qu'elle, inspirer encore des sentiments, ou du moins chercher à les faire naître ? Cela n'est pas douteux, dit Versac ; mais aussi ne le souffre-t-on pas tranquillement. Ah ! pour cela, dit Madame de Sénanges, on en voit fort peu : il est un âge où l'on sait qu'il faut se rendre justice. Oui, reprit Versac ; mais il me semble qu'il n'arrive pour personne, & que communément on meurt de vieillesse en l'attendant encore. Moi, par exemple, je connois des femmes qui ont vieilli beaucoup, extrêmement, qui, par conséquent, sont devenues laides, & ne s'en doutent seulement pas ; & qui croyent de la meilleure foi du monde, avoir encore tous les charmes de leur jeunesse, parce qu'elles en ont conservé soigneusement tous les travers. Ah ! que c'est bien Madame de Lursay, s'écria-t-elle ! des travers qu'on prend pour des charmes ! il est inconcevable combien cela est frappant : cela est d'un lumi-

neux particulier : & combien de gens cela ne peint-il pas ? Pour moi, j'y reconnois mille personnes. Pas encore toutes celles à qui cela ressemble, dit Madame de Mongennes ; & vous l'attribuez à beaucoup d'autres pour qui il n'est point fait : car, en vérité, Madame de Lursay n'est ni vieille, ni ridicule. Je ne conçois rien à votre entêtement, Madame, repliqua Madame de Sénanges ; il me pique : laissons-là ses ridicules, ils sont prouvés ; mais enfin, quel âge a-t-elle donc ? Eh bien ! Madame, dit Versac, elle n'a véritablement que quarante ans : mais je soutiens qu'elle en a plus, parce que je ne l'aime pas assez pour permettre qu'elle n'ait que son âge. Assurément vous vous trompez, repliqua-t-elle aigrement ; quarante ans ! il est impossible qu'elle n'ait que cela. Je me souviens.... Madame, interrompit-il, en poussant cela jusques à la calomnie, elle en a quarante-cinq ; mais je ne saurois aller plus loin. Au reste, voudriez-vous bien me dire à propos de quoi cette obligeante dissertation sur Madame de Lursay ?

Vous le voyez bien, dit-elle ; ce ne peut être qu'à propos de l'amour qu'elle avoit inspiré, l'on ne sait comment,

à M. de Meilcour. Ah ! Madame, répondit-il d'un air myſtérieux, pour peu qu'on eſtime les gens, on ne dit point ces choſes-là tout haut ; on ne devroit pas même les penſer : mais la foibleſſe humaine ne permet pas une ſi grande perfection. Je ne connois perſonne qu'un fait pareil, s'il étoit avéré, ne perdît à jamais dans le monde. M. de Meilcour a ſans doute pour Mad. de Lurſay de l'eſtime, du reſpect, de la vénération même, ſi vous voulez ; mais il ſeroit trop dangereux pour lui qu'on le ſoupçonnât ſeulement du reſte. Vous le défendez mieux que lui-même, reprit-elle ; vous voyez qu'il s'en laiſſe accuſer ſans répondre, & que ce propos l'embarraſſe. Peut-être auſſi, dit-il, ne fait-il que l'ennuyer ; & j'en ſerois peu ſurpris. A l'égard de ſon embarras, je ne vois pas ce que vous en pouvez conclure. Etre embarraſſé de l'accuſation, n'eſt pas être convaincu du crime. Il eſt bien vrai que Madame de Lurſay a pour lui d'aſſez tendres ſentiments : mais qui, dans le monde, eſt à l'abri de ces accidents-là ? Répond-on de toutes les paſſions qu'on inſpire ; & pourvu qu'on les mépriſe, qu'on les rende bien infortunées, quand il n'eſt pas de la

dignité de s'y prêter, que reſte-t-il au public à dire? Je ſuis, pour moi, très-certain que M. de Meilcour a fait de même, & qu'il n'a pas là-deſſus la moindre complaiſance à ſe reprocher. Tant pis ſi cela eſt vrai, dit Madame de Mongennes; je ne vois pas qu'il puiſſe mieux faire, ou du moins je vois qu'il pourroit faire beaucoup plus mal.

Malgré l'extrême & malheureuſe déférence que j'ai pour tout ce que vous penſez, Madame, répondit Verſac, je ne ſaurois être de votre avis. Pour vous, Madame, continua-t-il, en parlant à Madame de Sénanges, je ſuis ſurpris que vous ſoyez aſſez mal inſtruite de ſon choix, pour avoir encore Madame de Lurſay à lui reprocher. Moi! lui dit-elle, je ſuis, je vous jure, dans la bonne foi; il ne m'a point encore fait de confidences. Qu'importe, Madame? vous à qui j'ai vu deviner tant de choſes plus obſcures que ne l'eſt le ſecret de ſon cœur, ne pourriez-vous pas vous ſervir encore de votre pénétration? par pitié, Madame, devinez-nous. Non, dit-elle, cela ne ſeroit pas convenable: quand il m'aura confié ſes tourments, je verrai ce qu'il ſera à propos de lui répondre. Allons, Monſieur, me dit Ver-

ſac, confiez ; vous êtes trop heureux : mais, ajouta-t-il, en me voyant interdit, ces ſortes de confidences ſe font rarement devant témoins. Enfin, demanda-t-elle, qu'eſt-ce donc que ce ſecret? Je ne l'imagine pas. J'en ſuis fâché, Madame, répondit-il ; car ſi vous ne paroiſſez pas avoir deviné quelque choſe, on n'aura rien du tout à vous dire. Vous concevez bien, Madame, dit alors Madame de Mongennes, que ce ſecret ſi merveilleux ne peut vous échapper. Et cependant, reprit-elle, on me le cache encore.

Je crois voir à préſent, dit Verſac, que nous ne riſquons plus rien à vous l'apprendre. Mais où ſoupez-vous aujourd'hui? Au fauxbourg? Oui, répondit-elle, mais ce n'eſt pas chez moi : nous allons toutes deux chez la Maréchale de *** ; vous devriez bien y venir. Je ne ſaurois, dit-il ; il y a auſſi un fauxbourg où je ſoupe, mais ce n'eſt pas le vôtre. Quelque tendre engagement vous y retient ſans doute? Tendre ! reprit-il, non. Eſt-ce toujours la petite de ***? Il ſeroit un peu difficile, repartit-il, que ce fût toujours elle ; je ne l'ai jamais eue. Ah ! quelle folie, s'écria Madame de Mon-

gennes, denier une affaire auſſi publique, & dont tout le monde ſe tue de parler depuis deux mois ! Je voudrois bien, Madame, lui dit-il, que vous fuſſiez quelquefois perſuadée que je ne prends pas toujours, ni toutes les femmes, ni tous les travers qu'on me donne. Eſt-ce, dit Madame de Sénanges, une vieille affaire ? Non, dit-il, j'en ai fini une ce matin. Pourroit-on ſavoir qui vous attache à préſent ? Qui ? La plus nouvelle ? Oui, la plus nouvelle.

Vous l'ignorez ! reprit-il ; il eſt ſingulier que vous ne ſachiez pas qui c'eſt ; on ſe tuera d'en parler, vous l'apprendrez de reſte : j'imaginois pourtant que le fait étoit déja public. Cela s'eſt commencé très-vivement à l'Opéra, continué ailleurs, & cela s'acheve aujourd'hui dans ma petite maiſon. Elle eſt charmante, ajouta-t-il, ma petite maiſon ! je prétends au premier jour vous y donner une fête. Cela eſt galant au poſſible, dit Madame de Mongennes ; eſt-ce... ? Oui, Madame, interrompit-il, c'eſt toujours la même. Eh bien ! acceptez-vous ma propoſition ? Une fête dans une petite maiſon ! dit Madame de Sénanges ; vous

n'y penſez pas : voilà de ces parties qui ne ſont pas décentes, & qu'on a raiſon de blâmer.

Mais quel conte ! reprit Verſac ; & quand il ſeroit vrai qu'on les blâmât, ſeroit-il juſte de s'en contraindre ? Cachez-vous ; le public vous devine-t-il moins ? Quelques égards que vous vouliez avoir pour lui, il eſt ſûr qu'il parle. Et d'ailleurs, je ne connois, moi, rien de plus décent qu'une petite maiſon, rien qui vous expoſe moins à ces diſcours qu'il ſemble que vous craigniez. Je commence même à croire que l'amour des bienſéances, plus encore que la néceſſité, les a miſes à la mode.

N'eſt-ce pas dans une petite maiſon qu'on ſoupe ſans ſcandale tête-à-tête ? Et peut-on, ſans cette reſſource, former aujourd'hui un engagement ? N'en fait-elle pas même un des premiers articles ? Une femme qui ſe reſpecte, c'eſt-à-dire, qui, avec le cœur tendre, ou l'eſprit libertin, veut cacher ſa foibleſſe, ou ſes ſottiſes, peut-elle en impoſer ſans le ſecours d'une petite maiſon ? Eh quoi de plus pur, de moins interrompu, de plus ignoré, que les plaiſirs qu'on y goûte ? Tous deux ſouſtraits à une pompe embarraſſante, arrachés de ces appartements

partements ſomptueux où l'amour querelle, ou languit ſans ceſſe ; c'eſt dans une petite maiſon qu'on le réveille, ou qu'on le retrouve : c'eſt ſous ſon humble toît que l'ont ſent renaître ces deſirs étouffés dans le monde par la diſſipation, & qu'on les ſatisfait ſans les perdre.

Ah ! Comte, dit Madame de Sénanges en riant, s'il étoit vrai qu'une petite maiſon eût cette derniere vertu, qui voudroit en habiter une grande ? Je ne vous dirai pas bien poſitivement qu'on ne les y perde pas, reprit Verſac, mais il eſt ſûr qu'on les y amuſe davantage. C'eſt toujours y gagner, répondit-elle, mais en attendant qu'on accepte la fête que vous propoſez, vous feriez bien de ſouper tous deux chez moi à mon retour de Verſailles, qui ſera dans fort peu de jours ; je vous le manderai, Verſac. A moi ! s'écria-t-il ; vous connoiſſez mes diſtractions, j'oublierai peut-être de le faire avertir : écrivez-lui, cela ſera plus ſûr & plus honnête, & il voudra bien m'inſtruire du jour que vous aurez choiſi. Je le veux bien, dit-elle, c'eſt un billet ſans conſéquence. Oh ! vous êtes inſoutenable auſſi avec vos ménage-

ments ſur les bienſéances ; je ne vois perſonne les pouſſer auſſi loin que vous; vous en deviendrez ridicule à la fin, reprit-il. Il eſt bon de s'obſerver ; mais une trop grande exactitude eſt gênante : je meurs de peur que vous ne deveniez prude. Non, répondit-elle, pour prude, je ne crois pas que je la devienne, cela n'eſt pas de mon caractere ; mais je vous avouerai que je hais l'indécence. Être indécente, eſt une choſe qui me révolte ; & que je ne pardonne pas. On ne ſauroit penſer autrement quand on eſt auſſi-bien née que vous l'êtes, répondit-il d'un air ſérieux ; mais raſſurez-vous ſur ce billet, tous les jours on en écrit de pareils. Viendrez-vous, Monſieur, me demanda-t-elle ? Je deſire aſſurément de le pouvoir, Madame, répondis-je ; mais je ne ſais ſi je ne vais pas à la campagne avec ma mere, avant votre retour. Non, Monſieur, me dit Verſac, non, vous n'irez pas à la campagne, ou vous en reviendrez : ce n'eſt pas dans une ſituation auſſi charmante que la vôtre, qu'on s'embarque dans de ſemblables parties.

Quelque choſe que pût dire Verſac, mon air mécontent lui prouvoit qu'il

ne me perſuadoit pas, & je m'apperçus que Madame de Sénanges s'allarmoit de l'obſtacle que j'apportois à ce ſouper. Verſac, qui avoit réſolu de m'enlever à Madame de Lurſay, m'engagea ſi poſitivement, qu'il me fut impoſſible de ſonger davantage à me défendre, & je promis, très-décidé à manquer à une parole que je donnois auſſi forcément.

Je rêvois avec un extrême chagrin à la violence qu'on me faiſoit, & je me conformois plus que jamais dans l'idée que Madame de Sénanges, malgré ſes diſcours contre l'indécence, n'étoit que ce qu'au premier coup d'œil elle m'avoit paru; elle ne s'en flatta pas moins, que je ne m'occupois que de mon bonheur prochain.

Que je ſuis ſatisfaite de votre complaiſance! me dit-elle tendrement; vous êtes charmant! cela eſt vrai, vous êtes charmant! Mais dites-moi donc, que vous ſerez bien-aiſe de me revoir. Oui, Madame, répondis-je froidement. Je ne ſais, continua-t-elle, ſi je devrois vous dire que je penſerai à vous avec plaiſir: je crains que vous ne vous intéreſſiez que médiocrement à ce que je pourrois vous apprendre là-deſſus.

Pourquoi, Madame, répondis-je ? Ah ! pourquoi, reprit-elle ? Voilà ce que je ne dois pas encore vous apprendre. Cependant... ; mais quel uſage ferez-vous de ce que je vous dirai !

Excédé d'impatience & d'ennui, j'allois, je crois, la prier de vouloir bien ne me rien confier, lorſqu'au détour de l'allée, je vis Madame de Lurſay, Hortenſe & ſa mere, qui venoient vers nous. Le déſordre où cette vue inopinée me plongea, fut extrême. Sans croire que je fuſſe aimé d'Hortenſe, j'étois déſeſpéré, qu'après l'avoir quittée ſi bruſquement, elle me trouvât avec Madame de Sénanges. Quoique la crainte de déplaire à Madame de Lurſay, ne m'occupât plus, ſa préſence ne laiſſoit pas de m'embarraſſer. Le reproche de fauſſeté qu'elle m'avoit fait devant Hortenſe, & la derniere querelle que nous avions eue enſemble, m'avoient aigri contr'elle au dernier point, & m'éloignoient d'un raccommodement dont je craignois les ſuites ; mais je redoutois ſes diſcours. Sans découvrir l'intérêt qui la feroit parler ſur mes liaiſons avec Madame de Sénanges, ſachant même, à cet égard, ſe couvrir du maſque le plus noble, elle pouvoit faire penſer

à Hortense qu'elles n'étoient pas innocentes, &, si elle n'alloit pas à me détruire dans son cœur, contribuer du moins à m'en fermer l'accès pour toujours. Je m'efforçois vainement de cacher mon trouble; il étoit peint dans toutes mes actions & dans mes yeux: je n'osois les lever sur Hortense, & ne pouvois pas en même-temps les porter ailleurs; un charme secret & invincible les arrêtoit sur elle malgré moi.

Madame de Lursay me parut pénétrée de douleur; mais accoutumée à prendre sur elle, son visage changeoit à mesure qu'elle approchoit de nous; & elle répondit en souriant, & de l'air du monde le plus libre & le plus ouvert, à la révérence décontenancée que je leur fis. Pour Hortense, que j'examinois avec soin, elle ne marqua, en me voyant, ni trouble, ni plaisir. J'entendois cependant de tous côtés se récrier sur ses charmes, & j'en sentois augmenter mon amour & ma douleur. Nous passâmes sans nous parler.

Voilà donc, dit Madame de Mongennes, en regardant Madame de Lursay, cette femme qu'on ne pourroit plus aimer que par générosité? Il seroit singulier assurément, qu'avec autant d'a-

grémens, elle ne pût pas faire une paſſion. Hélas! oui, Madame, répondit Madame de Sénanges, elle a préciſément ce malheur-là, & votre étonnement ne le fera pas ceſſer. Eh bien! Monſieur, ajouta-t-elle en s'adreſſant à moi, rien ne pourra-t-il vous tirer de votre rêverie? Eſt-ce Madame de Lurſay qui la cauſe? Je vous ai déja dit, Madame, interrompis-je, qu'elle ne prend rien ſur mon cœur; une autre idée que la ſienne, l'occupe trop vivement pour qu'il puiſſe être partagé: & dût cette paſſion cauſer tous les tourments de ma vie, je ſens avec plaiſir qu'elle n'en peut jamais être effacée.

L'amour dont j'étois pénétré, me donnoit une expreſſion de ſentiment à laquelle Madame de Sénanges ſe méprit. Je vis ſes yeux s'animer. Vous, malheureux! me dit-elle; eh, pourquoi le feriez-vous? Devez-vous ſeulement imaginer que vous puiſſiez l'être; & fait-on quelque choſe qui doive vous le faire craindre? ſoyez conſtant, mais que ce ne ſoit que pour être toujours heureux! Je reconnus ſa mépriſe, & la lui laiſſai. Il m'importoit aſſez peu qu'elle me crût amoureux d'elle, & j'étois ſûr qu'elle ne pourroit pas le croire long-temps.

Verſac, qui s'amuſoit à contredire Madame de Mongennes, repaſſa dans cet inſtant de notre côté. N'eſt-il rien arrivé d'extraordinaire à Madame de Mongennes, qui ait bouleverſé ſes idées, demanda-t-il ? Elle veut que Madame de Lurſay ſoit belle, & n'imagine ſeulement pas que Mademoiſelle de Théville puiſſe l'être. Mais ſur la derniere partie de ce qu'elle penſe, je ſerois aſſez de ſon avis, répondit Madame de Sénanges : Mademoiſelle de Théville a plus d'éclat que de beauté, plus d'air que de taille; c'eſt en tout une perſonne à paſſer fort vîte. Pour moi, qui m'y connois, dit Verſac, je ne lui trouve qu'un défaut, c'eſt d'avoir l'air trop modeſte : elle s'en défera dans le monde vraiſemblablement ; & plût au Ciel que je fuſſe le premier à l'en corriger ! Donnez-lui, ſi vous pouvez auſſi, l'air ſpirituel, dit Madame de Mongennes ; défaites-la de ces grands yeux inanimés, dont il paroît qu'elle ne ſait que faire : jettez-y de l'intention & du feu, ce ſera un d'autant plus bel ouvrage, que ſûrement il n'eſt pas facile. Si vous le trouviez plus aiſé, répartit-il, il le ſeroit bien moins; & la façon dont vous parlez d'elle,

m'assure qu'elle n'a rien à acquérir.

Indigné de la basse jalousie qui régnoit dans les discours de ces deux femmes, & du peu de cas qu'elles faisoient de la beauté de Mademoiselle de Théville, je ne pus me contenir. En effet, dis-je à Versac, elle est trop belle pour qu'on ne veuille pas lui trouver des défauts; il est plus sûr de louer Madame de Lursay, elle peut enlever moins de conquêtes.

L'air méprisant avec lequel je parlois, ne devoit pas plaire à Madame de Mongennes; mais je lui aurois dit des choses plus désobligeantes, qu'elle ne s'en seroit pas offensée : ses desseins sur moi étoient moins détruits que dissimulés; & quoiqu'elle n'affectât plus cette grande vivacité qui avoit allarmé Madame de Sénanges, & que le desir qu'elle avoit de m'engager fût extérieurement modéré, il n'en étoit pas dans le fond moins ardent. Elle jugeoit, aux façons froides que j'avois pour Madame de Sénanges, que je ne l'aimois point; & trop sotte pour n'être pas excessivement vaine, elle ne doutoit point que je ne lui cédasse aussi-tôt qu'elle le voudroit. Je jugeois de ses espérances par ses attentions, & pas certains regards

dont je commençois à comprendre la valeur, quoiqu'ils ne m'en trouvaſſent pas plus ſenſible.

Depuis que j'avois rencontré Mademoiſelle de Théville, j'avois ſenti redoubler l'ennui que m'inſpiroit Madame de Sénanges ; mais la crainte de lui faire penſer que j'étois impatient de retrouver Madame de Lurſay, m'avoit retenu auprès d'elle. Heureuſement, ma contrainte ne fut pas longue, & elle partit peu d'inſtants après, en me priant de ſonger à elle, & en m'aſſurant qu'elle n'oublieroit pas de m'écrire à ſon retour de Verſailles. Je me ſéparai d'elle & de Verſac, réſolu de chercher l'un avec autant de ſoin, que je me promettois d'en mettre à éviter l'autre.

Je ne fus pas plutôt libre, que je cherchai Mademoiſelle de Théville. Quelque choſe que je ſouffriſſe de ſa froideur, je ſouffrois encore plus de ſon abſence : il ſembloit, quand je ne la voyois pas, que ma jalouſie me tourmentât plus violemment ; j'imaginois qu'elle penſoit ſans diſtraction à Germeuil, & que ſon cœur jouiſſoit trop tranquillement d'une idée que je lui croyois ſi chere ; j'eſpérois que du

moins ma préſence l'empêcheroit de s'en occuper autant que je le craignois : enfin, & ſans tous ces motifs, je voulois la revoir, duſſai-je encore être témoin de ſon amour pour mon rival.

Enfin, je la retrouvai. Elles venoient de mon côté. Madame de Lurſay rougit à ma vue ; mais peu inquiet de ſes mouvements, ce fut dans les yeux d'Hortenſe que je cherchai ma deſtinée. Il me parut qu'elle me voyoit arriver comme quelqu'un à qui l'on prend peu d'intérêt. J'eus lieu de penſer qu'il lui étoit égal que je fuſſe auprès de Madame de Sénanges, ou auprès d'elle ; & les nouvelles preuves que je recevois de ſon indifférence, acheverent de me percer le cœur.

Madame de Lurſay, pendant le temps que j'employois à examiner Hortenſe, me regardoit fixement, & d'un air railleur, dont enfin je m'apperçus, & qui redoubla l'averſion que je commençois à ſentir pour elle. Je ſavois tout ce qu'elle avoit à me dire, & les idées qu'elle s'étoit faites ſur Madame de Sénanges. Ce qui s'étoit paſſé entr'elle & moi, étoit encore trop ſecret pour que ce lui fût une raiſon de ſe contraindre. Elle pouvoit, ſans ſe ſacrifier, parler

librement du nouvel amour dont elle me croyoit occupé, & j'étois preſque certain qu'elle l'avoit fait : ſi nous avions été ſeuls, j'aurois été moins embarraſſé d'une explication, où j'aurois pu lui montrer qu'il ne me reſtoit pour elle pas plus d'eſtime que d'amour; mais la préſence de Madame de Théville & d'Hortenſe, lui donnoit ſur moi un avantage que, ſans renoncer à toutes bienſéances, je ne lui pouvois ôter.

Eh bien! Monſieur, me demanda-t-elle d'un ton railleur, ce mal de tête ſi violent n'a pas, ce me ſemble, été de longue durée? En effet, répondis-je, la promenade l'a diſſipé. Seroit-ce ſeulement à la promenade qu'il faudroit, repliqua-t-elle, attribuer une guériſon ſi prompte; & Madame de Sénanges y ſera-t-elle comptée pour rien? Je n'avois pas encore imaginé, répondis-je, que ce fût elle que j'en duſſe remercier. Inſtruit par vos bontés de tout ce que je lui dois, je n'oublierai pas de lui en marquer ma reconnoiſſance. Elle vous en donnera ſans doute des ſujets plus importants, répondit-elle, & je la crois perſonne à ne pas borner ſes bienfaits à ſi peu de choſe. Elle eſt fort noble, Madame de Sénanges; mais comment

êtes-vous reſté ici ſans elle? Apparemment, repartis-je avec une aigreur qui commençoit à me ſurmonter, qu'il ne m'a pas été poſſible de la ſuivre : mais la certitude de la revoir bientôt, adoucit extrêmement le regret que j'ai de ſon abſence.

Madame de Lurſay ne me répondit que par un regard d'indignation qui redoubla la mienne ; & ſans rien dire, nous nous exprimâmes avec force toute la colere que nous reſſentions. Elle ne s'en tint pas aux regards ; & croyant me mortifier d'avilir Madame de Sénanges, elle employa tout ſon eſprit à peindre avec les traits les plus marqués, ſes vices & ſes ridicules. Elle ne pouvoit pas en penſer plus mal que moi-même ; mais loin de l'en laiſſer médire à ſon gré, je me crus obligé de la défendre, & je le fis avec tant d'ardeur, & ſi peu de ménagement, qu'il ne fut plus poſſible à Madame de Lurſay de douter de la nouvelle paſſion, dont auparavant elle ne faiſoit que me ſoupçonner. Aveuglé par ma colere, je ne crus pas que ce fût aſſez que je paruſſe eſtimer Madame de Sénanges, & j'en parlai comme ſi je l'euſſe trouvée jeune, jolie & ſpirituelle, & avec cet enchantement où

nous met un objet qui commence à nous plaire.

Je m'apperçus, à la douleur de Madame de Lurſay, que je venois de la convaincre qu'elle m'avoit perdu, & je goûtai pendant quelques inſtants le plaiſir de la vengeance. Ce fut trop tard que je ſentis ce qu'il m'alloit coûter. Occupé du deſir de la tourmenter, j'avois oublié qu'Hortenſe m'écoutoit, & que je ne pouvois perſuader l'une de mon amour pour Madame de Sénanges, ſans donner à l'autre la même idée. Cette réflexion que je fis enfin, m'accabla. Avant une ſi cruelle étourderie que celle que je venois de faire, je n'avois à combattre que la froideur d'Hortenſe; mais comment lui oſer parler de ma tendreſſe, après avoir avoué que Madame de Sénanges avoit fait ſur moi la plus vive des impreſſions? Devois-je lui confier les raiſons qui m'avoient porté à louer avec opiniâtreté une femme ſi digne de mépris? Pouvois-je moi-même, ſans mériter le ſien, me juſtifier aux dépens de Madame de Lurſay, & ſacrifier le ſecret de ſon cœur? Moi, à qui l'honneur impoſoit ſi ſévérement la loi de ne le laiſſer même jamais pénétrer!

Plus je me voyois condamné à gar-

der le ſilence, moins j'eſpérois pouvoir ſortir de l'embarraſſante ſituation où je m'étois mis ; quelque peu d'intérêt qu'Hortenſe eût paru prendre à mes diſcours, je ne ſais quelle idée, que je trouvois ſans fondement, mais qui ne m'en occupoit pas moins, ranimoit mes eſpérances. Preſque certain que je ſerois un jour obligé de me juſtifier auprès d'elle, je préparois déja tout ce qui pouvoit détruire dans ſon eſprit une prévention qu'elle auroit priſe avec d'autant plus de juſtice, que j'avois travaillé moi-même à la lui donner. Sa triſteſſe augmentoit encore mon trouble & mon inquiétude. Un état auſſi ſingulier que le ſien, ne pouvoit guere être attribué qu'à une paſſion ſecrete & malheureuſe ; mais s'il étoit vrai, comme ce jour même je l'avois crus, qu'elle aimât Germeuil, quelle pouvoit être la cauſe de ſa mélancolie ? Quand je les avois quittés, aucun nuage ne paroiſſoit devoir s'élever entr'eux ; ſon abſence avoit-elle pu faire naître un ſi violent chagrin ? On s'attriſte quand on perd pour long-temps ce qu'on aime : ne fait-on que le quitter pour quelques inſtants, on penſe à lui, l'on s'en occupe ; mais cette rêverie eſt plus tendre que dou-

loureuſe : Germeuil n'étoit donc pas l'objet de ſes peines. Dans le fond, je ne pouvois le croire mon rival, que parce qu'il eſt aſſez naturel que quand on en craint un auprès d'une femme, ce ſoit l'ami qu'elle paroît aimer le plus tendrement, & qui nous cauſe le plus d'inquiétude,

Le moyen le plus ſimple de me délivrer des miennes, étoit, ſans doute, de m'expliquer avec Hortenſe ; & je le ſentois bien : mais convenir que cette explication m'étoit néceſſaire, n'étoit pas me la rendre plus facile. Je n'entrevoyois rien qui pût me conduire ſûrement à l'éclairciſſement que je ſouhaitois, & m'aider à découvrir ſi Germeuil étoit cet inconnu que je ſavois aimé, ou ſi je n'avois pas à craindre quelqu'autre que lui.

Abſorbé dans cette confuſion d'idées & de ſentiments, les parcourant toutes, les éprouvant tous, ſans m'arrêter ſur aucun, je marchois auprès d'Hortenſe dans un état peu différent du ſien. Je voulois interrompre ſa rêverie, & je ne trouvois rien à lui dire. Ce fut auſſi vainement que je cherchai à fixer ſes yeux ſur moi, & nous arrivâmes à la porte ſans qu'il lui fût rien échappé de tout ce qui pouvoit m'inſtruire, ou me ſatisfaire.

Madame de Lurſay qui, depuis le panégyrique qu'elle m'avoit entendu faire de Madame de Sénanges, ne m'avoit point parlé, après avoir vu partir Madame de Théville & Hortenſe, me demanda, mais avec une douceur extrême, ſi je voulois qu'elle me remenât chez moi, ou qu'elle me conduiſît chez elle. Le chagrin que ce jour même elle m'avoit cauſé, & l'état où m'avoit mis l'opiniâtre froideur d'Hortenſe, m'éloignoient également de ce qu'elle me propoſoit; & je lui répondis ſéchement que je ne pouvois faire ni l'un, ni l'autre. Il me parut qu'elle étoit conſternée de ma réponſe, & de la profonde & ſérieuſe révérence dont je l'avois accompagnée; cependant elle inſiſta. Je lui ſoutins avec moins de ménagement encore, que des raiſons invincibles s'oppoſoient à ce qu'elle deſiroit, & nous nous ſéparâmes enfin tous deux, triſtes & mécontents l'un de l'autre.

Je rentrai chez moi, l'eſprit & le cœur trop tourmentés pour vouloir y voir perſonne; je paſſai toute la nuit à faire ſur mon aventure les plus cruelles & les plus inutiles réflexions.

On connoît aſſez les ſonges des amants, leurs incertitudes, leurs différentes ré-

solutions, pour concevoir tous les mouvements dont je fus agité tour-à-tour ; & j'ai trop parlé de mon peu d'expérience, on voit trop par ce récit combien je lui devois d'idées fausses, pour avoir besoin de m'arrêter sur ce sujet plus long-temps.

Je ne savois encore à quel projet je devois m'arrêter, lorsqu'on entra chez moi. Je reçus en même-temps ce billet de la part de Madame de Lursay.

Si je ne consultois que votre cœur, je ne prendrois pas la peine de vous écrire, mon silence sans doute m'épargneroit de nouveaux affronts ; plus tendre que je ne suis vaine, je ne crains pas de m'y exposer encore. Je vais aujourd'hui à la campagne pour deux jours : vous ne mériteriez pas que je vous en avertisse, beaucoup moins que je vous prisse de m'y accompagner ; cependant je fais l'un & l'autre. Tant d'indulgence de ma part, ne vous rendra peut-être que plus ingrat ; mais il me sera doux de vous confondre par mes bontés, si je ne puis vous y rendre sensible. Je suis d'ailleurs curieuse de savoir si vous trouvez à Madame de Sénanges autant de charmes que vous lui en trouviez hier. Je veux bien encore m'inquiéter de ce que vous

penſez ſur ce ſujet. Songez que je puis ne le pas vouloir long-temps. Adieu, je vous attends à quatre heures.

Ce billet ne m'ôta rien de ma colere contre Madame de Lurſay, avec qui je ne voulois point d'explication ; ainſi, ſans réfléchir ſur cette partie de campagne ſi ſubitement formée, & dont la veille je n'avois pas entendu parler, je lui écrivis avec la derniere froideur, qu'il m'étoit impoſſible de faire ce qu'elle deſiroit, & que j'avois pris, la veille, des engagements que je ne pouvois rompre. Dans la ſituation où nous étions enſemble, cette réponſe étoit impertinente ; mais plus je le ſentis, plus je fus content de la lui avoir faite. J'étois déterminé à rompre avec elle. C'étoit, de tous mes projets, le ſeul qui me fût reſté conſtamment dans l'eſprit, & je ne pouvois me blâmer d'un refus qui, ſelon toutes les apparences, aſſuroit & avançoit notre rupture.

La haine que je reſſentois alors pour Madame de Lurſay, ne me l'avoit pas ſeule dictée. J'avois craint encore moins d'ennui pour moi, à être auprès d'elle, que de chagrin à être éloigné d'Hortenſe, que je ne voulois pas quitter, dans

des circonſtances où il m'étoit important de lui dire que je l'aimois, ou de veiller du moins ſur mes rivaux. Je paſſai à m'occuper de ſon idée, tous les moments où il ne m'étoit pas encore permis de la voir; & il étoit à peine cinq heures, que je volai chez elle.

J'arrivai bientôt, on ouvrit. Entre quelques équipages que je vis dans la cour, je reconnus celui de Madame de Lurſay. Il ne m'en fallut pas davantage pour me faire connoître la faute que j'avois faite, & l'impoſſibilité de la réparer me déſeſpéra. Je ne pouvois plus douter qu'Hortenſe ne fût de cette partie que j'avois refuſée. La hauteur avec laquelle j'avois écrit à Madame de Lurſay que je ne pouvois en être, ne me permettoit pas de ſonger à la renouer avec elle, & ne la diſpenſoit que trop de vouloir bien m'en prier encore.

Plein de fureur contre moi-même, j'entrai, mais décontenancé & tremblant. Madame de Lurſay pâlit à ma vue, & il me parut qu'elle lui cauſoit autant de colere que d'étonnement. Quoique je méritaſſe toute ſa haine, je ne laiſſai pas de m'offenſer autant de ce qu'elle m'en marquoit, que ſi elle m'eût fait

injuſtice. Je ne m'arrêtai pas long-temps à cette idée. Hortenſe qui parloit à Germeuil, l'air familier que je lui trouvois avec lui, la ſurpriſe qu'elle marqua en me voyant, & ſa rougeur ſubite, étoient pour moi des objets qui anéantiſſoient tous les autres dans mon eſprit, & me donnoient ſeuls à rêver.

Vous venez ſans doute avec nous, Monſieur, me demanda Madame de Théville ? Non, Madame, répondit vivement Madame de Lurſay : je l'en avois prié, mais il a des engagements qu'il ne ſauroit rompre ; je crois que vous les devinez. Quelle folie ! s'écria Germeuil ; je vous jure, Madame, qu'il n'a rien à faire. Je ſais le contraire poſitivement, reprit-elle d'un air ſec ; mais l'heure nous preſſe ; & il voudroit, ſans doute, d'autant moins retarder notre départ, que ſûrement nous retardons ſes plaiſirs. Adieu, Monſieur, me dit-elle en ſouriant ; je ſerai peut-être plus heureuſe une autre fois, ou vous ſerez moins occupé.

En achevant ces paroles, elle me préſenta la main d'un air auſſi libre que s'il n'eût été queſtion de rien entre nous : & mourant de rage, je fus obligé de la conduire juſques à ſon carroſſe.

Il seroit cependant singulier, me dit elle tout bas, en descendant, que vous fussiez fâché de la réponse que vous m'avez faite ; mais non, vous ne savez qu'offenser, & j'aurois tort de vous croire capable de repentir. Ah! de grace, Madame, répondis-je, cessons de pareils discours ; le temps en est passé pour vous & pour moi. Je connois, reprit-elle, votre obligeante façon de répondre ; mais je veux bien ne m'y pas arrêter, vous m'avez accoutumée à être indulgente. Que je sache seulement si, comme vous ne pensez pas long-temps à la même chose, il ne vous auroit pas pris un remords? Ne craignez pas de me l'avouer ; seroit-il vrai que vous vouluſſiez venir? C'est, Madame, repartis-je, une question à laquelle j'ai répondu dès ce matin. Il suffit, reprit-elle, & je vous supplie de vouloir bien oublier que j'ai osé vous la faire deux fois.

Elle me fit alors une de ces révérences choquantes, que je savois si bien lui faire quelquefois. Je voulois en vain déguiser mon chagrin. Voir Germeuil auprès d'Hortense, & penser que, dans la solitude de la campagne, il trouveroit mille moments pour lui dire

les choſes les plus tendres, étoit un ſupplice que je ne pouvois ſupporter, ſur-tout quand je me ſouvenois qu'il avoit dépendu de moi de me l'épargner. Je me repentis, en les voyant près de partir, de cette fauſſe honte à laquelle je venois de ſacrifier l'intérêt le plus vif de mon cœur. Je tenois encore la main de Madame de Lurſay, & je crus qu'il ne me ſeroit pas difficile d'obtenir d'elle, une choſe qu'elle m'avoit paru deſirer vivement. Je pris enfin aſſez ſur ma ſotte vanité pour eſſayer de me faire parler encore de cette partie, que je ne voyois faire ſans moi, qu'avec la plus vive douleur. Si vous m'aviez averti plutôt, Madame, dis-je, à Madame de Lurſay, vous ne m'auriez pas trouvé engagé. Oh! je le crois, répondit-elle, ſans me regarder. Si vous le vouliez même, continuai-je.... Non, aſſurément, interrompit-elle, je ne veux rien. Je ne mérite pas le moindre des ſacrifices que vous voudriez me faire, & n'en accepterai aucun. Vous penſiez différemment tout-à-l'heure, repris-je, & j'ai cru pouvoir.... Eh bien! interrompit-elle encore, je penſois fort mal, & je m'en ſuis corrigée. A ces mots, elle me quitta, & me laiſſa

d'autant plus piqué, que je croyois m'être compromis, en la priant d'une chose qu'un moment auparavant j'avois refusée d'elle, & que j'avois vainement abaissé mon orgueil.

Quelque intérêt que j'eusse à ne point quitter Hortense, j'imaginai qu'il falloit le faire céder à ce que je croyois me devoir à moi-même, & que mon amour m'avoit même engagé trop loin; ainsi ne pouvant me pardonner d'avoir donné à Madame de Lursay lieu de penser qu'elle me mortifioit, je les laissai partir, désespéré qu'Hortense, qui n'avoit seulement pas daigné me parler, n'eût pas été témoin de mes dernieres démarches auprès de Madame de Lursay, & qu'elle pût attribuer mes refus à mon amour pour Madame de Sénanges. Ils étoient déja loin, que je n'étois pas encore sorti du trouble où cette situation m'avoit plongé. Revenu enfin à moi-même, je retournai chez moi, méditer profondément sur des minucies, penser faux sur tout ce qui m'arrivoit, & m'affliger jusques au retour d'Hortense.

Quoique je susse qu'elle devoit être deux jours à la campagne, j'envoyai le lendemain savoir si elle n'étoit

pas revenue. Tourmenté par mon impatience & ma jalouſie, le jour d'après j'y allai moi-même ; & ne la trouvant pas, je fus cent fois tenté d'aller la joindre : mais plus vain encore que je n'étois amoureux, la crainte de faire croire à Madame de Lurſay que je ne pouvois ſupporter ſon abſence, l'emporta, &, malgré mes terreurs, me fit reſter.

J'étois à peine rentré, qu'on m'annonça Verſac. Quelque occupé que je fuſſe de mon amour, la ſolitude à laquelle je m'étois condamné, m'ennuyoit, & je fus charmé de le revoir. Je viens ſavoir, me dit-il, ce que vous faites depuis deux jours. Il n'y a pas d'endroit dans Paris que je n'aye parcouru ſans vous y rencontrer. Je ſuis, répondis-je, de la plus mauvaiſe humeur du monde. Les amants heureux ont-ils du chagrin, me demanda-t-il ? je ne ſuis pas fâché de vous voir ſenſible à l'abſence de Madame de Sénanges ; mais vous devez être ſi ſûr d'être aimé... Ah ! Ciel, m'écriai-je. Cette exclamation tragique me confond, interrompit-il à ſon tour : eſt-ce qu'on ne vous auroit pas encore écrit ? Non aſſurément, répondis-je ; il n'y a que deux jours qu'elle

eſt

eſt partie, & vous ſavez qu'elle ne doit m'écrire qu'à ſon retour ici. Cela eſt vrai, repartit-il, mais je n'en ſuis pas moins ſurpris que vous n'ayez encore entendu parler de rien. Avant-hier on vous demanda la permiſſion de vous écrire; &, dans toutes les regles, vous auriez déja dû recevoir quelques billets. Ceſt une femme charmante que Madame de Sénanges! On n'a jamais avec elle, ni ſottes réflexions, ni lenteurs affectées à craindre. En un inſtant, ſon eſprit a tout apperçu, ſon cœur à tout ſenti. Ce ne ſeroit pas, repris-je, ce qui me la feroit aimer davantage. Un peu d'indéciſion, quand il s'agit du choix d'un amant, ſied, je crois, mieux à une femme, que cette précipitation dont vous ſavez ſi bon gré à Madame de Sénanges. Autrefois, dit-il, on penſoit comme vous, mais les temps ſont changés. Nous parlerons là-deſſus plus à loiſir; revenons à Madame de Sénanges. Après les eſpérances que vous lui avez données, & les ſoins que vous lui avez rendus, votre indifférence m'étonne. Moi, m'écriai-je, je lui ai donné des eſpérances? Mais ſans doute, répondit-il froidement: quand un homme de votre âge va chez

une femme comme Madame de Sénanges, paroît en public avec elle, & laiſſe établir un commerce de lettres, il faut bien qu'il ait ſes raiſons. Communément on ne fait point ces choſes-là ſans idée. Elle doit croire que vous l'adorez. Ce qu'elle croit, m'importe peu, repris-je; je ſaurai la détromper. Cela ne ſera pas honnête, repartit-il, & vous la mettez en droit de ſe plaindre de vos procédés.

Il me ſemble, répondis-je, que je ſuis plus en droit de me plaindre des ſiens. A propos de quoi peut-elle croire que je lui dois mon cœur? Votre cœur! dit-il; jargon de Roman. Sur quoi ſuppoſez-vous qu'elle vous le demande? Elle eſt incapable d'une prétention ſi ridicule. Que demande-t-elle donc? répondis-je. Une ſorte de commerce intime, reprit-il, une amitié vive, qui reſſemble à l'amour par les plaiſirs, ſans en avoir les ſottes délicateſſes. C'eſt, en un mot, du goût qu'elle a pour vous, & ce n'eſt que du goût que vous lui devez. Je crois, repliquai-je, que je le lui devrai long-temps. Peut-être, dit-il. La raiſon vous éclairera ſur une répugnance ſi mal fondée; Madame de Sénanges ne vous inſpire rien à pré-

ſent ; mais vous ne pouvez pas empêcher qu'inceſſamment elle ne vous paroiſſe plus aimable. Ce ſera malgré vous, mais cela ſera ; ou vous renoncerez à toutes ſortes de bienſéances & d'uſages.

Je ſuis, quoi que vous en diſiez, répondis-je, très-certain que cela ne ſauroit être. On penſera de moi ce qu'on voudra, il eſt décidé que je n'en veux point. Je le vois avec une extrême douleur, reprit-il ; il ne vous reſte ſeulement qu'à examiner ſi vous avez raiſon de n'en pas vouloir. Mais, vous, lui demandai-je, la prendriez-vous ? Si j'étois, dit-il, aſſez infortuné pour qu'elle le voulût, je ne vois pas que je puſſe faire autrement, & par mille raiſons cependant je pourrois m'en diſpenſer. Eh ! pourquoi pourrois-je m'en diſpenſer moins que vous ?

Vous êtes trop jeune, me répondit-il, pour ne pas avoir Madame de Sénanges. Pour vous, c'eſt un devoir ; ſi je la prenois, moi, ce ne ſeroit que par politeſſe. Vous avez actuellement beſoin d'une femme qui vous mette dans le monde, & c'eſt moi qui y mets toutes celles qui veulent y être célebres. Cela ſeul doit faire la différence de votre choix & du mien.

Permettez-moi une queſtion, lui dis-je; ne ſoyez même pas ſurpris ſi, dans le cours de cette converſation, je vous en fais quelques-unes. Vous me dites des choſes qui me ſont trop nouvelles, pour que je les ſaiſiſſe d'abord comme vous le voudriez. Vous devez d'ailleurs vous attendre à me trouver incrédule, auſſi ſouvent que vous m'étonnerez.

Comme je n'ai d'autre but que celui de vous inſtruire, je me ferai toujours un vrai plaiſir d'éclaircir vos doutes, repartit-il, & de vous montrer le monde tel que vous devez le voir. Mais pour nous livrer plus librement à des objets qui, par leur étendue & leur variété, pourront nous mener loin, je voudrois que nous allaſſions chercher quelque promenade ſolitaire, où nous puſſions n'être pas interrompus, & je crois que l'Etoile pourroit convenir à notre deſſein. J'approuvai ſon idée, & nous partîmes.

Nous ne nous entretînmes en chemin que de choſes indifférentes, & ce ne fut qu'en arrivant à l'Etoile que nous commençâmes une converſation, qui n'a que trop influé ſur les actions de ma vie.

Vous avez piqué ma curioſité, lui

dis-je ; voudriez-vous la ſatisfaire ? N'en doutez pas, répondit-il, je ſerai charmé de vous inſtruire. Il y a des choſes qu'on ne peut ignorer long-temps ſans une ſorte de honte, parce qu'elles renferment la ſcience du monde, & que, ſans elle, les avantages que nous avons reçus de la nature, loin de nous tirer de l'obſcurité, tournent ſouvent contre nous. Je ſais que cette ſcience n'eſt, à proprement parler, qu'un amas de minucies, & que beaucoup de ſes principes bleſſent l'honneur & la raiſon ; mais en la mépriſant, il faut l'apprendre, & s'y attacher plus qu'à des connoiſſances moins frivoles, puiſqu'à notre honte, il eſt moins dangereux de manquer par le cœur que par les manieres.

Vous rêvez déja, continua-t-il. Ce n'eſt pas, repartis-je, que je ne vous prête une extrême attention ; mais ce ton ſérieux me paroît ſi peu fait pour vous, que je ne puis revenir de la ſurpriſe qu'il me cauſe. Je vous trouve Philoſophe, vous.... ! Ceſſez de vous en étonner, interrompit-il : mon amitié pour vous ne m'a pas permis de vous tromper long-temps ; & le beſoin que vous avez d'être inſtruit, m'a contraint

de vous montrer que je ſais penſer, & réfléchir. Je me flatte, au reſte, que vous ſaurez me garder le ſecret le plus inviolable ſur ce que je vous dis, & ſur ce que je vais vous dire. Quoi! lui dis-je en riant, vous pourriez être fâché que je diſſe : *Verſac ſait penſer?* Sans doute, repliqua-t-il fort ſérieuſement, & vous ſaurez bientôt pourquoi il m'eſt important que vous ne le diſiez pas. Revenons à vous.

Je me ſuis apperçu avec ſurpriſe en mille occaſions, que le monde vous étoit abſolument incounu. Quoique vous ſoyez fort jeune, vous êtes d'un rang à n'avoir pas dû conſerver juſques à préſent les préjugés que je vous trouve. Je ne puis ſur-tout m'étonner aſſez que vous connoiſſiez ſi peu les femmes. Les réflexions que j'ai faites ſur elles, pourront vous être utiles. Ce n'eſt pas cependant que je me flatte que vous puiſſiez marcher ſûrement d'après mes ſeuls préceptes ; mais du moins ils affoibliront en vous des idées qui retarderoient long-temps vos lumieres, ou vous empêcheroient peut-être à jamais d'en acquérir.

Quelque néceſſaire que vous ſoit la connoiſſance des femmes, elle n'eſt ce-

pendant pas la ſeule à laquelle vous deviez vous borner. Celle des uſages, des goûts, & des erreurs de votre ſiecle, doit partager vos ſoins, avec cette différence, qu'il vous ſera facile de vous former des femmes l'idée que vous en devez avoir, & qu'après l'étude la plus opiniâtre, vous ne connoîtrez peut-être jamais le reſte parfaitement.

C'eſt une erreur de croire que l'on puiſſe conſerver dans le monde cette innocence de mœurs que l'on a communément quand on y entre, & que l'on y puiſſe être toujours vertueux, & toujours naturel, ſans riſquer ſa réputation ou ſa fortune. Le cœur & l'eſprit ſont forcés de s'y gâter, tout y eſt mode & affectation. Les vertus, les agréments & les talents y ſont purement arbitraires, & l'on n'y peut réuſſir qu'en ſe défigurant ſans ceſſe. Voilà des principes que vous ne devez jamais perdre de vue : mais ce n'eſt pas aſſez de ſavoir que pour réuſſir, il faut être ridicule; il faut étudier avec ſoin le ton du monde où notre rang nous a placés, les ridicules qui conviennent le plus à notre état, ceux, en un mot, qui ſont en crédit; & cette étude exige plus de fineſſe & d'attention qu'on ne peut l'imaginer.

Qu'entendez-vous, lui demandai-je, par des ridicules en crédit ? J'entends, reprit-il, ceux qui, dépendant du caprice, ſont ſujets à varier, n'ont, comme toutes les modes, qu'un certain temps pour plaire, & qui, pendant qu'ils ſont en regne, effacent tous les autres. C'eſt dans le temps de leur vogue qu'il faut les ſaiſir ; ſouvent il y a auſſi peu de fruit à les prendre, lorſqu'on commence à s'en dégoûter, que de riſque à les garder, lorſqu'ils ſont abſolument proſcrits. Mais quand on ſait, lui dis-je, que ce qui regne eſt un ridicule, comment peut-on ſe réſoudre à le prendre ?

Bien peu de gens, répondit-il, ſont aſſez en état de réfléchir, pour ſavoir ce qui en eſt ; & ceux qui penſent, ſe livrent ſouvent, même par réflexion, aux erreurs qu'intérieurement ils condamnent le plus. Vous dirai-je davantage ? C'eſt preſque toujours à ceux d'entre nous qui raiſonnent le plus profondément, que l'on doit ces opinions abſurdes qui font honte à l'eſprit, & ce maintien affecté qui gâte & contraint la figure. Moi, par exemple, qui ſuis l'inventeur de preſque tous les travers qui réuſſiſſent, ou qui du moins les per-

fectionne, penſez-vous que je les choiſiſſe, les entretienne, & les varie, uniquement par caprice, & ſans que la connoiſſance que j'ai du monde, regle & conduiſe mes idées là-deſſus ? Sans ſavoir, répondis-je, toutes les raiſons qui peuvent vous déterminer, je conçois que vous n'imaginez des ridicules, que parce que vous les croyez des moyens de plaire dans la ſociété.

Oui, je le crois, repliqua-t-il : la façon dont j'ai pris dans le monde, eſt, je penſe, une aſſez bonne preuve que je ne me trompe pas, & que ne n'eſt qu'en ſuivant mes traces, qu'on peut parvenir à une auſſi grande réputation. Ne ſoyez point, au reſte, arrêté par le nom que je donne aux choſes qui ſont en poſſeſſion de ſéduire : tant qu'un ridicule plaît, il eſt grace, agrément, eſprit ; & ce n'eſt que quand, pour l'avoir uſé, on s'en laſſe, qu'on lui donne le nom qu'en effet il mérite.

Mais, lui dis-je, à quoi s'apperçoit-on qu'un ridicule commence à vieillir ? Au peu de cas que les femmes en font, repliqua-t-il. C'eſt, je crois, une étude bien pénible, que celle que vous me preſcrivez, répondis-je. Non, reprit-il ; l'on peut réduire l'art de plaire aujour-

d'hui, à quelques préceptes assez peu étendus, & dont la pratique ne souffre aucunes difficultés. Je suppose d'abord, & avec assez de raison, ce me semble, qu'un homme de notre rang, & de votre âge, ne doit avoir pour objet que de rendre son nom célebre. Le moyen le plus simple, & en même-temps le plus agréable pour y parvenir, est de paroître n'avoir dans tout ce qu'on fait que les femmes en vue, de croire qu'il n'y a d'agréments que ce qui les séduit, & que le genre d'esprit qui leur plaît, quel qu'il soit, est en effet le seul qui doive plaire. Ce n'est qu'en paroissant soumis à tout ce qu'elles veulent, qu'on parvient à les dominer. Je puis aisément vous faire convenir de cette vérité; mais avant que de vous parler des femmes, j'ai quelques conseils à vous donner sur le chemin que vous devez prendre pour plaire dans le monde : conseils fondés, au reste, sur ma propre expérience.

Il faut d'abord se persuader, qu'en suivant les principes connus, on n'est jamais qu'un homme ordinaire; que l'on ne paroît neuf qu'en s'en écartant; que les hommes n'admirent que ce qui les frappe; & que la singularité seule pro-

duit cet effet ſur eux. On ne peut donc être trop ſingulier, c'eſt-à-dire, qu'on ne peut trop affecter de ne reſſembler à perſonne, ſoit par les idées, ſoit par les façons. Un travers que l'on poſſede ſeul, fait plus d'honneur, qu'un mérite que l'on partage avec quelqu'un.

Ce n'eſt pas tout; vous devez apprendre à déguiſer ſi parfaitement votre caractere, que ce ſoit en vain qu'on s'étudie à le démêler. Il faut encore que vous joigniez à l'art de tromper les autres, celui de les pénétrer; que vous cherchiez toujours ſous ce qu'ils veulent vous paroître, ce qu'ils ſont en effet. C'eſt auſſi un grand défaut pour le monde, que de vouloir ramener tout à ſon propre caractere. Ne paroiſſez point offenſé des vices que l'on vous montre, & ne vous vantez jamais d'avoir découvert ceux que l'on croit vous avoir dérobés. Il vaut ſouvent mieux donner mauvaiſe opinion de ſon eſprit, que de montrer tout ce qu'on en a; cacher ſous un air inappliqué & étourdi, le penchant qui vous porte à la réflexion, & ſacrifier votre vanité à vos intérêts. Nous ne nous déguiſons jamais avec plus de ſoin que devant ceux à qui nous croyons l'eſprit d'examen. Leurs lumie-

res nous gênent. En nous moquant de leur raiſon, nous voulons cependant leur montrer qu'ils n'en ont pas plus que nous. Sans nous corriger, ils nous forcent à diſſimuler ce que nous ſommes, & nos travers ſont perdus pour eux. Si nous étudions les hommes, que ce ſoit moins pour prétendre à les inſtruire, que pour parvenir à les bien connoître. Renonçons à la gloire de leur donner des leçons. Paroiſſons quelquefois leurs imitateurs, pour être plus ſûrement leurs juges; aidons-les par notre exemple, par nos éloges mêmes, à ſe développer devant nous, & que notre eſprit ne nous ſerve qu'à nous plier à toutes les opinions. Ce n'eſt qu'en paroiſſant ſe livrer ſoi-même à l'impertinence, qu'il n'échappe rien de celle d'autrui.

Vous me ſemblez vous contredire, interrompis-je: ce dernier précepte détruit l'autre; ſi je deviens imitateur, je ceſſe d'être ſingulier.

Non, reprit-il; cette ſoupleſſe d'eſprit que je vous conſeille, n'exclut pas la ſingularité que je vous ai recommandée. L'une ne vous eſt pas moins néceſſaire que l'autre: ſans la premiere, vous ne frapperiez perſonne; ſans la ſecon-

de, vous déplairiez à tout le monde, ou du moins, vous perdriez le fruit de toutes les obſervations que vous feriez. D'ailleurs, on n'eſt jamais moins à portée de devenir ce que vous êtes, que lorſque vous paroiſſez être tout; & un génie ſupérieur ſait embellir ce que les autres lui fourniſſent, & le rendre neuf à leurs yeux mêmes,

Une choſe encore extrêmement néceſſaire, c'eſt de ne s'occuper jamais que du ſoin de ſe faire valoir. On vous aura dit, peut-être même aurez-vous lu, que celui de faire valoir les autres eſt plus convenable : mais il me ſemble qu'on peut s'en repoſer ſur eux ; & pour moi, je n'ai encore vu perſonne, quelque modeſtie qu'il affectât, qui ne trouvât toujours en fort peu de temps le ſecret de m'apprendre à quel point il s'eſtimoit, & combien je devois l'eſtimer moi-même.

De toutes les vertus, celle qui, dans le monde, m'a toujours paru réuſſir le moins à celui qui la pratique, c'eſt la modeſtie. Ne ſoyons pas intérieurement prévenus de notre mérite ; je le veux : mais paroiſſons l'être : qu'une certaine confiance ſoit peinte dans nos yeux, dans nos tons, dans nos geſtes,

& jusques dans les égards que nous avons pour les autres. Sur-tout, parlons toujours, & en bien, de nous-mêmes : ne craignons point de dire & de répéter, que nous avons un mérite supérieur. Il y a mille gens à qui l'on n'en croit; que parce qu'ils ne cessent pas de dire qu'ils en ont. Ne vous arrêtez point à l'air de froideur & de dégoût avec lequel on vous écoutera, au reproche même qu'on vous fera de ne vous perdre jamais de vue. Tout homme qui vous blâme de trop parler de vous, ne le fait que parce que vous ne lui laissez pas toujours le temps de parler de lui : plus modeste, vous seriez martyr de sa vanité. Je ne sais d'ailleurs, si quelqu'un qui entretient les autres de ce qu'il croit valoir, est plus blâmable que celui qui, en se taisant sur lui-même, pense qu'il fait un sacrifice à la société, & s'il n'y a pas bien de l'orgueil à se croire obligé d'être modeste.

Quoi qu'il en soit, il est plus sûr de subjuguer les autres, que de leur immoler sans cesse les intérêts de notre amour-propre. Le trop grand desir de leur plaire, suppose le besoin qu'on en a. Ils ne sont jamais plus portés à

nous juger avec ſévérité, que lorſqu'ils nous voyent chercher ſervilement à nous les rendre favorables. C'eſt avouer que nous croyons qu'un homme nous eſt ſupérieur, que d'être timide devant lui. Cette crainte de lui déplaire, même en le flattant, ne nous le gagne pas. L'hommage que nous lui rendons, l'enhardit à nous trouver des défauts, ſur leſquels, ſans nos ménagements pour lui, il n'auroit peut-être jamais oſé porter ſes yeux : il eſt vrai qu'il veut bien s'y prêter; mais la bonté avec laquelle il les excuſe, eſt une injure pour nous, que plus de confiance en nous-mêmes nous auroit épargnée. Cet orgueilleux qui pouſſe la facilité juſques à vouloir bien nous raſſurer, qui, en blâmant nos vices, nous eſtime aſſez peu pour ne plus nous diſſimuler les ſiens, ſe ſeroit cru trop heureux d'obtenir de nous l'indulgence qu'il nous accorde, ſi nous n'avions pas cru avoir beſoin de la ſienne.

Ce n'eſt pas-là le ſeul inconvénient où nous jette la timidité : je ne prétends pas vous parler ici de celle qui ne vient que du peu d'uſage que l'on a du monde, & qui ne gêne l'eſprit & la figure, que pour peu d'inſtants;

mais de cette timidité, qui naiſſant, ou du peu de connoiſſance que nous avons de nos avantages, ou du trop de cas que nous faiſons de ceux des autres, nous jette dans le découragement, nous rend fort inférieurs à nous-mêmes, & nous donne pour maîtres, ou nous rend égaux du moins, des gens que la nature a placés au deſſous de nous.

Vous ne ſauriez donc trop préſumer de vos forces, ni affoiblir aſſez celles des autres. Gardez-vous ſur-tout de vous faire du monde une trop haute idée; n'imaginez pas que pour y briller, il faille être doué d'un mérite ſupérieur : ſi vous le croyez encore, examinez-moi, voyez, (car je vais me donner pour exemple, & cela m'arrivera encore quelquefois) voyez ce que je deviens quand je veux plaire; que d'affectations, de graces forcées, d'idées frivoles! dans quels travers enfin ne donnai-je pas?

Penſez-vous que je me ſois condamné ſans réflexion au tourment de me déguiſer ſans ceſſe? Entré de bonne heure dans le monde, j'en ſaiſis aiſément le faux. J'y vis les qualités ſolides proſcrites, ou du moins ridiculi-

ſées; & les femmes, ſeuls juges de notre mérite, ne nous en trouver qu'autant que nous nous formions ſur leurs idées. Sûr que je ne pourrois, ſans me perdre, vouloir réſiſter au torrent, je le ſuivis. Je ſacrifiai tout au frivole; je devins étourdi, pour paroître plus brillant; enfin, je me créai les vices dont j'avois beſoin pour plaire : une conduite ſi ménagée me réuſſit.

Je ſuis né ſi différent de ce que je parois, que ce ne fut pas ſans une peine extrême, que je parvins à me gâter l'eſprit. Je rougiſſois quelquefois de mon impertinence : je ne médiſois qu'avec timidité. J'étois fat, à la vérité, mais ſans graces, ſans brillant, tel que beaucoup d'autres, & bien loin encore de cette ſupériorité que je me ſuis depuis acquiſe en ce genre.

Il eſt ſans doute aiſé d'être fat, puiſque quelqu'un qui craint de le devenir, a beſoin de veiller ſans ceſſe ſur lui-même, & que cependant il n'y a perſonne qui n'ait ſa ſorte de fatuité: mais il n'eſt pas ſi facile d'acquérir celle qu'il me falloit; cette fatuité audacieuſe & ſinguliere, qui, n'ayant point de modele, ſoit ſeule digne d'en ſervir.

Car quels que ſoient les avantages de

la fatuité, il ne faut pas croire qu'elle ſeule réuſſiſſe, & qu'un homme qui eſt fat de bonne foi & ſans principes, aille auſſi loin que celui qui ſait raiſonner ſur ſa fatuité, & qui occupé du ſoin de ſéduire, & en pouſſant l'impertinence auſſi loin qu'elle peut aller, ne s'enivre point dans ſes ſuccès, & n'oublie point ce qu'il doit penſer de lui-même. Un fat dont l'eſprit eſt borné, & qui ſe croit véritablement tout le mérite qu'il ſe dit, ne va jamais au grand. Vous ne ſauriez imaginer combien il faut avoir d'eſprit, pour ſe procurer un ſuccès brillant & durable dans un genre où vous avez tant de rivaux à combattre, & où le caprice d'une ſeule femme ſuffit ſouvent pour faire un nom à l'homme du monde le moins fait pour être connu. Combien de pénétration ne faut-il pas avoir, pour ſaiſir le caractere d'une femme que vous voulez attaquer, ou (ce qui eſt infiniment plus flatteur, & ne laiſſe pas d'arriver quelquefois) que vous voulez réduire à vous parler la premiere ! de quelle juſteſſe ne faut-il pas être doué, pour ne pas ſe tromper à la ſorte de ridicule que vous devez expoſer à ſes yeux,

pour la rendre plus promptement ſenſible ! de quelle fineſſe n'avez-vous pas beſoin pour conduire tout à la fois pluſieurs intrigues, que pour votre honneur vous ne devez pas cacher au public, & qu'il faut cependant que vous dérobiez à chacune des femmes avec qui vous êtes lié ! Croyez-vous qu'il ne faille pas avoir dans l'eſprit bien de la variété, bien de l'étendue, pour être toujours, & ſans contrainte, du caractere que l'inſtant où vous vous trouvez, exige de vous ; tendre avec la délicate ; ſenſuel avec la voluptueuſe, galant avec la coquette ? Être paſſionné ſans ſentiment, pleurer ſans être attendri, tourmenter ſans être jaloux : voilà tous les rôles que vous devez jouer ; voilà ce que vous devez être. Sans compter encore que vous ne pouvez avoir trop d'uſage du monde, pour voir une femme telle qu'elle eſt, malgré le ſoin extrême qu'elle apporte à ſe déguiſer, & ne croire pas plus à la fauſſe vertu que ſouvent elle oppoſe, qu'à l'envie qu'elle témoigne de vous garder, lorſqu'elle s'eſt rendue.

Ce détail eſt étonnant, lui dis-je, il m'effraye, je ſens que je ne pourrai jamais en porter le poids. J'avoue, re-

prit-il, qu'il n'eſt pas fait pour tout le monde ; mais j'ai meilleure opinion de vous que vous-même, & je ne doute pas que je ne vous voye bientôt partager avec moi l'attention publique. Mais continuons.

Je vous ai dit que vous ne pouviez point trop parler de vous : à ce précepte, j'en ajoute un que je ne crois pas moins néceſſaire ; c'eſt qu'en général, vous ne pouvez aſſez vous emparer de la converſation. L'eſſentiel dans le monde n'eſt pas d'attendre pour parler que l'imagination fourniſſe des idées. Pour briller toujours, on n'a qu'à le vouloir.

L'arrangement, ou plutôt l'abus des mots, tient lieu de penſées. J'ai vu beaucoup de gens ſtériles, qui ne penſoient, ni ne raiſonnoient jamais, à qui la juſteſſe & les graces ſont interdites, mais qui parlent avec un air de capacité, des choſes même qu'ils connoiſſent le moins, joignent la volubilité à l'imprudence, & mentent auſſi ſouvent qu'ils racontent, l'emporter ſur des gens de beaucoup d'eſprit, & qui, modeſtes, naturels & vrais, mépriſoient également le menſonge, & le jargon. Souvenez-vous donc que la modeſtie anéantit les graces & les talents ; qu'en ſongeant à

ce que l'on a à dire, on perd le temps de parler ; & que pour persuader, il faut étourdir.

Je me souviens, lui dis-je, d'avoir vu quelquefois de ces gens que vous venez de me dépeindre ; mais loin qu'ils plussent, il me semble qu'on les accabloit de tout le mépris qu'on leur doit, & qu'on les trouvoit aussi insupportables qu'ils le sont.

Dites, répondit-il, qu'on blâmoit leurs travers, qu'on en rioit même ; mais que malgré cela, ils ne plussent pas, l'expérience y est totalement contraire. Voilà l'avantage des ridicules, c'est de séduire & d'entraîner les personnes mêmes qui les blâment le plus.

De tous ceux qui regnent aujourd'hui, le fracas est celui qui en impose plus généralement, & sur-tout aux femmes. Elles ne regardent jamais comme vraies passions que celles qui commencent par les enlever à elles-mêmes. Ces attachements que l'habitude de se voir forme quelquefois, ne leur paroissent presque toujours que des affaires de convenance, dont elles ne croyent devoir s'occuper que médiocrement. L'impression qu'on ne leur fait qu'avec lenteur, n'agit jamais sur elles avec viva-

cité. Il faut, pour qu'elles aiment vivement, qu'elles ne sachent pas ce qui les a déterminées à la tendresse. On leur a dit qu'une passion, pour être forte, devoit commencer par un trouble extrême; & il y a trop long-temps qu'elles le croyent, pour pouvoir imaginer qu'elles reviennent jamais de cette idée. Rien n'est plus propre à faire naître dans leur ame ce trouble enchanteur, que cette ivresse de vous-même, qui, vous faisant tout hasarder, anime les graces de votre personne, ou en couvre les défauts. Une femme admire, s'étonne, s'enchante, &, parce qu'elle se refuse à la réflexion, croit que ce sont vos charmes qui ne lui en laissent pas le temps. Si par hasard elle songe à la résistance qu'elle pourroit vous faire, ce n'est que pour mieux se persuader qu'elle seroit inutile, & qu'on n'en doit point employer contre quelque chose d'aussi fort, d'aussi imprévu, d'aussi extraordinaire, enfin, qu'un coup de sympathie. Prétexte assez bien imaginé dans le fond, pour se rendre promptement, sans donner mauvaise opinion d'elle; puisqu'il n'y a point d'homme qui ne soit plus flatté d'inspirer tout d'un coup un amour violent, que de le faire naître par degrés.

Quels que ſoient, lui dis-je, les avantages que l'on peut retirer d'une impudence ſans bornes, je doute que je puiſſe jamais adopter un ſyſtême qui m'obligeroit à cacher les vertus que je puis avoir, pour me parer des vices que je n'aurois pas. Ce que vous venez de dire, eſt parfaitement beau quant à la Morale, reprit-il; mais le monde & elle ne s'accordent pas toujours, & vous éprouverez que le plus ſouvent on ne réuſſit dans l'un, qu'aux dépens de l'autre. Il vaut mieux, encore un coup, prendre les erreurs de ſon ſiecle, ou du moins s'y plier, que d'y montrer des vertus qui y paroîtroient étrangeres, ou ne ſeroient pas du bon ton.

Du bon ton! repris-je. Vous ne ſavez peut-être pas encore ce que c'eſt? repartit-il, d'un air railleur. Je vous avouerai, lui dis-je, qu'on m'a ſouvent ennuyé de ce terme, & d'autant plus, qu'on n'a pas encore pu me le définir. Ce ton de la bonne compagnie, ſi célebre, en quoi conſiſte-t-il? Les gens qui le veulent par-tout, & le trouvent à ſi peu de perſonnes, & dans ſi peu de choſes, l'ont-ils eux-mêmes? Qu'eſt-ce enfin que ce ton?

Cette queſtion m'embarraſſe, répon-

dit-il. C'eſt un terme, une façon de parler dont tout le monde ſe ſert, & que perſonne ne comprend. Ce que nous appellons le ton de la bonne compagnie, nous, c'eſt le nôtre ; & nous ſommes bien déterminés à ne le trouver qu'à ceux qui penſent, parlent, & agiſſent comme nous. Pour moi, en attendant qu'on le définiſſe mieux, je le fais conſiſter dans la nobleſſe & l'aiſance des ridicules; & je vais, en vous diſant tout ce qu'il faut pour avoir le ton de la bonne compagnie, vous mettre en état de juger ſi ma définition eſt juſte.

Une négligence dans le maintien, qui, chez les femmes, aille juſques à l'indécence, & paſſe, chez nous, ce qu'on appelle aiſance & liberté ; tons & manieres affectées, ſoit dans la vivacité, ſoit dans la langueur ; l'eſprit frivole & méchant, un diſcours entortillé : voilà ce qui, ou je me trompe fort, compoſe aujourd'hui le ton de la bonne compagnie ; mais ces idées ſont trop générales pour vous, étendons-les.

Quelqu'un qui veut avoir le ton de la bonne compagnie, doit éviter de dire ſouvent des choſes penſées : quelque naturellement qu'il les exprime, quelque

que peu de vanité qu'il en tire, on y trouve une affectation marquée de parler autrement que tout le monde, & l'on dit d'un homme qui a le malheur de tomber dans cet inconvénient, non qu'il a de l'eſprit, mais qu'il s'en croit.

Comme c'eſt à la médiſance uniquement que ſe rapporte aujourd'hui l'eſprit du monde, on s'eſt appliqué à lui donner un tour particulier ; & c'eſt plus à la façon de médire qu'à toute autre choſe, que l'on reconnoît ceux qui poſſedent le bon ton. Elle ne ſauroit être ni trop cruelle, ni trop précieuſe. En général, & même lorſqu'on ſonge le moins à railler, ou qu'on en a le moins de ſujet, on ne peut avoir l'air trop ricaneur, ni le ton trop malin. Rien n'embarraſſe les autres davantage, ni ne donne une plus haute opinion de votre enjouement & de votre eſprit. Que votre ſourire ſoit mépriſant, qu'une fade cauſticité regne dans tous vos propos. Avec de pareils ſecours, quelque peu de mérite qu'on ait d'ailleurs, on ſe diſtingue, parce qu'on ſe fait craindre, & que, dans le monde, un ſot qui ſe tourne vers la méchanceté, eſt plus reſpecté qu'un homme d'eſprit, qui, trop ſupérieur à ces vils objets pour deſ-

cendre juſqu'à eux, rit en ſecret des travers de ſon ſiecle, & les mépriſe aſſez pour ne pas même les blâmer tout haut.

La noble négligence qu'on veut dans les manieres, quelque recommandable qu'elle ſoit, eſt peu de choſe ſans celle de l'eſprit. Les gens du bon ton laiſſent au vulgaire, & le ſoin de penſer, & la crainte de penſer faux. Perſuadés d'ailleurs, que plus l'eſprit eſt cultivé, moins il conſerve de naturel, ils ſe ſont volontairement bornés à quelques idées frivoles, ſur leſquelles ils voltigent ſans ceſſe; ou ſi, par haſard, ils ſavent quelque choſe, c'eſt d'une façon ſi ſuperficielle, ils en font eux-mêmes ſi peu de cas, qu'il ſeroit impoſſible de leur donner des ridicules là-deſſus. Comme rien n'eſt plus ignoble à une femme que d'être vertueuſe, rien n'eſt plus indécent à un homme du bon ton, que de paſſer pour ſavant. L'extrême ignorance à laquelle l'uſage ſemble le condamner, eſt cependant d'autant plus ſinguliere, qu'il eſt en même-temps établi qu'il ne doit héſiter ſur aucune déciſion.

En effet, repris-je, cela ne laiſſe pas d'être embarraſſant. Moins que vous ne

croyez, répondit-il. Une profonde ignorance avec beaucoup de modeſtie, ſeroit à la vérité fort incommode; mais avec une extrême préſomption, je puis vous aſſurer qu'elle n'a rien de gênant. D'ailleurs, devant qui parlez-vous ordinairement, pour être ſi inquiet ſur ce que vous dites? S'il eſt du ton de la bonne compagnie de décider toujours, il n'en eſt point de juſtifier jamais ſa déciſion, & la bonne opinion que l'on a de ſoi-même. Ignorer tout, & croire n'ignorer rien; ne rien voir, quelque choſe que ce puiſſe être, qu'on ne mépriſe, ou ne loue à l'excès; ſe croire également capable du ſérieux & de la plaiſanterie; ne craindre jamais d'être ridicule, & l'être ſans ceſſe; mettre de la fineſſe dans ſes tours, & du puérile dans ſes idées; prononcer des abſurdités, les ſoutenir, les recommencer: voilà le bon ton de l'extrêmement bonne compagnie.

Une choſe m'embarraſſe, interrompis-je. Comment des perſonnes qui n'ont rien appris, ou ſe ſont crues dans l'obligation de tout oublier, peuvent-elles ſe parler ſans ceſſe? Il faut néceſſairement avoir l'eſprit bien fécond pour ſoutenir, ſans les reſſources que four-

niſſent les diverſes connoiſſances, une converſation perpétuelle. Car enfin, je vois que dans le monde on ne tarit pas.

C'eſt qu'on n'y a pas de fond à épuiſer, repliqua-t-il. Vous avez remarqué qu'on ne tariſſoit point dans le monde : ne vous ſeriez-vous pas apperçu auſſi qu'on s'y parle toujours ſans ſe rien dire ; que quelques mots favoris, quelques tours précieux, quelques exclamations, de ſades ſouris, de petits airs fins, y tiennent lieu de tout ? Mais on y differte ſans ceſſe ! repris-je. Eh bien ! oui, répondit-il, on y differte ſans raiſonner, & voilà ce qui fait le ſublime du bon ton. Eſt-ce que l'on peut, ſans s'appéſantir, ſuivre une idée ? On peut la propoſer, mais a-t-on jamais le temps de l'établir ? N'eſt-ce pas même bleſſer la bienſéance que d'y ſonger ? Oui. La converſation, pour être vive, ne ſauroit être aſſez peu ſuivie. Il faut que quelqu'un qui parle guerre, ſe laiſſe interrompre par une femme qui veut parler ſentiment ; que celle-ci, au milieu de toutes les idées que lui fait naître un ſujet ſi noble, & qu'elle poſſede ſi bien, ſe taiſe pour écouter un couplet galamment obſcene, que celui, ou celle qui le chante ;

cede, au grand regret de tout le monde, la place à un fragment de morale, qu'on ſe hâte d'interrompre, pour ne rien perdre d'une hiſtoire médiſante, qui, quoiqu'écoutée avec une extrême plaiſir, bien ou mal contée, eſt coupée par des réflexions uſées ou fauſſes, ſur la Muſique ou la Poéſie, qui diſparoiſſoient peu-à-peu, & ſont ſuivies par des idées politiques ſur le Gouvernement, que le récit de quelques coups ſinguliers arrivés au jeu, abregent dans le temps qu'on y compte le moins ; & qu'enfin un Petit-Maître, après avoir long-temps rêvé, traverſe le cercle, dérange tout, pour aller dire à une femme qui eſt loin de lui, qu'elle n'a pas aſſez de rouge, ou qu'il la trouve belle comme un Ange.

Voilà un portrait bien bizarre, lui dis-je. Il n'en eſt pas moins reſſemblant, repliqua-t-il. Au reſte, il peut vous prouver qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe trouver dans ſa vanité, ou dans la ſtérilité d'autrui, de quoi ſentir moins le peu qu'il vaut, & ſe faire, en dépit de la nature même, une ſorte de mérite qui le mette au niveau de tout le monde. Mais, vous, lui demandai-je, avez-vous le ton de la bonne compagnie ?

Assurément, reprit-il, je le mépriſe, mais je l'ai pris. Vous avez dû vous appercevoir que je n'oſe parler devant perſonne comme je viens de le faire avec vous; & quand je vous ai prié de me garder, ſur tout ce que je vous dirois, un ſecret inviolable, c'eſt qu'il m'eſt d'une extrême conſéquence qu'on ne ſache pas ce que je ſuis, & à quel point je me déguiſe. Je vous conſeille, encore un coup, de m'imiter. Sans cette condeſcendance, vous n'acquerrez que la réputation d'un eſprit dur, & peu fait pour la ſociété. Plus vous refuſerez de vous prêter aux travers, plus on s'empreſſera à vous en donner. Je ne ſuis pas le ſeul qui ai ſenti, que pour ne point paſſer pour ridicule, il faut le devenir, ou le paroître du moins. Le bon ton a moins d'admirateurs qu'on ne croit; & quelques-uns de ceux qui ſemblent s'y livrer le plus, ne laiſſent pas d'être perſuadés avec moi, que pour avoir le ton de la vraiment bonne compagnie, il faut avoir l'eſprit orné ſans pédanterie, & de l'élégance ſans affectation, être enjoué ſans baſſeſſe, & libre ſans indécence.

A préſent, ajouta-t-il, nous pourrions en venir aux femmes; mais la con-

verſation que nous venons d'avoir enſemble, a été d'une longueur ſi énorme, qu'avec plus d'ordre & des idées plus approfondies, elle pourroit preſque paſſer pour un Traité de Morale. Remettons-en le reſte à un autre jour. Si vous avez autant d'envie d'apprendre que j'en ai de vous inſtruire, nous ſaurons aiſément nous retrouver.

Au moins, lui dis-je, répondez à la queſtion que je voulois vous faire. Pourquoi avons-nous beſoin qu'une femme nous mette dans le monde? Quelque ſimple que cette queſtion vous paroiſſe, elle tient à tant de choſes, que je ne ſaurois y répondre ſans m'engager dans des détails immenſes, répliqua-t-il; je me ſuis plû à l'étude des femmes, je crois à préſent les connoître; je vous en parlerois trop long-temps. Eh bien! lui dis-je, effleurons la matiere, quelqu'autre jour nous l'approfondirons. Non, reprit-il, il m'en coûteroit tout autant, & vous ne ſeriez pas bien inſtruit. C'eſt un ſujet qu'il faut traiter de ſuite, & qui mérite une attention particuliere.

Pour moi, lui dis-je, il me ſemble, que ce n'eſt pas travailler pour ſes plaiſirs que de chercher tant à connoître

les femmes. Cette étude, quand on ne la perd pas de vue, occupe l'esprit dans les temps mêmes où le sentiment seul devroit agir. D'ailleurs, je crois qu'il vaut mieux compter trop sur ce qu'on aime, que de l'examiner avec tant de sévérité. Vous supposez apparemment, repliqua-t-il, que ce que l'on aime doit perdre à l'examen. Je connois si peu les femmes, répondis-je, qu'il seroit peu convenable de me décider sur ce que j'en dois penser; mais je crois en même-temps qu'il y en a, dont je puis, en attendant que vous m'instruisiez, penser aussi mal que je voudrai. Ne me laissez-vous point, par exemple, le champ libre sur Madame de Sénanges? Oh! oui, répondit-il; mais vous ferez un jour bien honteux du mal que vous m'en aurez dit, & bien plus encore, quelque temps après, des éloges que vous m'en aurez faits. Je prévois tout ce qui arrivera du dégoût que vous avez conçu pour elle, quoique fort injustement. Vous rendrez, malgré vous, justice à ses charmes; & qui sait si ce n'est point par amour-propre que vous dissimulez actuellement l'impression qu'elle vous a faite? Qui sait enfin, si, dans le temps que vous

paroiſſez ſi content de ſon abſence, & du ſilence qu'elle garde avec vous, vous ne ſoupirez pas après ſon retour, ou ne mourez pas de douleur de ſa négligence? Si cela eſt ainſi, repris-je, il faut avouer que les tourments de l'amour ſont bien aiſés à ſoutenir; car on ne peut pas être moins occupé de quelque choſe, que je ne le ſuis de Madame de Sénanges. Je vous avouerai cependant que je ſuis ſurpris qu'entre deux femmes, qui me paroiſſent d'un égal mérite, vous ne cherchiez pas à me déterminer pour la plus jeune, & après tout, la plus aimable, Madame de Mongennes... Je ne m'y oppoſe aſſurément pas, interrompit-il, mais je ne puis en honneur vous conſeiller de la prendre; & ſans entrer dans les raiſons que j'ai pour cela, & qui à préſent nous meneroient trop loin, je vous dirai ſimplement, que Madame de Sénanges vous convient mieux que Madame de Mongennes: celle-ci compteroit pour rien, même en vous ayant, le bonheur de vous plaire; l'autre ne croiroit jamais pouvoir aſſez s'en faire honneur: & à l'âge où vous êtes, c'eſt à la plus reconnoiſſante, & non à la plus aimable, que vous devez donner la préférence.

Nous remontâmes alors en carroſſe, & nous employâmes le temps que nous avions encore à être enſemble, lui à tâcher de me convaincre du beſoin que j'avois de prendre Madame de Sénanges, & moi à lui perſuader que cela ne pourroit jamais être.

Je ne fus pas plutôt rentré, que, ſans faire beaucoup de réflexions à tout ce que Verſac m'avoit dit, je repris mon emploi ordinaire. Rêver à Hortenſe, m'affliger de ſon départ, & ſoupirer après ſon retour, étoient alors les ſeules choſes dont je puſſe m'occuper.

Ce jour ſi vivement deſiré, vint enfin. J'allai chez Hortenſe, & j'appris qu'elle & Madame de Théville étoient revenues & ſorties. Je crus, je ne ſais pourquoi, qu'elles ne pouvoient être que chez Madame de Lurſay, & j'y volai. Un intérêt trop vif m'y conduiſoit, pour qu'il pût être balancé par la crainte de la revoir; & d'ailleurs ma colere s'étoit affoiblie, & par le temps, & par les réflexions que, malgré moi-même, j'avois faites ſur mon injuſtice.

Il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Lurſay, mais je n'y trouvai pas Hortenſe. L'eſpérance de l'y voir arriver, & la certitude qu'au mi-

lieu d'un cercle ſi nombreux, Madame de Lurſay ne trouveroit pas un moment pour me parler, modérerent mon chagrin, & me firent reſter. Elle jouoit quand j'arrivai; & ſans paroître ni troublée, ni émue de ma préſence, elle ne prit avec moi que les façons que je lui avois vues, lorſqu'il n'étoit encore queſtion de rien entre nous deux.

Après les premieres politeſſes qu'elle me fit dans toutes les regles, ſans embarras & ſans affectation, elle ſe rendit à ſon jeu. J'étois auprès d'elle; & quelquefois elle me parloit ſur les coups ſinguliers qui lui arrivoient, mais d'un air détaché : elle avoit tant de gaieté dans les yeux, je lui trouvois l'eſprit ſi libre, que je ne pus pas douter qu'elle ne m'eût oublié.

Les raiſons que j'avois de ſouhaiter ſon indifférence, me firent recevoir avec une extrême joie tout ce qui pouvoit me la prouver. Tout déterminé que j'étois à rompre avec elle, je ne ſavois pas comment lui dire que je ne l'aimois plus. Le reſpect qu'elle m'avoit inſpiré, étoit, en moi, comme ces préjugés d'enfance, contre leſquels on ſe révolte long-temps, avant que de pouvoir les détruire.

Quelque choſe que j'en penſaſſe dans ce moment, l'eſtime que j'avois eue pour elle, me tyranniſoit encore, & me forçoit à lui déguiſer mes ſentiments. Je redoutois ſur-tout une explication qui ne pouvoit m'être jamais que déſavantageuſe, puiſqu'il n'y avoit eu, dans ſes procédés, rien qui pût juſtifier mon changement, & que j'avois à me reprocher tous les miens. Le parti que je lui voyois prendre, étoit donc le ſeul qui pût me convenir; il nous faiſoit rompre ſans éclat, ſans altercation, ſans lenteurs, & nous délivroit, l'un & l'autre, de ces converſations funeſtes qui brouillent ſouvent les Amants qui ſe quittent, plus encore que leurs torts mêmes.

Au milieu de tant de ſujets de joie, je ne ſais quel mouvement s'éleva dans mon cœur. Charmé qu'elle m'eût quitté, je ne concevois pas qu'elle l'eût pu faire auſſi promptement. Je craignis, à ce qu'il me ſembla, que ſa froideur ne fût affectée, & que je ne la duſſe qu'à la contrainte que le monde qui étoit chez elle, lui impoſoit. Sans connoître beaucoup l'amour, j'imaginois qu'il ne s'éteint pas tout d'un coup; qu'on peut, dans un violent accès de jalouſie, for-

mer le projet de ne plus aimer, mais qu'on ne l'exécute pas : que souvent on se déguise ses sentiments, qu'on veut même les cacher à l'objet qui les fait naître ; mais que cette dissimulation coûte trop pour durer long-temps, & qu'on ne sort souvent de cette feinte tranquillité, que pour éclater avec moins de ménagement. De ce raisonnement je concluois que Madame de Lursay pouvoit bien n'être pas aussi libre qu'elle me le paroissoit, & que j'étois peut-être assez malheureux pour en être plus aimé que jamais.

Pour m'en éclaircir, je l'étudiois avec soin ; & plus, par l'examen que j'en faisois, je trouvois de quoi m'assurer que son changement étoit réel, plus je sentois diminuer la joie que d'abord il m'avoit causée. Sans pénétrer la cause du trouble qui se répandoit dans mon ame, je m'y plongeai tout entier : je devins rêveur ; & me croyant toujours charmé d'avoir perdu Madame de Lursay, je cessai cependant de lui savoir si bon gré de son inconstance.

Je me demandai enfin, quelle étoit la sorte d'intérêt qui m'attachoit aux mouvements d'une femme que je n'aimois plus, & que je n'avois même ja-

mais aimée. En effet, que m'importoit-il qu'elle m'eût ôté son cœur, & que pouvois-je avoir à craindre, que le malheur d'en être encore aimé ?

Ce que je me disois là-dessus étoit sensé ; & à force de me le redire, je crus avoir triomphé de ma vanité. Ce n'étoit pas sans dessein que Madame de Lursay cherchoit à la mortifier, & ce ne fut pas non plus sans succès.

Sa partie finit : elle me proposa de jouer avec elle ; je l'acceptai. Mon oisiveté m'ennuyoit, & je me flattai que l'occupation du jeu m'enleveroit à des idées qui commençoient à m'être importunes. Je jouai donc, mais avec une distraction extrême, & n'osant presque jamais regarder Madame de Lursay, dont l'air assuré & tranquille ne se démentoit pas, & qui se livroit avec intrépidité aux remarques qu'elle voyoit que je faisois sur elle.

Jusques-là, je pouvois croire simplement que je n'étois plus aimé, & elle ne m'avoit pas encore donné lieu de penser qu'elle en aimât un autre.

Le Marquis de*** qui jouoit avec nous, & qu'elle avoit ramené de la campagne, lui parut apparemment propre à me donner de l'inquiétude ; elle

commença à lui sourire, à le regarder fixement, & à lui faire enfin de ces agaceries, qui, quoique peu fortes en elles-mêmes, répétées, deviennent décisives.

Sans se compromettre au point de lui donner des espérances, & de s'attirer une déclaration dont elle auroit été embarrassée, elle en fit assez pour me faire croire que, non contente de rompre avec moi, elle cherchoit à se consoler de ma perte, & que c'étoit assurément un commencement d'aventure. Je ne la regardois jamais que je ne trouvasse ses yeux attachés sur le Marquis, & elle ne s'appercevoit pas plutôt de l'attention avec laquelle je l'examinois, qu'elle ne les ramenât précipitamment sur ses cartes, comme si ç'eût été à moi sur-tout qu'elle eût voulu cacher ses sentiments.

Ce manege à la fin m'impatienta : ce n'étoit pas qu'il intéressât mon cœur ; mais il me sembloit que je jouois-là un rôle désagréable, & qu'au moins elle auroit dû me l'épargner. Je me sentois pour elle un mépris, elle m'inspiroit une indignation qu'à peine je pouvois dissimuler !

Versac ne m'a pas trompé, me disois-

je, & je ne ſais pas comment on ne donne que le nom de coquette à une femme de cette eſpece. Jamais on n'a agi avec moins de ménagement. Qu'elle ait ceſſé de m'aimer, cela eſt ſimple, ſon changement m'oblige, & à Dieu ne plaiſe que je veuille le lui reprocher! Mais que rien ne l'arrête, & qu'avec plus d'indécence qu'elle n'en peut trouver à Madame de Sénanges, que ſans m'avoir dit du moins qu'elle vouloit rompre avec moi, ſans que ma préſence la contraigne, ſans être ſûre même que je ne l'aime plus, elle ſe livre avec tant de fureur à un nouveau goût, c'eſt, je l'avoue, ce que je n'aurois jamais oſé imaginer. Mais elle ne m'a pas aimé, reprenois-je; je n'ai été, comme Pranzi, & mille autres, que l'objet de ſon caprice. L'homme qui lui plaît aujourd'hui, lui ſera inconnu demain, & j'aurai bientôt le plaiſir de lui voir un ſucceſſeur.

Pendant que je m'entretenois d'une façon ſi peu flatteuſe pour elle, je ne ſongeois point à m'obſerver, & mon air froid & bruſque ne lui permettoit pas d'ignorer ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Il m'échappoit des mouvements d'impatience qu'elle ſavoit bien qu'or-

dinairement le jeu ne me donnoit pas, & que je ne pouvois pas même alors rejetter ſur lui. Je regardois ma montre à chaque inſtant; & comme ſi ce n'eût pas été aſſez d'elle pour m'apprendre l'heure qu'il étoit, je conſultois encore celles des autres. Madame de Lurſay m'interrogea deux fois, ſans pouvoir tirer de moi rien qui répondit à ce qu'elle m'avoit demandé. J'étois devenu ſtupide; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que tout cela ſe paſſoit dans mon cœur pour une femme à qui le moment d'auparavant j'aurois dit avec joie, rompons, ne nous ſoyons plus rien l'un à l'autre; dont le changement m'étoit néceſſaire, & dont la ſeule idée m'étoit importune; & qu'enfin ce cœur, que ſon inconſtance déchiroit, étoit tout entier à une autre.

Quelle bizarrerie! & nous oſons reprocher aux femmes leur vanité! Nous, qui ſommes ſans ceſſe le jouet de la nôtre, qu'elle fait paſſer à ſon gré de la haine, à l'amour, & de l'amour à la haine, & qui nous fait ſacrifier la maîtreſſe la plus tendrement aimée, & la plus digne de l'être, à la femme du monde que nous aimons le moins, & que ſouvent nous mépriſons le plus!

Telle étoit à-peu-près ma ſituation. Je cédois inſenſiblement à Madame de Lurſay ſans le ſavoir. J'étois outré qu'elle eût pu ſitôt ſonger à un autre engagement ; & ce qui, ſi j'avois ſu penſer, auroit dû me détacher d'elle pour toujours, étoit ce qui la rendoit pour mon cœur plus redoutable que jamais.

Je ne pouvois cependant pas dire que ce qu'elle m'inſpiroit fût de l'amour : j'étois entraîné par des mouvements que je ne connoiſſois point, & que je n'aurois pas pu me définir ; ils étoient violents ſans être tendres ; aucun deſir ne s'y mêloit, & j'étois piqué, ſans être amoureux. Qu'elle eût paru ſenſible un inſtant, que je l'euſſe revue jalouſe, emportée ; qu'elle eût fait des efforts pour me ramener ; le charme ſe ſeroit diſſipé : ma vanité contente de l'humiliation où je l'aurois vue, mon cœur n'auroit plus trouvé en elle qu'un objet indifférent, & peut-être mépriſé.

Ce fut ce qui n'arriva pas. Madame de Lurſay ſavoit combien il ſeroit dangereux pour elle de me détromper : elle n'avoit pas beſoin de m'étudier pour démêler ce qui ſe paſſoit dans mon ame. J'aurois été le premier ſur qui ſon ſtratagême, tout uſé qu'il étoit, auroit été

sans puissance ; mais pour qu'il fît tout ce qu'elle en attendoit, il falloit le ousfer jusques où il pouvoit aller. Je n'étois encore qu'ébranlé, & elle me vouloit vaincu.

La partie où elle m'avoit engagé, ne fut pas sitôt finie, que, dans mon premier mouvement de dépit, je m'approchai pour prendre congé d'elle ; mais d'un air si contraint, qu'elle sentit bien qu'elle n'auroit pas de peine à me faire rester.

Où voulez-vous aller ? me dit-elle gayement. Quelle folie ! Il est si tard ! J'ai compté sur vous. Vous me désobligerez de ne pas demeurer ici. Je vous désobligerois bien plus d'y rester, répondis-je d'un ton ému, & je ne pars que pour ne vous pas déplaire. C'est, reprit-elle, sans me contraindre en aucune façon, que je cherche à vous retenir. J'ai toujours beaucoup de plaisir à vous voir. Je ne conçois pas sur quoi vous pouvez jamais vous croire de trop chez moi. On est accoutumé à vous y voir vivre avec une extrême liberté, & l'on doit être surpris, je dois l'être toute la premiere, de vous voir aujourd'hui faire des façons depuis si longtemps bannies d'entre nous. Je les crois

à préſent, Madame, répartis-je, plus néceſſaires que jamais.

Quelle idée ! répondit-elle, en hauſſant les épaules ; que vous êtes déraiſonnable ! Ah, que je le ſuis peu, Madame, repliquai-je, & que vous ſavez bien.... Enfin, (interrompit-elle en ſe levant comme ſi elle eût craint d'entrer dans le moindre détail) vous êtes le maître, je ne prétends pas vous gêner. Reſtez, vous me ferez plaiſir. Partez, ſi ce que je vous propoſe ne vous en fait pas.

Je crus voir, à ſon air froid, qu'elle avoit dans le fond envie que je partiſſe, & qu'elle deſtinoit, ſans doute, l'après-ſouper au Marquis. Je me fis un plaiſir ſecret de les gêner par ma préſence, & de me donner d'ailleurs la douce ſatisfaction de voir Madame de Lurſay ſe dégrader de plus en plus à mes yeux, & juſtifier tout le mépris que je croyois avoir pour elle.

Peu de temps après, on ſervit. Sans y penſer, à ce que je croyois, & uniquement par habitude, je voulus me mettre auprès de Madame de Lurſay. Elle s'en apperçut; & loin de paroître m'en ſavoir gré, elle arrangea les choſes de façon que ce fut le Marquis, que je re-

gardois toujours comme mon ſucceſſeur, qui ſe mit à la place où je deſirois d'être. Quoique cette préférence qu'elle lui donnoit ſur moi, eût été habilement conduite, elle ne m'échappa pas, & j'en reſſentis un dépit extrême. Si elle m'avoit offert cette place, il eſt conſtant que je ne l'aurois pas priſe: mais je ne pus, ſans colere, la voir remplir par un autre.

Bientôt le ſouper s'anima. Madame de Lurſay, qui, après avoir mortifié ma vanité, vouloit me plaire, n'épargna rien pour y réuſſir. Cette ſéduiſante coquetterie, plus puiſſante ſur nous que la beauté même, ces airs agaçants que nous mépriſons quelquefois, & auxquels nous cédons toujours, les ſouris les plus tendres, les regards les plus viſs, tout fut, & inutilement, employé. Perſuadé que le ſeul deſir d'engager mon rival, lui donnoit tous ces charmes, je me révoltai contre eux. Son enjouement me parut contraint, ſon eſprit apprêté; & les graces dont elle venoit de s'embellir, me ſemblerent peu faites pour ſon âge. Je regardois tout avec des yeux jaloux. Mon cœur étoit troublé par la colere, mais tranquille du côté de l'amour. Du moins tout entier

à la haine que m'inſpiroit Madame de Lurſay, n'eus-je pas lieu de me douter que je la trouvois belle.

Nous marquons trop nos deſirs, ils agiſſent trop ſenſiblement ſur nous, pour qu'ils puiſſent échapper à la femme même la moins habile. Madame de Lurſay, qui n'étoit point dans le cas de pouvoir ſe méprendre à mes mouvements, connut, à la froideur de mes regards, qu'elle ne faiſoit pas ſur moi une auſſi vive impreſſion qu'elle auroit deſiré. Il eſt à croire qu'elle craignoit de m'avoir trop laiſſé penſer qu'elle ne ſongeoit plus à moi, puiſque, ſans quitter abſolument ſon premier projet, elle commença à me regarder avec moins de tiédeur que je ne lui en avois vu juſques-là.

Elle en faiſoit trop peu pour me tirer de l'état où elle m'avoit mis, & elle fit cependant bien de n'en pas riſquer davantage. Quand elle m'auroit ſéduit alors au point où elle le vouloit, que pouvoit pour elle une ſéduction momentanée que mes réflexions auroient détruite, ou qui ſe ſeroit diſſipée d'elle-même avant qu'elle pût la ſaiſir, & qui, peut-être, pour avoir été précipitée, m'auroit uſé l'imagination inutile-

ment, & moins disposé à être sensible, quand il lui importeroit le plus que je le fusse?

Elle étoit assez sage pour faire ces réflexions, &, sans doute, elle les fit. Le souper continua sans qu'elle parût avoir pour moi plus que ces soins d'usage dans la société, & que les femmes ont pour les hommes qui leur sont le plus indifférents, quand elles vivent avec eux. Ses discours furent aussi mesurés que ses regards, & elle se conduisit avec tant d'adresse, qu'après m'avoir d'abord donné lieu de croire qu'elle avoit sérieusement rompu avec moi, & qu'elle songeoit même à s'engager avec un autre, je dus, en sortant de table, espérer seulement qu'il ne seroit pas impossible de la faire ressouvenir qu'elle m'avoit aimé, & de la retrouver plus tendre qu'elle ne l'avoit jamais été pour moi.

Quoique vain, comme je l'étois, il fut naturel que je songeasse à la rengager, & que les desirs dussent être la suite de mes mouvements, ce ne fut pas ce qui m'occupa. J'étois piqué de n'être point regretté de Madame de Lursay, & je ne la regrettois pas. Peu de temps même après le souper, ayant presque perdu de vue l'objet qui m'avoit détermi-

né à reſter chez elle, je fus prêt à ſuivre quelques perſonnes qui en ſortoient.

Qu'elle reſte, me dis-je, avec cet heureux Amant qui me ſuccede. Qu'ils paſſent enſemble la plus charmante des nuits. Que m'importent leurs plaiſirs, pour vouloir les troubler? Je n'aime pas; pourquoi ſerois-je jaloux?

En conſéquence de ce raiſonnement, je me levois, lorſque le Marquis, à qui je ſuppoſois une ſi grande impatience de ſe trouver ſeul avec Madame de Lurſay, lui dit qu'il alloit prendre congé d'elle. Ce diſcours me ſurprit. Je crus qu'elle feroit des efforts pour le retenir; mais après lui avoir repréſenté froidement, qu'il pourroit la quitter plus tard, elle le laiſſa partir, ſans prendre ſeulement, avec lui, jour pour le revoir.

Une ſi grande indifférence, après ce qui s'étoit paſſé, ne me parut pas naturelle. Loin d'imaginer qu'ils ne penſoient pas l'un à l'autre, & que mes ſoupçons étoient mal fondés, je crus, au contraire, comme ils s'étoient longtemps parlé bas, & que, pendant cette converſation, elle avoit eu un air myſtérieux & embarraſſé, que leurs arrangements étoient pris; que cette prompte retraite du Marquis n'étoit que ſimulée;

&

& qu'à peine le peu de monde qui étoit encore chez Madame de Lursay, l'auroit quittée, qu'il y reparoîtroit.

Cette idée n'étoit rien moins que romanesque, & je pouvois l'avoir sans blesser la vraisemblance & nos usages. Je pensai aussi qu'il y auroit autant de finesse à troubler Madame de Lursay dans son rendez-vous, qu'il y en avoit eu à le deviner. Je me fis une joie maligne de rester si long-temps chez elle, que le Marquis s'en impatientât, & pût même penser que, sans avoir été heureux, ou sans l'être encore, je ne pouvois pas avoir le droit d'être importun au point où je me promettois de le lui paroître.

A tant de raisons, il s'en joignit une à laquelle je ne fus pas insensible, & qui, plus que toutes les autres, me porta à desirer une conversation particuliere avec Madame de Lursay. J'étois persuadé qu'elle m'avoit trompé, & que je ne devois jamais lui pardonner la fausseté d'avoir voulu me paroître respectable. Il me sembloit, que ne voulant plus la revoir sur le pied où nous avions été ensemble, il y alloit de ma gloire à lui apprendre combien j'étois instruit, & à lui ôter le plaisir de croire que

je conſervois pour elle toute l'eſtime qu'elle ſe flattoit de m'avoir inſpirée ; que je ne pouvois pas, pour exécuter ce projet, ſaiſir un meilleur temps que celui, où, malgré cette rigide vertu, dont par trois mois de ſoins je n'avois pas pu triompher, elle donnoit des rendez-vous à quelqu'un qui, peut-être, n'avoit eu le temps, ni le deſir de lui en demander. Je me faiſois enfin un tableau ſi touchant de la confuſion où je ne doutois pas qu'elle ne tombât, & de l'impatience où je la mettrois, qu'il me fut impoſſible de m'en refuſer le ſpectacle.

Occupé de ces agréables idées, j'attendois le moment où je pourrois les voir remplies ; il vint enfin. Je fis ſemblant de ſortir avec tous les autres, & je dis adieu à Madame de Lurſay d'un air ſi naturel, qu'elle m'en parut choquée. Je reſtai quelque temps dans l'antichambre à parler bas à un de mes gens, à qui je n'avois rien de particulier à dire ; & tous les équipages ſortis, je rentrai.

Je trouvai Madame de Lurſay ſur un canapé où elle rêvoit. De quelque courage que je me fuſſe armé, je ne me vis pas plutôt ſeul avec elle, que je fus fâché de m'y être renfermé, & que

j'euſſe bien voulu n'avoir pas imaginé que j'avois tant de choſes à lui dire. Toutefois, la néceſſité de me tirer heureuſement d'une aventure où je m'étois embarqué moi-même, le dépit que ſa vue m'inſpiroit, & le plaiſir de la mortifier, me rendirent ma fermeté.

Quoi! c'eſt vous, me dit-elle avec étonnement! Oſerois-je vous demander pourquoi vous revenez? Que voulez-vous qu'on penſe de vous voir reſter ici? Je crois, Madame, répondis-je, d'un air railleur, que ce n'eſt pas de ce qu'on en peut penſer que vous êtes inquiete, & qu'un ſoin plus important vous tourmente. Je n'ai jamais répondu à ce que je n'entendois pas, repliqua-t-elle, ni demandé ce que je ne me ſouciois pas d'apprendre; ainſi, ſans vous interroger ſur le ſens de ce que vous venez de me dire, je vous prierai ſimplement de vouloir bien ne pas reſter chez moi à l'heure qu'il eſt. Je ſais, repris-je, combien je vous obligerois de partir, mais il n'eſt qu'une heure, & je voudrois bien que vous me permiſſiez d'en paſſer encore quelques-unes auprès de vous. La propoſition eſt ſans doute fort honnête, répondit-elle, en contrefaiſant le ton poli

dont je lui parlois, & je suis sincérement fâchée de ne pouvoir pas l'accepter. Vous le pouvez, Madame, reprisje, & j'ai peut-être assez de choses à vous dire, pour vous faire passer sans ennui, le temps que je vous supplie de vouloir bien m'accorder.

Quand je voudrois bien n'en pas douter, repartit-elle, les instants que vous prenez pour cela, n'en seroient pas mieux choisis; & d'ailleurs, vous pouvez avoir beaucoup de choses à me dire, sans qu'elles ayent de quoi me plaire: car, entre nous, & sans vouloir vous rien reprocher, je ne vois pas que jusques ici vous m'ayez amusée beaucoup. Vous serez ce soir plus contente de moi, Madame, répondis-je; & la certitude que j'en ai, m'a fait hasarder une demande que je ne suis pas surpris que vous trouviez indiscrete. Je n'ignore aucune des raisons qui vous la font paroître telle. Je sais que je remplis des moments que vous aviez destinés à des plaisirs plus doux que celui de m'entendre, & que, sans compter l'impatience que je vous cause, vous avez à partager celle de quelqu'un qui, peut-être, en gémissant de l'obstacle que j'apporte à ses plaisirs, ne vous

croit pas absolument innocente du chagrin que je lui fais.

Voilà sans contredit, s'écria t-elle, une belle phrase! elle est d'une élégance, d'une obscurité, & d'une longueur admirables! Il faut, pour se rendre intelligible, furieusement travailler d'esprit. Si vous me le permettez, lui dis-je, je ferai plus clair. Oh! je vous le permets, reprit-elle vivement, j'ose même vous en prier. Je ne serai pas fâchée de connoître toutes les petites idées qui vous occupent: elles doivent être rares. Mais pardonnez-moi, Madame; ces idées que vous croyez rares, sont assez généralement répandues. Le préambule m'excede, Monsieur, reprit-elle brusquement, venons au fait. Venons-y donc, répondis-je, en rougissant de colere.

Vous avez cru long-temps, Madame, continuai-je, que vous pourriez m'en imposer toujours, & que, sur la belle résistance qu'il vous a plu de me faire, j'estimerois votre conquête assez, pour croire que j'aurois été le seul qui l'eût faite, & pour vous en tenir compte sur ce pied-là. Vous l'avez cru, & vous aviez raison.... Asseyez-vous, Mr., interrompit-elle tranquillement; ce début m'annonce quelque chose de long, & je serai

charmée que vous ſoyez à votre aiſe.

Je m'aſſis vis-à-vis d'elle; & quoiqu'un peu déconcerté par ſon air ironique, je pourſuivis ainſi :

Je vous diſois, Madame, que vous aviez raiſon de croire que je me trouverois infiniment heureux de vous plaire. Ma jeuneſſe, & le peu d'uſage que j'avois du monde, vous répondoient de ma crédulité; & ſi j'avois été plus inſtruit, vous auriez dû compter moins ſur elle. Vous n'avez pas eu beſoin de beaucoup d'artifice; vous pouviez même en employer moins que vous n'avez fait; & c'étoit penſer de moi trop avantageuſement, que de croire qu'il fallût, pour me tromper, tout le manege dont vous vous êtes ſervi. Oui, Madame, je l'avouerai, je vous reſpectois trop aveuglément pour oſer douter un inſtant que vous ne fuſſiez telle que vous vouliez me le paroître, que vous n'euſſiez toujours vécu loin de l'amour, que ce ne fût en vain qu'on avoit attaqué votre cœur, & que je ne fuſſe le premier qui eût pu le rendre ſenſible.

Vous l'avez cru, interrompit-elle; mais il me ſemble que penſant avantageuſement de moi, vous n'aviez pas mauvaiſe opinion de vous-même. Ce

n'étoit aſſurément pas vous eſtimer peu, que de vous croire fait pour ſéduire une femme qui, juſques à vous, avoit ſi bien réſiſté. Eh bien! enſuite d'une idée auſſi modeſte, que penſâtes-vous?

Ne me la reprochez pas, Madame, repris-je avec émotion, vous y gagniez plus que moi. Si je ne vous avois regardée que comme une femme ordinaire, je vous aurois peut-être moins aimée, & j'oſe douter que vous euſſiez été ſatisfaite de ne m'avoir inſpiré qu'un goût foible, peu digne de vos charmes, & qu'il n'auroit pas été décent à vous de récompenſer.

Mon extrême timidité, & les peines que j'eus à vous parler de mon amour, dûrent vous apprendre que j'avois peu d'eſpérance de vous plaire, & vous prouver tout le reſpect que vous m'aviez fait naître.

A votre âge, dit-elle, qu'on reſpecte ou non une femme, on eſt de même auprès d'elle; & je ne vois pas à propos de quoi vous voudriez que je vous tinſſe compte d'un mouvement de crainte que je devois plus à votre imbécillité, qu'au reſpect que vous aviez pour moi.

Quelle qu'en fût la cauſe, repris-je, mon trouble ne vous en étoit pas moins

agréable ; & vous deviez être flattée de me voir des craintes, que peut-être vous ne deviez pas m'inſpirer.

Mais non, repliqua-t-elle, le plaiſir qu'elles m'ont donné, a été médiocre. Les choſes ridicules n'amuſent pas long-temps. Pourſuivez. Eh bien ! vous ne deviez pas m'eſtimer autant que vous avez fait ; & vous vous en repentez, n'eſt-il pas vrai ? Après.

On m'a détrompé, Madame ; j'ai appris combien mes craintes étoient déplacées, & je ne me conſolerois jamais du ridicule qu'elles m'ont donné, ſi le plaiſir de me les voir, ne vous en avoit pas coûté d'autres.

Oui, répartit-elle, avec un extrême ſang froid, je ne diſconviens pas qu'elles ne m'ayent fait jouer plus d'une fois un aſſez mauvais perſonnage ; mais c'étoit préciſément par cette raiſon qu'elles ne pouvoient pas m'amuſer.

Je ne les aurois pas aujourd'hui, repris-je, d'un ton menaçant.

Ce ſeroit peut-être un peu tard que vous voudriez vous en défaire, repliqua-t-elle, & vous ferez tout auſſi bien de les garder. Mais, dites-moi, j'ai donc eu le cœur extrêmement tendre ? Vous ſavez ſans doute toutes mes aventures ;

pourrois-je espérer de vous, la complaisance de me les raconter ?

Je craindrois d'abuser de votre patience, répondis-je, fort embarrassé des impertinences que je lui disois, & du peu de cas qu'elle sembloit en faire.

Ce n'est-là qu'un mot, repartit-elle, & un mot aussi mauvais qu'il est impoli ; mais je vous le pardonne. Vous ignorez, avec les femmes, jusques à la façon dont on doit leur parler. Ce que vous venez de me dire, par exemple, n'est mal que par votre faute. Mieux dit, il auroit été plaisant. Passons.

Sans vouloir, repris-je, outré de fureur, entrer dans un détail qui seroit fort inutile, je puis vous dire simplement, qu'on m'en a assez appris pour me faire sentir votre fausseté avec moi, & me faire regretter toute ma vie d'en avoir été la dupe.

A votre tour, ne me reprochez pas cela, répondit-elle en riant. Ce n'est pas de ma finesse que vous avez été la dupe, c'est de votre peu d'expérience. Pourquoi voulez-vous m'imputer vos bévues ? Devois-je vous apprendre à quel point vous me plaisiez, & vous dire, moment à moment, l'impression que vous faisiez sur moi ? Ce soin, de

ma part, eût, sans doute, été fort obligeant; mais m'auriez-vous pardonné de le prendre? N'étoit-ce pas à vous à connoître, & saisir mes mouvements? Est-ce ma faute enfin, s'ils vous ont tous échappé? & quelqu'un, avant vous, s'est-il jamais avisé de faire des reproches aussi ridicules que ceux que vous me faites? Est-ce ici du moins qu'ils finissent?

Il ne me reste plus, repliquai-je, confondu de sa façon de me répondre, qu'à vous féliciter sur le prétexte que vous avez pris pour rompre avec moi; sur le secret avec lequel vous avez formé cette partie de campagne, dont vous ne m'avez averti que lorsqu'il ne me restoit pas le temps de m'arranger pour vous y suivre; & enfin sur l'amour prompt que vous avez pris pour le Marquis, que je retiens caché dans un recoin de votre cabinet, & qui, sans doute, attend avec impatience que vous vouliez bien me congédier. Je crois en effet, ajoutai-je, que j'ai retardé les instants de son bonheur, assez pour ne devoir plus y mettre d'obstacle, & je vais... Non, Monsieur, interrompit-elle, je vous ai si patiemment écouté, que je dois croire que vous voudrez bien m'accorder la même gra-

ce. J'en demande pardon au Marquis ; mais dût-il s'impatienter d'une converſation ſi peu faite pour lui, je ne ſaurois me refuſer le plaiſir de vous répondre. Ce n'eſt pas pour vous que je le veux faire. Ma réputation ne dépend ni de vous, ni des gens qui prennent à tâche de la noircir. On ne peut, à votre âge, juger ſainement de rien, & moins encore des femmes que de toute autre choſe. Vous n'êtes fait, ni pour être écouté, ni pour être cru ; & vous pouvez, ſans tirer à conſéquence, penſer auſſi mal de moi, que vous penſez bien de vous-même. Ce n'eſt pas ſur vos diſcours que le public me jugera ; ainſi ma juſtification n'eſt pas ce qui m'intéreſſe : c'eſt le plaiſir de vous confondre, de dévoiler votre mauvaiſe foi, vos caprices, & de vous faire enfin rougir de vous-même.

Je vais, continua-t-elle, commencer par vous parler de moi : vous ne pourrez pas croire que ce ſoit par amour-propre. Je ſuis forcée de rappeller des faits qui m'aviliſſent, & vous m'avez miſe dans le cas de ne pouvoir jetter les yeux ſur moi-même, ſans me mépriſer des erreurs dans leſquelles vous m'avez fait tomber.

Vous me connoiſſez depuis long-temps. Liée à votre mere par l'amitié la plus tendre, je vous ai aimé avant que je ſuſſe ſi vous méritiez de l'être, avant que vous ſuſſiez vous-même ce que c'eſt que d'être aimé, & ſans que je puſſe imaginer que le goût que j'avois pour vous, pût me conduire où j'oſe enfin avouer que je ſuis.

Eh! quelle apparence en effet que je duſſe craindre de vous trop aimer? Quand j'aurois pu prévoir que vous penſeriez à moi, devois-je imaginer que vous me rendriez ſenſible, & qu'un événement ſi peu vraiſemblable dût un jour être compté parmi ceux de ma vie? Je ne l'ai pas cru, & vous ne pouvez pas me le reprocher. Toute autre que moi ne vous auroit pas craint davantage; & à ne conſidérer que votre âge & le mien, (je laiſſe à part ma façon de penſer) ma ſécurité étoit bien naturelle.

Ce fut donc non-ſeulement ſans craindre pour moi-même, mais encore ſans faire la moindre réflexion ſur vous, que je vous vis chercher à me plaire. Vos ſoins plus marqués, vos viſites plus fréquentes & plus longues, & le plaiſir qu'il ſembloit que vous priſſiez à me

voir, ne me parurent que les effets de notre ancienne amitié. Vous entriez dans le monde, vous commenciez à vous former, & il étoit tout simple que vous me cherchassiez avec plus d'ardeur que vous ne l'aviez fait dans votre enfance. Ce que vous me disiez sur l'amour, l'acharnement avec lequel vous m'en parliez, & la difficulté que je trouvois à vous faire porter votre esprit sur d'autres matieres, ne furent à mes yeux que les suites de la curiosité d'un jeune homme, qui cherche à s'éclairer sur un sentiment qui commence à troubler son cœur, ou sur des idées qui occupent son imagination. Vos regards ne m'instruisirent pas mieux, & je desirois si peu de vous plaire, que je ne pus jamais penser que je vous plaisois. Votre embarras enfin me fit naître l'envie de savoir ce qui vous agitoit; & croyant n'être que confidente, je me trouvai intéressée pour moi-même dans vos secrets. Vous devez vous souvenir que je n'oubliai rien pour vous enlever à une fantaisie qui me paroissoit déplacée, & dont j'étois fâchée d'être l'objet. Mon amitié pour vous, votre jeunesse, une sorte de pitié, m'empêcherent de vous imposer silence aussi durement que j'aurois

dû le faire. Je crus d'ailleurs pouvoir m'amuſer de la façon dont un cœur qui en eſt à ſa premiere paſſion, la ſent, & la conduit. Cet amuſement, qui d'abord ne fut pas plus dangereux que je ne l'avois cru, le devint enfin. Je vous perdois avec plus de regret, vous attendois avec impatience, & votre vue me faiſoit ſentir des mouvements, qu'avant que vous m'euſſiez parlé, je ne connoiſſois pas. Je reconnus alors la néceſſité de vous fuir, mais je ne le pouvois plus. Un je ne ſais quel charme, trop foible dans ſa naiſſance pour que je cruſſe avoir beſoin de le combattre, m'attachoit à vos diſcours. Je me les répétois quand vous les aviez finis. Je m'arrachois avec peine, & toujours trop tard, au plaiſir de vous entendre. Cet affreux intervalle de votre âge au mien, & qui m'avoit d'abord ſi ſenſiblement frappée, diſparut à mes regards. Chaque jour que nous paſſions à nous voir, me ſembloit vous donner des années, ou m'ôter des miennes. L'amour ſeul pouvoit m'aveugler à ce point; & croire que nous pouvions être faits l'un pour l'autre, étoit une preuve trop ſûre du mien, pour pouvoir le méconnoître. Loin de chercher à me le diſſimuler encore, je ne

craignis pas de m'examiner ; & quoique ce que je trouvai pour vous dans mon cœur, m'effrayât, je ne me crus pas sans ressource. Comme je ne souhaitois pas d'être vaincue, je ne voulois pas voir que je l'étois déja. Convaincue enfin de l'extrême tendresse que vous m'aviez inspirée, je cherchai du moins à retarder ma chûte, & à m'épargner la honte & le danger de la derniere foiblesse. Votre peu d'expérience m'aidoit dans mon projet, & je jouissois du plaisir de vous voir amoureux, d'autant plus paisiblement, que je craignois moins de me voir devenir trop coupable.

Il n'est donc pas extraordinaire, Monsieur, ajouta-t-elle, que je ne vous aye pas dit que je vous aimois, lorsque je ne vous aimois pas encore. Il ne l'est point davantage, qu'après que mes sentiments pour vous m'ont été connus, j'aye fait ce que j'ai pu pour vous les cacher. C'étoit à vous à tâcher de les découvrir ; & si je puis vous le dire, c'est à vous, & non à moi, *qu'il a plu de faire une belle résistance*.

Mais, Madame, répondis-je en bégayant, je n'ai pas, à ce qu'il me semble, eu tort de vous le dire ; vous con-

venez vous-même que vous m'avez réſiſté, & vous concevez bien que.... Vous héſitez! interrompit-elle; achevez. Que voulez-vous que je vous diſe, Madame, repliquai-je, plus déconcerté que jamais? l'expreſſion dont je me ſuis ſervi a pu vous choquer, je ſuis fâché certainement qu'elle vous ait déplu; je... mais, ajoutai-je, voyant que je ne ſavois ce que je lui diſois, il eſt tard, & vous voulez bien que je prenne congé de vous. Non, Monſieur, répondit-elle, je ne le veux pas. Ce que j'ai à vous dire encore, ne peut ſe remettre; & les articles qui me reſtent à traiter avec vous, ſont les plus importants pour moi.

Je me remis ſur mon ſiege, fort étonné de ce que c'étoit moi qui étois confondu. Mon embarras augmenta encore quand elle m'ordonna (ſans raiſon apparente, à ce que je crus) de m'aſſeoir ſur un fauteuil qui touchoit à ſon canapé; ce qui me mettoit beaucoup plus près d'elle que je n'étois d'abord. J'obéis en tremblant, ſans oſer la regarder, & avec une ſorte d'émotion tendre, que le récit qu'elle venoit de me faire, m'avoit involontairement donnée. Il eſt donc vrai, continua-t-elle, que je vous ai aimé. Je pourrois n'en pas convenir,

puisque je ne vous l'ai jamais dit affirmativement ; mais après ce qui s'est passé entre nous, ce détour seroit aussi inutile que déplacé, & il vaudroit mieux pour moi que je vous eusse dit mille fois que je vous aime, que de vous l'avoir une seule fois prouvé comme j'ai fait. J'avoue même que je pourrois avoir à me reprocher, que je vous dois, plus qu'à ma raison, le bonheur de n'avoir pas entiérement succombé ; & que si vous aviez pu connoître toute ma foiblesse, je serois aujourd'hui, de toutes les femmes, la plus à plaindre. Ce n'est pas que je m'estime davantage de vous avoir échappé; mais dans l'état où sont les choses, ce m'est une sorte de consolation de ne vous avoir pas tout sacrifié.

Elle appuyoit avec tant de plaisir sur cette consolation, & je me trouvai dans l'instant si ridicule de la lui avoir laissée, qu'il s'en fallut peu que je ne formasse le dessein de lui enlever un avantage dont elle paroissoit si vaine. Je levai les yeux sur elle un moment, & je la trouvai si belle ! elle étoit dans une attitude si négligée, si touchante, & toutefois si modeste ! ses yeux qu'elle laissa tendrement tomber sur moi, m'assu-

roient encore de tant d'amour, qu'il ſe gliſſa dans mes ſens, je ne ſais quel trouble, qui me diſpoſant mieux à l'écouter, me rendit cependant plus diſtrait.

Vous m'accuſez, ajouta-t-elle, en me fixant toujours, d'avoir voulu vous paroître reſpectable; & vous m'en faites un crime. Qu'aurois-je fait, que je n'euſſe dû faire? Si pour vous donner bonne opinion de moi, j'avois eu des vices à déguiſer, des aventures malheureuſes à couvrir, & qu'enfin je n'euſſe pu, ſans riſquer de vous perdre, me montrer à vos yeux, telle que j'aurois été, penſez-vous que j'euſſe été blâmable de chercher à vous en impoſer? D'ailleurs, quand il auroit été vrai que, par des éclats indécents, j'euſſe déshonoré ma jeuneſſe, auroit-il été impoſſible que je fuſſe revenue à moi-même? Vous ne le ſavez pas encore, Monſieur, mais vous apprendrez quelque jour, qu'il ne faut pas toujours juger les femmes ſur leurs premieres démarches; que telle a paru avoir l'ame corrompue, qui n'avoit qu'une imagination déréglée, ou une foibleſſe de caractere, qui ne lui a point permis de réſiſter au torrent & au mauvais exemple; que s'il eſt preſque impoſſible de

ſe corriger des vices du cœur, on revient des erreurs de l'eſprit ; & que la femme qui a été la plus galante, peut devenir, par ſes ſeules réflexions, ou la femme la plus vertueuſe, ou la maîtreſſe la plus fidelle.

Vous dites encore que j'ai voulu vous faire penſer, qu'avant que mon cœur fût à vous, il n'avoit été à perſonne. S'il eſt vrai que ç'ait été mon intention, je ſuis coupable d'une étrange fauſſeté. Non, Monſieur, j'ai aimé, & avec toute la violence poſſible. Si je n'avois pas connu l'amour, vous me l'auriez vu redouter moins. Peut-être prendrez-vous, de l'aveu que je vous fais, une nouvelle raiſon de me mépriſer. Il faudroit, ſans doute, pour mériter votre eſtime, que je n'euſſe jamais été déterminée à l'amour que par vous. Je ne l'ai pas moins déſiré que vous auriez pu le deſirer vous-même ; & quand j'ai commencé à vous aimer, j'ai eu un extrême regret de ce que mon cœur n'étoit pas auſſi neuf que le vôtre, & de ne pouvoir pas vous en offrir les premices.

Ce diſcours étoit ſi tendre ! il me peignoit ſi bien la violence & la vérité de ſa paſſion ! il étoit ſoutenu par

un ſon de voix ſi flatteur, que je ne pus l'entendre ſans me ſentir vivement ému, & ſans me repentir de faire le malheur d'une femme, qui, par ſa beauté du moins, ne méritoit pas une ſi cruelle deſtinée. Cette idée, ſur laquelle j'appuyai, m'arracha un ſoupir. Madame de Lurſay l'attendoit depuis trop longtemps pour qu'il lui échappât. Elle ſe tut pour un inſtant, me regardant toujours. Elle eſpéroit, ſans doute, que ce ſoupir me conduiroit plus loin; mais voyant que je m'obſtinois encore à garder le ſilence, elle pourſuivit ainſi.

Vous pouvez à préſent donner une libre carriere à vos idées; j'ai aimé, je l'avoue, & c'en eſt aſſez pour que vous ne puiſſiez pas douter que je ne me pare d'une paſſion que pour vous dérober mes fantaiſies, & qu'il n'y a rien d'odieux dont je n'aye été capable. J'ai connu, en faiſant cet aveu, tout le danger où il m'expoſoit : mais je n'ai pas cru devoir vous cacher une choſe que je vous aurois dite, ſi vous me l'aviez demandée, & que par toutes ſortes de raiſons, je dois moins me reprocher, que l'amour que j'ai pris pour vous, qui, avec tous les défauts attachés à votre âge, n'en avez ni la can-

deur, ni la sincérité. Je doute, lui dis-je, piqué de ce reproche, (mais déja persuadé cependant que Versac m'avoit trompé, & trop occupé des charmes que Madame de Lursay offroit à mes yeux, pour ne pas vouloir lui paroître innocent) que je vous aye donné lieu de croire que je ne suis pas sincere. Je puis avoir des torts avec vous; je les sens même : mais ils ne sont pas de l'espece de ceux dont vous vous plaignez; & si vous avez quelque chose à me reprocher, c'est d'avoir été trop crédule.

Eh! l'auriez-vous été, si vous m'aviez aimée, répondit-elle vivement? Ne m'auriez-vous pas, au contraire, défendue contre les calomnies dont on vouloit me noircir auprès de vous? Pouviez-vous, sans vous dégrader vous-même, y ajouter foi? La façon dont je vis, & dont depuis si long-temps vous êtes témoin, ne devoit-elle pas du moins les balancer dans votre esprit? J'avoue que quand une femme de mon âge s'oublie assez pour aimer un homme du vôtre, elle s'expose à faire penser qu'elle a moins cédé à l'amour, qu'à l'habitude, au déréglement; & que c'est toujours, pour celle même qui s'est le

mieux conduite, une foibleſſe qu'on lui reproche d'autant plus, qu'on l'attendoit moins d'elle, & que le peu de convenance qui s'y trouve, la rend plus ridicule. Vous ne deviez point me ſoupçonner d'être dans ce cas; & plus je me ſacrifiois, plus pour vous je m'écartois de mes principes, plus vous me deviez de reconnoiſſance & d'amour. Un autre que vous auroit ſenti que ſa tendreſſe ſeule pouvoit m'étourdir ſur la faute irréparable que la mienne me faiſoit commettre; & qu'en l'aimant, je le chargeois du repos & du bonheur de ma vie: mais, ajouta-t-elle, en tournant vers moi des yeux qui ſe rempliſſoient de larmes, cette façon de penſer n'étoit pas faite pour vous.

Avant même que vous fuſſiez ſûr d'être aimé, vous m'avez fait eſſuyer des caprices, dont vous ne daigniez ſeulement pas vous excuſer, & qu'il ſembloit que vous fuſſiez fâché que je vous pardonnaſſe. Je vous ai vu dans le même temps, manquer à me rendre les devoirs même les plus ſimples, paſſer volontairement pluſieurs jours ſans me voir, ne me parler de votre amour qu'avec toute la froideur qui pouvoit m'empêcher de lui être favorable, &

agir enfin avec moi, moins comme avec une femme à qui vous vouliez plaire, que comme avec une que vous auriez voulu quitter. Si quelquefois vous paroiſſiez plus animé, je ne trouvois pas dans vos tranſports ce qui auroit pu me les faire partager; & vous ne paroiſſiez jamais vous livrer moins au ſentiment, que lorſque vous vous laiſſiez le plus emporter à vos deſirs. Tous ces défauts ne m'échappoient point; mais en me plongeant dans une douleur mortelle, ils n'arrêtoient pas mon penchant pour vous. Je vous croyois peu formé aux uſages du monde, & ne voulois point vous voir coupable. J'eſpérois que l'habitude d'aimer vous ôteroit cette rudeſſe que je trouvois dans vos façons, que vous recevriez avec plaiſir les avis d'une femme qui vous aimoit, & que je pourrois enfin vous rendre tel que je deſirois que vous fuſſiez.

Ah! Madame, m'écriai-je, pénétré de ſes larmes, tranſporté hors de moi-même, ſerois-je aſſez malheureux pour ne vous plus voir vous intéreſſer à moi? Non! continuai-je, en lui baiſant la main avec ardeur, vous me rendrez vos bontés, j'en ſerai digne... Non;

Meilcour, interrompit-elle, je ne dois plus eſpérer de vous retrouver auſſi tendre que je le voudrois. Les tranſports que je vous vois, ne peuvent plus ni me flatter, ni me ſéduire. Plus jeune, & par conſéquent plus étourdie, je prendrois peut-être vos deſirs pour de l'amour. Ils m'auroient émue, & vous ſeriez juſtifié; mais vous avez déja éprouvé dans une occaſion, où je pouvois céder ſans avoir rien à me reprocher, puiſque je pouvois me croire aimée, que je ne veux me rendre qu'au ſentiment. Ce qu'alors je n'ai pas fait, je dois le faire moins que jamais. Quand il ſeroit vrai que je me fuſſe trompée en vous croyant amoureux de Madame de Sénanges, la façon dont vous m'avez parlé ſur elle, me prouve que rien ne peut, ni vous retenir, ni vous ramener.

Mais, eſt-il poſſible, lui dis-je tendrement, que vos craintes ſur Madame de Sénanges ayent été réelles? Avez-vous pu croire, que quand même elle eût voulu m'engager, j'euſſe daigné répondre à ſes ſoins? Oui, reprit-elle; M^e. de Sénanges auroit encore moins eu de quoi vous plaire, vous m'auriez aimée mille fois plus que vous ne faiſiez,

que

que vous ne l'en auriez pas moins priſe. Peut-être ne l'auriez-vous pas gardée : mais du moins elle vous auroit ſéduit, & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit vouloir. S'il étoit vrai qu'elle vous fût ſi indifférente, pourquoi avez-vous cherché à la revoir, & pourquoi, le jour même que je vous ai dit que je ne voulois pas que vous vécuſſiez avec elle, vous ai-je retrouvés enſemble aux Tuileries? Quelle raiſon, ſi vous m'aviez aimée, pouvoit vous empêcher de venir à la campagne avec moi? Cette partie, dites-vous, s'eſt formée ſecrétement. Le myſtere en étoit bien ſimple ; & vous ſeul en étiez l'objet. Je voulois vous enlever à Madame de Sénanges, & je n'en trouvai que ce moyen. Au-lieu de pénétrer le motif de cette partie, ou de vouloir du moins paroître l'avoir fait, vous imaginez que je ne l'ai formée que pour y voir plus commodément le Marquis. Je n'ai qu'un mot à vous répondre là-deſſus. Si j'avois eu du goût pour lui, après ce qui s'étoit paſſé entre vous & moi, vous étiez, de tous les hommes du monde, celui que j'aurois le moins voulu pour ſpectateur. J'abrege vos torts, comme vous voyez, & ne peſe pas ſur eux. Ce n'eſt pas

que je fuſſe embarraſſée de me les rappeller tous ; mais le reproche ſuppoſe de l'amour ; & vous ſentez bien qu'il ne m'eſt pas poſſible d'en vouloir conſerver pour vous.

Ah ! Madame, mécriai-je, plein d'un trouble qui ne me laiſſoit pas la liberté de réfléchir, vous ne m'avez point aimé. Vous verriez moins tranquillement mon déſeſpoir, vous y ſeriez ſenſible, ſi votre tendreſſe pour moi avoit été auſſi forte que vous me le dites.

Mais, Meilcour, reprit-elle, ſeroit-il poſſible que je puſſe encore me flatter de vous être chere ? Dois-je même le ſouhaiter ; eſt-il bien vrai que vous ſoyez fâché de me perdre ? Vous qui n'avez rien épargné pour tâcher de me déplaire, & qui n'avez cru pouvoir vous juſtifier qu'en me cherchant des crimes, & qui ne doutez pas que le Marquis ne ſoit aſſez bien avec moi, pour que je ne l'aye pas fait cacher dans mon cabinet ?

Pouvez-vous en parler encore, m'écriai-je, & ne vous croyez-vous pas aſſez juſtifiée dans mon eſprit ? Oui, reprit-elle en ſouriant, je vois bien que je le ſuis aujourd'hui ; mais je ne ſerois pas ſurpriſe de ne l'être plus demain,

Eh ! quoi, lui dis-je, ne ceſſerez-vous pas de m'oppoſer d'auſſi vaines terreurs ? Ah ! Meilcour, s'écria-t-elle d'un ton plus attendri, l'intérêt dont il s'agit ici entre nous, eſt trop grand pour moi, pour devoir être traité ſi légérement ; & je ſuis perdue, ſi je ne ſuis pas heureuſe. Non, repris-je, en la preſſant dans mes bras, ma tendreſſe ne vous laiſſera rien à deſirer.

Mais, Meilcour, répondit-elle, en paroiſſant rêver, ne pouvez-vous pas être content de mon amitié ? Songez-vous que je ne vous préférerai perſonne, &, qu'à peu de choſes près, j'aurai pour vous l'amour le plus tendre ? Croyez-moi, ajouta-t-elle, en me regardant avec des yeux que la paſſion la plus vive animoit, c'eſt l'unique parti qui nous reſte ; & ce que je vous refuſe, ne vaut pas ce que je vous offre. Non, lui dis-je, en me jettant à ſes genoux, & plus enflammé encore par ſa réſiſtance, non, vous me rendrez tout ce que j'ai perdu. Ah ! cruel, s'écria-t-elle, en ſoupirant, voulez-vous faire le malheur de ma vie, & n'avez-vous pas déja aſſez de preuves de ma tendreſſe ? Levez-vous, ajouta-t-elle d'une voix preſque éteinte, vous ne voyez

que trop que je vous aime. Puiſſiez-vous un jour me prouver que vous m'aimez !

En achevant ces paroles, elle baiſſa les yeux, comme ſi elle eût été honteuſe de m'en avoir tant dit. Malgré le tour ſérieux que notre converſation avoit pris ſur ſa fin, je me ſouvenois parfaitement du ridicule que Madame de Lurſay avoit jetté ſur mes craintes. Je la preſſai tendrement de me regarder : je l'obtins ; nous nous fixâmes. Je lui trouvai dans les yeux cette impreſſion de volupté que je lui avois vue le jour qu'elle m'apprenoit par quelles progreſſions on arrive aux plaiſirs, & combien l'amour les ſubdiviſe. Plus hardi, & cependant encore trop timide, j'eſſayois en tremblant, juſques où pouvoit aller ſon indulgence. Il ſembloit que mes tranſports augmenterent encore ſes charmes, & lui donnaſſent des graces plus touchantes. Ses regards, ſes ſoupirs, ſon ſilence, tout m'apprit, quoiqu'un peu tard, à quel point j'étois aimé. J'étois trop jeune pour ne pas croire aimer moi-même. L'ouvrage de mes ſens me parut celui de mon cœur. Je m'abandonnai à toute l'ivreſſe de ce dangereux moment, & je me rendis enfin auſſi coupable que je pouvois l'être.

Je l'avouerai ; mon crime me plut, & mon illusion fut longue, soit que le maléfice de mon âge l'entretînt, ou que Madame de Lursay seule le prolongeât. Loin de m'occuper de mon infidélité, je ne songeois qu'à jouir de ma victoire ; ce que je croyois qu'elle m'avoit coûté, me la rendoit encore plus précieuse ; & quoique je ne triomphasse, dans le fond, que des obstacles que je m'étois opposés, je n'en imaginai pas moins, que la résistance de Madame de Lursay avoit été extrême. Je n'en fus pas plutôt possesseur, que je sentis renaître toute mon estime pour elle, & que je portai l'aveuglement au point d'oublier tous les amants que Versac lui avoit donnés, & celui dont elle venoit elle-même de convenir avec moi. L'unique chose qu'alors je souhaitasse pour l'avenir, étoit qu'elle ne cessât pas de m'aimer : ses charmes flattoient mes sens ; & son amour, qui me paroissoit prodigieux, se communiquoit à mon ame, & y répandoit le trouble le plus flatteur.

Je sentois enfin diminuer mon erreur, mais trop peu pour me livrer au repentir. Je me serois cependant peu-à-peu livré aux réflexions, si Madame de Lursay avoit bien voulu ne pas m'inter-

rompre ; mais malheureuſement pour ma raiſon, elle s'apperçut que je rêvois, & m'en montra une ſorte d'inquiétude qu'il n'auroit pas été honnête de lui laiſſer, & qu'en effet elle ne méritoit pas d'avoir. Je la raſſurai donc. Jamais amante n'a été moins vaine & plus timide. Plus je la louois ſur ſes charmes, plus je m'en occupois, moins elle oſoit, dit-elle, ſe flatter de leur pouvoir ſur moi. Je paroiſſois tranſporté, peut-être je n'aimois pas. Etoit-elle forcée de convenir que je l'aimois, elle n'en étoit pas plus tranquille. Après s'être abandonnée aux craintes, elle revenoit aux tranſports : l'enjouement le plus tendre, & le badinage le plus ſéduiſant, enfin, tout ce que l'amour a de charmant quand il ne ſe contraint plus, ſe ſuccédoit ſans ceſſe, & m'entretenoit dans une agitation qui me rendoit peu propre à des réflexions bien ſérieuſes.

Quelque enchanté que je fuſſe, mes yeux s'ouvrirent enfin. Sans connoître ce qui me manquoit, je ſentis du vuide dans mon ame. Mon imagination ſeule étoit émue ; & pour ne pas tomber dans la langueur, j'avois beſoin de l'exciter. J'étois encore empreſſé, mais moins ardent. J'admirois toujours,

& n'étois plus touché. Ce fut en vain que je voulus me rendre mes premiers tranſports. Je ne me livrois plus à Madame de Lurſay que d'un air contraint, & je me reprochois juſques aux moindres deſirs que ſa beauté m'arrachoit encore.

Hortenſe, cette Hortenſe que j'adorois, quoique je l'euſſe ſi parfaitement oubliée, revint régner ſur mon cœur. La vivacité des ſentiments que je retrouvois pour elle, me rendoit encore moins concevable ce qui s'étoit paſſé. N'eſt-ce pas dans la ſeule eſpérance de la voir, que je ſuis venu chez Madame de Lurſay, me diſois-je? Et pendant leur abſence, n'eſt-ce pas elle ſeule que j'ai regrettée? Par quel enchantement me trouvai-je engagé avec une femme qu'aujourd'hui même je déteſtois?

Ma ſituation devoit en effet m'étonner, d'autant plus que j'avois été vain & jaloux ſans le ſavoir, & que je ne m'étois point apperçu de l'empire que ces deux mouvements avoient pris ſur moi. Il étoit, au reſte, extrêmement ſimple, que Madame de Lurſay, qui joignoit à beaucoup de beauté, une extrême connoiſſance du cœur, m'eût conduit imperceptiblement où j'en étois venu avec

elle. Ce que j'en puis croire aujourd'hui, c'eſt que ſi j'avois eu plus d'expérience, elle ne m'en auroit que plus promptement ſéduit ; ce qu'on appelle l'uſage du monde, ne nous rendant plus éclairés, que parce qu'il nous a plus corrompus.

Il m'auroit donc fait ſentir vivement combien il eſt honteux d'être fidele. Je n'aurois pas, à la vérité, été ſaiſi par le ſentiment, il m'auroit paru ridicule dans Madame de Lurſay ; & pour me vaincre, il auroit fallu qu'elle eût été auſſi mépriſable qu'elle avoit évité de me le paroître. Loin même que l'idée d'Hortenſe eût été bannie un moment de ma mémoire, j'aurois trouvé du plaiſir à m'en occuper. Au milieu même du trouble où Madame de Lurſay m'auroit plongé, j'aurois gémi de l'uſage qui ne nous permet pas de réſiſter à une femme à qui nous plaiſons ; j'aurois ſauvé mon cœur du déſordre de mes ſens ; & par ces diſtinctions délicates, que l'on pourroit appeller le quiétiſme de l'amour, je me ſerois livré à tous les charmes de l'occaſion, ſans pouvoir courir le riſque d'être infidele.

Cette commode métaphyſique m'étoit inconnue, & ce fut avec un extrê-

me regret, que je vis à quel point je m'étois trompé. Les empreſſements de Madame de Lurſay augmenterent pendant quelque temps ſon chagrin; mais ſoit que je m'ennuyaſſe de me trouver coupable, ſoit que je craigniſſe d'eſſuyer des reproches auxquels je n'aurois ſu que répondre, ou que, dans l'ivreſſe où j'étois encore, le ſentiment n'agît que foiblement ſur moi, je me révoltai contre une idée qui me devenoit importune. Dérobé aux plaiſirs par les remords, arraché aux remords par les plaiſirs, je ne pouvois pas être ſûr un moment de moi-même. Je l'avouerai même à ma honte; quelquefois je me juſtifiois mon procédé, & je ne concevois point comment j'avois pu manquer à Hortenſe, puiſqu'elle ne m'aimoit pas, que je ne lui avois rien promis, & que je ne pouvois pas eſpérer de lui devoir jamais autant de reconnoiſſance que j'en devois à Madame de Lurſay.

Je perſuadois aſſez facilement à mon eſprit, que ce raiſonnement étoit juſte; mais je ne pouvois pas de même tromper mon cœur. Accablé des reproches ſecrets qu'il me faiſoit, & ne pouvant en triompher, j'eſſayai de m'en diſtraire, & de perdre dans de nouveaux éga-

rements, un ſouvenir importun qui m'occupoit malgré moi. Ce fut en vain que je le tentai ; & chaque inſtant me rendoit plus criminel, ſans que je m'en trouvaſſe plus tranquille.

Quelques heures s'étoient écoulées dans ces contradictions, & le jour commençoit à paroître, qu'il s'en falloit beaucoup que je fuſſe d'accord avec moi-même. Graces aux bienſéances que Madame de Lurſay obſervoit ſévérement, elle me renvoya enfin, & je la quittai, en lui promettant, malgré mes remords, de la voir le lendemain de bonne heure, très-déterminé, de plus, à lui tenir parole.

Fin de la troiſieme & derniere Partie.

PQ 1971 C6A62 1779
Crébillon, Claude Prosper Joly de
Les égarements du coeur et l'esprit

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY